LA BATAILLE

DE

NAVARIN

— 1827 —

D'après les documents inédits des Archives Impériales Russes

PAR LE

GÉNÉRAL EUGÈNE BOGDANOVITCH

TRADUIT DU RUSSE
SOUS LA DIRECTION DE
NAPOLÉON NEY

1827 — 1887

PARIS
G. CHARPENTIER ET CIE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

LA BATAILLE
DE
NAVARIN
(1827)

D'APRÈS LES DOCUMENTS INÉDITS DES ARCHIVES IMPÉRIALES RUSSES

PAR LE

Evgenii

GÉNÉRAL EUGÈNE BOGDANOVITCH

TRADUIT DU RUSSE
SOUS LA DIRECTION DE
NAPOLÉON NEY

—

1827-1887

—

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1887

PRÉFACE

En 1877, —il y a dix ans, —Son Altesse Impériale le Grand Amiral de la marine Russe a appelé l'attention de la Russie sur le cinquantième anniversaire de la bataille de Navarin. Cette date glorieuse pour la flotte russe coïncidait avec de nouveaux exploits de nos armes contre les Turcs.

Jusqu'à présent la littérature russe ne présentait aucun travail complet sur le grand combat qui a immortalisé nos armes et celles de nos alliés. La même lacune existait dans les littératures étran-

gères où elle ne semblait pas devoir être comblée de sitôt.

Et cependant la bataille de Navarin a été un événement considérable surtout par les conséquences qu'elle a déterminées. Chantée par les poètes, elle a soulevé dans l'Europe entière un immense enthousiasme.

Car sans être taxé d'exagération, on peut dire que le canon de Navarin a assuré définitivement l'émancipation de la Grèce.

Cet héroïque pays avait forcé jusqu'à l'estime de l'Angleterre! Et pourtant ses affaires n'avançaient pas d'une ligne. Livrée jusqu'alors aux combinaisons égoïstes d'une diplomatie ombrageuse, la Grèce était menacée, malgré l'élan d'opinion qui se manifestait avec tant d'éclat en France et en Russie, de voir repousser ses revendications, ajourner ses vœux et ses espérances. Les flots de sang généreux versés en abondance par les Grecs pour conquérir

leur liberté menaçaient de rester stériles.

Le canon de Navarin tonna, et les trois escadres : russe, française, anglaise opérèrent d'un commun accord. — L'amiral anglais fut immédiatement désavoué, rappelé même par son gouvernement. On trouvera dans l'appendice de ce livre ses fières réponses au duc de Wellington, premier ministre, quand le « duc de Fer » l'interrogea sur sa conduite à Navarin...

En cette occasion apparaissent une fois de plus, les sentiments étroits auxquels obéit la politique anglaise, véritable « *fides punica* » des temps modernes.

Mais la Russie et la France continuèrent à marcher d'accord : l'indépendance de la Grèce fut heureusement fondée.

Le but que je me suis proposé dans ce travail est d'aider dans la mesure de mes forces au triomphe de la vérité historique ; de la dégager, ne fut-ce qu'en partie, des erreurs qui l'altèrent. Ce sont là les con-

sidérations qui m'ont amené à offrir au public le présent livre.

J'ai eu la bonne fortune d'avoir connaissance de nombreux documents inédits déposés aux archives impériales du ministère de la marine. Des documents privés d'un vif intérêt : correspondances, rapports, etc., m'ont été communiqués par les parents de leurs auteurs. Le fils du héros de Navarin, le comte L. P. Heyden, qui fut lui-même lieutenant à bord de la frégate *Constantin*, m'a confié de précieux papiers, devenus sa propriété après la mort de son père et restés inédits jusqu'à ce jour. J'ai eu aussi communication d'un livre récemment paru en Angleterre et imprimé seulement pour un petit cercle d'amis. C'est une biographie détaillée de l'amiral Codrington, à laquelle était jointe la correspondance de cet ancien commandant de l'escadre anglaise. Il serait superflu de s'étendre sur l'importance histo-

rique de tous ces matériaux. Dans la biographie de Codrington, et dans sa correspondance, on rencontre beaucoup de renseignements curieux non seulement sur l'affaire de Navarin, mais encore sur les événements ultérieurs, tant politiques que militaires. L'amiral était lié avec beaucoup de personnages historiques célèbres en ce temps-là. Il a reçu plusieurs fois des lettres de l'Empereur Nicolas Pavlovitch, et a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté Alexandre II.

On peut considérer la correspondance laissée par Codrington comme un vivant et impartial tableau des nombreux événements historiques qui se sont accomplis sous ses yeux. Et celui qui aime les souvenirs du passé trouvera, nous l'espérons, dans l'appendice de ce livre des documents non dépourvus d'intérêt.

En écrivant ce livre, je crois acquitter

une dette de reconnaissance contractée pendant ma jeunesse. Notre vaisseau-amiral pendant la bataille était, ainsi qu'on le sait, l'*Azoff*. Comme il avait été fort endommagé, on dut bientôt le rayer des contrôles de la flotte. Mais pour transmettre le souvenir de son nom à la génération future, on construisit un autre vaisseau, *la Mémoire d'Azoff*, qui porte le pavillon de Saint-Georges illustré par le fameux vaisseau-amiral. J'ai eu l'honneur d'entrer au service en qualité d'enseigne à bord de *la Mémoire d'Azoff*. C'est là que j'ai fait mes premières armes. Le comte Loguine Pétrovitch Heyden qui honorait ma jeunesse de sa bienveillance m'a plus d'une fois raconté avec animation les émouvants détails de la bataille de Navarin qui se sont dès lors gravés dans mon esprit et dans mon cœur en caractères ineffaçables.

Le motif qui m'a engagé à donner de

ce livre une édition française est que, sous le feu de Navarin, les Russes et les Français, protecteurs et libérateurs de la Grèce asservie, ont combattu côte à côte pour une cause noble et sainte. Ce jour-là, les officiers et les marins des deux nations ont appris une fois de plus à s'estimer et à s'aimer. Cette estime et cette amitié ont résisté à tous les événements. Et même le jour où les deux armées se sont rencontrées sous les murs de Sébastopol, les sympathies françaises étaient plutôt du côté de leurs adversaires que du côté de leurs alliés ; car les deux peuples ont dans le caractère bien d'affinités naturelles.

Aucun nuage n'a terni depuis l'amitié des deux nations.

La France et la Russie doivent se considérer comme des amies, comme des alliées sincères. Marchant d'accord, elles peuvent et elles doivent, malgré de per-

fides efforts, assurer et maintenir la paix et la tranquillité en Europe. Elles n'ont aucun intérêt contradictoire, rien ne les divise. Au contraire tout les rapproche.

Puisse la généreuse nation Française et particulièrement sa brillante marine et sa belle armée accepter l'hommage de « la Bataille de Navarin », où le sang russe a coulé mêlé au sang français, comme l'expression des sentiments qui animent et animeront toujours l'armée russe.

Ce livre est offert à l'armée française par un frère d'armes et par un ami dévoué.

G[al] Eugène Bogdanovitch.

Paris, janvier 1887.

AVANT-PROPOS

> « J'espère qu'en cas d'opérations militaires, on traitera l'ennemi à la russe. »
>
> (Dernières paroles prononcées par l'empereur Nicolas Pavlovitch à bord de l'*Azoff* au moment où l'escadre russe allait faire voile vers Navarin.)

Ce n'est point par un décret de l'aveugle destinée, mais par une disposition de la divine Providence que le sang russe a coulé à diverses reprises dans les vallées du Danube et de l'Araxe. Une fois déjà, il y a un demi-siècle, à la bataille de Navarin le sang russe mêlé au sang français a jeté la semence d'où est sortie l'indépendance hel-

lénique. A cinquante ans de distance, marchant sur les traces de son inoubliable père, le tzar libérateur de son peuple a lutté une fois de plus dans la mémorable guerre de 1877 pour affranchir ses frères dans la foi.

Il y a dix ans arrivait le glorieux cinquantenaire de Navarin.

Comme alors, il y a cinquante ans, l'honneur de commencer l'œuvre sainte appartint à la Russie, et elle eut alors aussi à en supporter presque tout le poids. Il y a un demi-siècle comme aujourd'hui, une noble émulation poussa la généreuse France à s'unir à la Russie pour délivrer les innocents réprouvés de la famille christiano-européenne.

Dans les cœurs russes retentit encore la parole du tzar déclarant à l'Europe, à la fin de l'année 1876, que si elle refusait d'aider la Russie, celle-ci accomplirait *seule* la grande tâche.

Elle n'est pas non plus effacée de l'histoire la parole impériale dite au héros russe de Navarin, au comte Heyden : « Si les puissances repoussent les mesures décisives proposées par la Russie, le tzar russe est décidé, même *seul*, à prendre ces mesures et à recourir pour cela à la force des armes... »

Le tonnerre de Navarin gronda... La Russie agit seule. En vue de complaire à la diplomatie, on ne mit pas en avant, durant la première année de la guerre, des forces suffisantes pour dompter l'obstination de la Porte. Les Turcs et les faux amis de la Russie nageaient dans la joie.

Mais l'heure critique vint et Navarin fut notre premier pas vers Andrinople.

Jusqu'au traité de San-Stefano n'avons-nous pas vu la même chose ou peu s'en faut? D'interminables négociations diplomatiques, un succès foudroyant au début des hostilités, puis une déplorable fai-

blesse due à la prédominance des considérations diplomatiques sur les considérations militaires. Tel est, dans ses traits généraux, à un demi-siècle de distance, le tableau des deux guerres, que l'entêtement de la Turquie encouragée par l'indifférence de l'Europe, a imposées comme un devoir à la Russie...

Le rapprochement entre les deux guerres ne s'arrêtera pas là et sera justifié par l'achèvement de l'œuvre sainte qu'a entreprise aujourd'hui le tzar libérateur.

La Russie comptera toujours, pour accomplir cette grande œuvre, la France comme sa meilleure amie. Et leurs destinées unies doivent achever un jour les décrets de la divine Providence.

En 1827, les Turcs ayant vaincu, grâce à la trahison d'Ali-Pacha, débordaient en masse sur l'Épire et la Morée. Tout s'accumulait en un moment sur le fer et la flamme des bandes musulmanes indisci-

plinées. Les cris de désespoir des Grecs retentirent, appelant la pitié de l'Europe entière. Mais si les peuples les entendaient, la plupart des souverains se refusaient encore à écouter leur plaintes. L'Angleterre voyait avec ombrage la résurrection intempestive d'une nationalité dont la marine pouvait créer un jour dans la Méditerranée une concurrence à sa marine commerciale.

La France, qui ne calcule pas, mais qui obéit à son cœur, flottait attendrie, mais indécise. Le moment approchait où son gouvernement forcé par l'opinion publique allait avoir à délibérer sur une intervention active dans les affaires d'Orient.

Les faits suscitèrent des transports d'indignation dans la conscience publique du peuple russe, coreligionnaire de ces innocentes victimes et — après de longues années d'une pénible patience — l'énergique intervention du gouvernement

russe suivit les sentiments de son peuple.

Il faut rendre justice aux Hellènes. Hormis les Monténégrins, pas une des nationalités chrétiennes opprimées par les Turcs n'a lutté contre les musulmans avec une persistance et une audace aussi désespérées. En réalité, les événements qui amenèrent en 1827 le coup de foudre de Navarin avaient commencé dès le règne de Catherine II. Alors déjà, aux incessants massacres des chrétiens de Turquie, la Russie avait répondu par les sanglantes représailles de Tchesmen, de Rymnik, d'Ismaïl, etc. Calmés ou plutôt affaiblis pour quelque temps, les Turcs revinrent plus forts. Et, profitant des temps troublés que traversait déjà l'Europe et qui empêchaient la Russie de poursuivre sa mission sainte, ils se vengèrent cruellement sur leurs sujets chrétiens de leurs humiliantes défaites. Les malheureux Grecs furent d'abord plus particulièrement en

butte à leur fureur. Il en a été de même au début de la guerre récente, en 1877.

Jusqu'à ces derniers temps, les souffrances des Serbes et des Bulgares sous le joug ottoman, bien que cruelles, ne pouvaient, à beaucoup près, être comparées à celles qu'endurèrent les Grecs sous Ibrahim-Pacha et sous Ali de Tébélen.

Le sentiment d'indépendance et de fierté nationale développés chez les Grecs sous l'influence de leurs glorieuses traditions, la beauté classique des femmes du pays, l'inviolable attachement du peuple hellénique à la foi orthodoxe, l'infatigable activité commerciale qui lui est propre et les richesses que cette activité lui procure valaient jadis aux Grecs le triste privilège d'être les plus opprimés de tous les chrétiens soumis à la Turquie. En revanche ils durent précisément à cette oppression spéciale d'avoir senti les premiers une grande vérité encore incomprise de l'Eu-

rope occidentale : à savoir que toute réconciliation, tout accommodement même était impossible entre la puissance musulmane et ses sujets chrétiens, si la première n'admettait pas les idées fondamentales de la civilisation européenne et de la société chrétienne sur la pudeur de la jeune fille et la dignité du mariage, ainsi que les principes du droit de l'homme sur lesquels reposent nos idées occidentales, car les Turcs sont des orientaux. C'est pourquoi l'émancipation du joug des mahométans peut seule assurer aux populations chrétiennes le libre exercice de leurs droits et de leurs devoirs.

La conscience de cette vérité eut naturellement pour effet, dès la fin du siècle dernier, la formation de sociétés secrètes qui, tout en paraissant ne s'occuper que de science et de littérature, travaillaient en réalité à affranchir du joug turc les Grecs d'abord et après eux tous les chré-

tiens d'Orient... Beaucoup de sang coula dans ces malheureuses tentatives. Et, fait à noter : alors déjà dans l'Europe chrétienne le premier auxiliaire de la barbarie turque fut l'Autriche qui, peu de temps auparavant, tremblait encore devant les tendances conquérantes des Osmanlis et venait à peine d'être délivrée de ses frayeurs, grâce au bras puissant de Catherine II. Au mépris des lois de l'hospitalité, l'Autriche livra aux bourreaux turcs un des principaux chefs des sociétés secrètes helléniques, l'infortuné poète national Riga.

La dernière de ces sociétés, l'*Hétérie* (amitié), bien qu'elle ait été noyée dans le sang, a pourtant fondé en partie l'édifice de l'émancipation grecque. Ce sang généreux n'a pas coulé en vain. L'Autriche vint de nouveau en aide à la Turquie. Elle enferma dans la forteresse de Monkath le chef de l'insurrection grecque, le prince

Ypsilanti. En outre, les Turcs se portèrent à de telles violences que le gouvernement russe entendit le cri de ses frères opprimés. Ceux-ci avaient d'ailleurs à Pétersbourg un protecteur naturel dans leur compatriote le comte Capo d'Istria, secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères. En juin 1821, la Russie invita la Porte à mettre fin immédiatement aux persécutions cruelles subies par les chrétiens de la Turquie d'Europe. Cette platonique déclaration resta, comme toujours, lettre morte. En présence de cette attitude la Russie rappela son ambassadeur à Constantinople, le comte Strogonoff. On pouvait croire qu'à cette première démarche du cabinet de Pétersbourg succéderaient d'autres mesures plus énergiques. Malheureusement pour les infortunés chrétiens d'Orient, justement alors se réunirent en congrès à Vérone les souverains qui faisaient partie de la Sainte-

Alliance. La politique traditionnelle de l'Autriche s'exprima une fois de plus dans l'auguste assemblée par la bouche du prince de Metternich. Calomniant l'héroïque soulèvement des Grecs, l'homme d'État autrichien proposa de le réduire par la force des armes. Cette demande fut, il est vrai, repoussée avec indignation. Toutefois l'influence du système de Metternich enraya, trois années durant, l'honorable initiative de la Russie. Pendant tout ce temps, des flots de sang héroïque ne cessaient de couler en Grèce.

Entre l'humanité personnelle du souverain et les considérations de « politique générale » invoquées au congrès de Vérone, le cabinet de Pétersbourg hésitait encore. Ces scrupules diplomatiques étaient en désaccord avec ses sympathies pour ses coreligionnaires, avec sa dignité blessée, avec sa mission historique, avec les intérêts les plus essentiels de sa poli-

tique extérieure et un système diploma- qui n'a jamais été pratiqué dans notre nation : l'antagonisme entre l'autorité suprême et le peuple!

Enfin, en 1824, la générosité et le patriotisme de l'empereur Alexandre Pavlovitch l'emportèrent sur les influences étrangères de la « politique générale » qui les avaient paralysés jusqu'alors. Le cabinet de Pétersbourg appela l'attention de l'Europe sur la lutte désespérée d'une poignée de Grecs contre un puissant oppresseur. Ici encore une diplomatie boîteuse eut assez d'influence à Pétersbourg pour donner à la motion russe le caractère d'un palliatif ou mieux d'une mesure de transition. Évidemment, dans la pensée de son auteur, cette motion n'était qu'un premier pas pour arriver peu à peu à l'affranchissement des Hellènes.

On proposait de faire de la Grèce trois principautés distinctes à l'instar des prin-

cipautés Danubiennes, c'est-à-dire rattachées à la Porte par le lien de vassalité. Sauf Candie, les îles de l'Archipel étaient exclues de la nouvelle organisation. Candie et l'Épire étaient comprises dans le système des « principautés grecques ».

Par sa position stratégique Candie est la clef non seulement de l'Archipel, mais, jusqu'à un certain point, du détroit des Dardanelles. Son incorporation dans les principautés Helléniques devait entraîner tôt ou tard celle de la plupart des îles de l'Archipel. En outre, par ses richesses naturelles Candie balançait à elle seule l'importance de toutes ces îles prises ensemble.

En faisant connaître son programme, le gouvernement russe proposa de réunir à Pétersbourg une conférence diplomatique pour examiner ses projets. Seule de toutes les grandes puissances, l'Angleterre mit pour condition à son acceptation que la Russie renverrait à Constantinople l'am-

bassadeur rappelé en 1821. Ce simple fait indiquait déjà quelle position le cabinet de Londres entendait prendre dans le conflit gréco-turc. Le rappel du représentant avait été une protestation formelle contre les barbaries turques et contre l'indifférence de la Porte pour les réclamations à elle adressées de ce chef par la Russie. Le retour de notre ambassadeur à Constantinople ne pouvait signifier qu'une chose, à savoir que la Russie renonçait à protester. Du jour où la question gréco-turque entra dans le domaine de la diplomatie, la Grande-Bretagne se mit sans hésiter du côté de la Porte...

Quoi qu'il en coûtât à la dignité de la Russie d'accepter la condition moyennant laquelle l'Angleterre s'engageait *seulement à se faire représenter* à la conférence, le gouvernement russe s'exécuta dans l'espoir que ce sacrifice serait compensé par des résultats avantageux pour les Hel-

lènes. Si en effet la conférence admettait le principe de l'indissolubilité entre les principautés d'une part, Candie et l'Épire de l'autre, on pourrait dans la suite s'autoriser de ce précédent pour transformer en questions internationales tous les différends qui surgiraient à l'avenir entre les Grecs et les Turcs. Sans doute la Russie ne proposait pas encore de faire reconnaître l'indépendance complète de la Grèce. Bien plus, à peine née, la nation grecque se voyait de par le programme anglais divisée en trois tronçons. Mais ces deux restrictions n'étaient de la part de la Russie qu'une concession aux fameuses théories de « politique générale » émises par la cour de Vienne.

Durant les trois ans que le gouvernement russe resta sans représentant à Constantinople, on ne peut pas dire qu'il demeura spectateur impassible des massacres dont les provinces grecques de la

Turquie étaient le théâtre. Comme on le voit par le recueil diplomatique du comte Prokesch-Osten (1), durant tout ce temps d'actives négociations eurent lieu entre les cabinets de Pétersbourg et de Vienne.

A la suite de ces pourparlers, l'Autriche consentit en 1824 à prendre part à la conférence de Pétersbourg. Mais pour obtenir ce résultat il fallait précisément que la proposition russe revêtît le caractère d'un palliatif. Avec le temps tout pouvait s'améliorer. Assurément la Porte n'accepterait pas de gaieté de cœur la déclaration de la demi-indépendance des Grecs, lors même que cette déclaration lui serait signifiée par toute l'Europe dont, depuis la chute de Byzance, les Turcs sont accoutumés à utiliser les dissensions intestines au profit de leur politique internationale. Son refus provoquerait un con-

1. Geschichte des Abfalls der Griechen von Türkischen Reiche.

flit. D'un autre côté, à supposer même que la Porte cédât, sans doute elle ne respecterait pas plus ses engagements en Grèce qu'elle ne les respectait dans les principautés Danubiennes. Après la tentative du prince Ypsilanti, elle avait impitoyablement promené le fer et le feu, au mépris des traités qui lui interdisaient d'occuper militairement ces provinces.

La question de l'indépendance de la Grèce restait ouverte. En outre, aussitôt que les puissances auraient reconnu l'existence des principautés nouvelles, tout changement apporté à leurs conditions territoriales garanties par la signature de l'Europe deviendrait une atteinte à la dignité de cette dernière, dont le devoir était de faire respecter ses volontés. Quant au partage de la Grèce en trois États, ce mal pouvait être réparé par le patriotisme et le désintéressement des Grecs eux-mêmes.

Ainsi, dès la première apparition de la question gréco-turque sur le terrain du droit international, il fut clair pour tous que les Grecs ne pouvaient compter que sur l'appui de la Russie, et que chaque démarche de celle-ci en leur faveur rencontrerait inévitablement toutes sortes d'obstacles de la part de l'Autriche et de l'Angleterre. Cependant l'Angleterre avait alors un ministère libéral (whig), illustré par le philhellène Canning. Entraînée par Byron et par lady Stanhope, l'opinion publique anglaise sympathisait aussi en apparence avec l'insurrection grecque. Mais ce philhellénisme n'avait rien de sérieux. Tout en admirant beaucoup la Grèce classique, tout en subissant le charme des vers de Byron, ni les ministres, ni l'opinion publique de l'Angleterre n'entendaient renoncer dans l'intérêt des Grecs à cette politique égoïste qui alors déjà considérait la Turquie comme une vache

à lait pour le commerce et l'industrie britanniques.

Malheureusement les Grecs ne devinèrent point ces vérités. Ils se laissèrent séduire par les dehors flatteurs mais mensongers des menteuses sympathies anglaises. Ils ne comprirent pas davantage ce que voulait la Russie en proposant à l'Europe de reconnaître en principe l'Épire et Candie comme parties intégrantes du futur État hellénique. Ils espérèrent obtenir d'emblée l'indépendance pour toutes les provinces turques occupées par la race pélasge. Se berçant de cette illusion, ils protestèrent hautement contre le projet du cabinet de Pétersbourg et adressèrent leur protestation... à l'Angleterre!

Comme bien on pense, le cabinet de Londres fit fête au « patriotisme » hellénique qui jouait si inopinément son jeu. La « libérale » Angleterre s'autorisa de

cette démarche pour prendre immédiatement en main à Pétersbourg la « défense des droits de la nationalité hellénique ». Ce rôle fut confié par la Grande-Bretagne à un nouvel ambassadeur envoyé expressément à cet effet, sir Stratfordt Canning, qui plus tard, sous le nom de lord Stratford Redcliff, devait se rendre célèbre par la haine violente dont il poursuivit les chrétiens d'Orient. A peine arrivé à Pétersbourg, cet imprévu « défenseur des droits de la nationalité hellénique » déclara qu'il ne prendrait aucune part aux travaux de la conférence. Celle-ci dès lors tomba dans l'eau. Les Grecs restèrent abandonnés à eux-mêmes. Toutefois, sans se laisser abattre, ils continuèrent une lutte héroïque, mais stérile.

LA BATAILLE
DE NAVARIN

CHAPITRE I

AVANT L'EXPÉDITION DANS LA MÉDITERRANÉE

Au printemps de 1826 se passait à Pétersbourg un événement qui attira bientôt l'attention de toute l'Europe. Le duc de Wellington, envoyé officiellement par le gouvernement anglais pour complimenter l'empereur Nicolas Pavlovitch à l'occasion de son avènement au trône, entamait avec Sa Majesté un entretien depuis longtemps attendu au sujet des affaires grecques.

— Milord, répondit l'empereur au Duc chargé par son gouvernement de décider le cabinet de Pétersbourg à permettre que l'Angleterre prît part à la solution du différend gréco-turc, je suis résolu à marcher sur les traces de mon glorieux frère. Avant de mourir, l'empereur Alexandre avait pris une détermination formelle : « *Forcer par les armes la Porte à respecter les droits de la Russie, tels que les traités les reconnaissent* ». Jusqu'à présent la Russie n'est pas en guerre avec la Porte, mais les relations d'amitié entre les deux puissances ont cessé. Donc sachez-le bien : *Si l'honneur de ma couronne vient à être mis en question, j'irai jusqu'au bout, sans reculer d'un pas !* »

Envisagée à un point de vue général, la proposition de lord Wellington de laisser l'Angleterre intervenir dans la solution de la question grecque rencontrait chez l'empereur de Russie un assez froid ac-

cueil. A l'envoyé britannique comme à l'archiduc Ferdinand d'Este qui représentait à Pétersbourg le gouvernement autrichien, Sa Majesté Nicolas Pavlovitch déclara qu'il avait maintenant l'intention de vider ses propres différends avec la Porte sans l'intervention de personne, et que l'insurrection grecque ne jouait ici qu'un rôle secondaire. Il affirma pourtant au duc qu'il était disposé à chercher d'accord avec ses alliés la solution à donner à l'affaire grecque.

La mission diplomatique confiée par le gouvernement anglais à Wellington était d'une importance extraordinaire. La mort de l'empereur Alexandre le Béni avait interrompu les négociations engagées entre les grandes puissances de l'Europe au sujet de l'insurection grecque. La diplomatie, jusqu'alors impuissante à défendre la situation, se recueillait dans l'attente des événements. La tournure qu'allaient

prendre les événements dépendait évidemment du caractère personnel et des vues politiques du jeune souverain de la Russie, ainsi que d'un ensemble d'autres conditions qui paraissaient obscures, énigmatiques.

Bien des hommes politiques, convaincus de l'humeur belliqueuse du nouveau monarque croyaient inévitable une guerre entre la Russie et la Turquie. Tel était notamment l'avis du ministre turc Saïd-Effendi. Il déclarait catégoriquement que l'empereur voulait la guerre. Les autres, parmi lesquels il faut citer au premier rang le prince de Metternich, estimaient au contraire que la guerre était impossible. L'état de nos relations avec la Porte pouvait jusqu'à un certain point autoriser cette opinion. Mais, d'un autre côté, la force de volonté et l'inébranlable fermeté de caractère dont le tzar avait fait preuve donnaient lieu de penser qu'en cas de

nécessité reconnue par lui, il ne s'arrêterait pas à cette considération et déclarerait la guerre à la Porte. Dans ces nouvelles circonstances l'issue de la mission confiée à lord Wellington présentait cependant un très réel intérêt, tout d'actualité. Comment le nouvel empereur envisageait-il la question grecque? Dans quelle mesure le danger d'une collision entre la Russie et la Turquie pouvait-il menacer la tranquillité politique des grandes puissances européennes?

Wellington comprit on ne peut mieux et le fond de sa tâche et le caractère vigoureusement trempé du tzar russe. Aussi, le 4 avril 1826, signa-t-il avec le chancelier Nesselrode et le prince Lieven un protocole qui permettait à la Russie et à l'Angleterre d'intervenir dans le conflit gréco-turc, et qui plus tard servit de base à la convention de Londres du 6 juillet 1827. Aux termes du protocole, l'Angleterre et

la Russie s'entendaient pour déclarer en *commun* à la Turquie que l'humanité leur ordonnait de prendre des mesures immédiates afin de couper court à une guerre exterminatrice et inutile. En même temps elles invitaient la France et les autres puissances à s'associer à leur déclaration. Notons ici que d'après le texte même du protocole la Russie ne s'engagait à combiner son action avec celle de l'Angleterre que pour le règlement de la question grecque. Quant à ses autres démêlés avec la Porte, elle se réservait le droit de les vider séparément.

Au cours de son entretien avec Wellington sur les affaires grecques, l'empereur compara la Turquie à un malade incurable. Qu'adviendra-t-il après la mort de cet *homme malade*, demanda-t-il au duc, et que fera-t-on de l'héritage qu'il laissera?

— Sire, répondit Wellington après avoir

entendu cette célèbre comparaison, la question de l'héritage serait facile à régler, s'il y avait en Turquie deux Constantinoples... Pour ce qui est de la maladie de la Turquie, il ne faut pas oublier qu'elle se meurt déjà depuis quatre siècles...

Le règne de l'empereur Nicolas Pavlovitch constitue une époque dans l'histoire de l'Orient. Avant même de monter sur le trône de Russie, le preux monarque avait su se faire la réputation d'un homme énergique, d'un patriote ardent, convaincu de la grande mission de la Russie en Orient et, comme tel, beaucoup moins docile que son frère à l'influence du prince de Metternich. Se fondant sur ces données, toute la diplomatie européenne se montrait persuadée qu'après avoir trouvé dans l'héritage de son frère la question d'Orient, l'empereur Nicolas aurait la décision d'esprit nécessaire pour la faire sortir de la période des hésitations, des con-

ceptions et des demi-mesures qui avaient marqué les dernières années du règne de l'empereur Alexandre Ier. Ces prévisions se réalisèrent pleinement. Étant grand-duc, Nicolas Pavlovitch avait vu de près les événements antérieurs. Il avait pu se convaincre (enseignements répétés dont l'histoire de Russie est pleine !) que les ménagements excessifs ont pour unique effet d'encourager l'ennemi, de lui donner à la fois le temps de se préparer à la lutte et l'audace de s'y risquer. En même temps ils le poussent à des exigences toujours croissantes et finalement incompatibles avec la dignité et les intérêts du conciliateur à outrance. Pénétré de cette conviction, l'empereur Nicolas n'eut pas plus tôt pris en mains les rênes du gouvernement qu'il se hâta de réveiller la question d'Orient assoupie. Les lignes suivantes du célèbre amiral Edward Codrington, commandant en chef des flottes alliées à Na-

varin, caractérisent à merveille l'énergie et l'activité communiquées à notre diplomatie par l'initiative personnelle de l'empereur au début de cette nouvelle phase (1) : « L'empereur de Russie insista longuement sur la nécessité d'intervenir pour pacifier la Grèce et Lépante, » écrit le vainqueur de Navarin. Et quand enfin Canning fut convaincu que la Russie entreprendrait quelque chose *seule* plutôt que de renoncer à toute action, il envoya le duc de Wellington à Pétersbourg et signa le protocole d'avril 1826 qui servit de base à l'intervention effective de l'Angleterre et de la Russie et ensuite à la convention du 6 juillet garantissant le concours de la France. »

De fait, le duc de Wellington, le héros d'Espagne, était à la cour de Russie *persona grata*. Sa nomination même indi-

1. *Memoir of the life of admiral sir E. Codrington.* T. I, p. 362-363.

quait, à n'en pas douter, que l'Angleterre était prête à faire toutes sortes de concessions au caractère résolu du jeune empereur. Du reste le brusque revirement de la politique anglaise à l'égard de la Russie fournit bientôt la preuve de ces dispositions conciliantes. Canning savait ce qu'il voulait et ce qu'il était décidé à éviter. Sentant que l'Empereur de toutes les Russies avait la ferme intention de protéger efficacement les Hellènes contre le retour de leurs calamités, et d'un autre côté ne jugeant pas utile pour l'Angleterre de s'opposer par la force des armes aux projets russes, il eut recours à un moyen héroïque pour empêcher la Russie de prendre en main les destinées de l'Orient et d'évincer des affaires orientales l'influence anglaise. « Quand enfin, continue l'amiral Codrington, Canning eut adopté l'audacieuse politique qui consistait pour les autres puissances *à donner la main* à la Russie et à

la suivre pour ne pas la laisser aller seule, il ne resta plus qu'à briser la résistance par la rapidité des opérations. Un des plus brillants diplomates de ce temps disait, que le meilleur moyen d'enfermer la Russie dans les limites de la convention, c'était de maintenir l'entente cordiale entre elle et l'Angleterre. (1) »

Ce sont là les paroles d'un politique profond. Mais on y voit éclater à chaque mot avec évidence l'astucieuse et fourbe politique dont l'Angleterre a fait sa ligne de conduite ordinaire.

On ne saurait dire pourtant si Canning, politicien à courte vue, a prévu ce qui devait sortir de son habile projet. Les événements qui suivirent donnent lieu d'en douter. En tout cas, le duc de Wellington ne songeait pas encore à l'éventualité d'un conflit militaire entre l'Angleterre et la Turquie. La convention conclue à Péters-

1. Livre de Codrington t. I, p. 363.

bourg le 4 avril (23 mars) 1826 entre la Russie et l'Angleterre, tout en stipulant l'envoi des deux flottes alliées dans l'Archipel, ne prévoyait nullement pour les deux puissances, la possibilité d'une collision quelconque avec les Turcs. Il s'agissait uniquement de prêter aux Grecs un appui diplomatique dans le seul but de mettre fin à l'effusion du sang. En procédant ainsi, on espérait doter la Grèce d'un gouvernement électif sous la suzeraineté et avec la sanction du sultan, et délivrer enfin les Grecs du contact des Turcs.

Pour s'expliquer combien fut profonde l'impression produite sur l'Europe par la nouvelle de ce protocole, il faut se reporter à l'état de l'esprit public à ce moment.

Commencée dès 1821 par Ypsilanti et poursuivie avec un même acharnement des deux côtés, l'insurrection hellénique bat-

tait alors son plein. Depuis six ans qu'une poignée de Grecs luttait contre la horde turque, les scènes d'épouvantable sauvagerie dont cette guerre était accompagnée attiraient les protestations indignées des philanthropes. Parfois cette sympathie semblait se refroidir un peu. Puis sous l'influence de quelque nouvel épisode sanglant, la pitié pour les opprimés se traduisait par des cris d'indignation contre les Turcs. Et l'opinion publique réclamait le châtiment de ces barbares.... Telle fut notamment la disposition de l'esprit public en 1826, quand se répandit la nouvelle de l'héroïsme des Grecs qui s'étaient immortalisés à Missolonghi. C'est ici le cas de rappeler les vers magnifiques que consacra à cet événement dont le retentissement fut immense, le grand poète dont la France pleure encore la perte: Victor Hugo.

Où suis-je? mon brulôt! à la voile! à la rame!
Frères, Missolonghi fumante vous réclame,

Les Turcs ont investi ses remparts généreux.
Renvoyons leurs vaisseaux à leurs villes lointaines
Et que ma torche, ô capitaines !
Soit un phare pour vous, soit un foudre pour eux !

Frères, si je reviens, Missolonghi sauvée,
Qu'une église nouvelle au Christ soit élevée.
Si je meurs, si je tombe en la nuit sans réveil,
Si je verse le sang qui me reste à répandre,
Dans une terre libre allez porter ma cendre,
Et creusez ma tombe au soleil !

Missolonghi ! — Les Turcs ! chassons, ô camarades,
Leurs canons de ses forts, leurs flottes de ses rades,
Brûlons le capitan sous son triple canon.
Allons ! Que des brulôts l'ongle ardent se prépare ;
Sur sa nef, si je m'en empare,
C'est en lettres de feu que j'écrirai mon nom !

A la distance où nous sommes de ces événements, il est difficile de comprendre l'impression que ressentit toute l'Europe quand elle apprit la chute de cette forteresse, observe avec justesse M. Théoktistoff dans son livre sur la guerre de l'indépendance hellénique. — Le récit des souffrances endurées par les assiégés était dans toutes les bouches ; on ne par-

lait que de cette terrible nuit durant laquelle ils s'étaient avec leurs femmes et leurs enfants frayé un passage à travers le camp ennemi. Tous ces malheureux qui pour prix d'un héroïsme inouï n'avaient trouvé qu'un honteux esclavage éveillaient l'admiration et la pitié dans tous les cœurs encore ouverts aux émotions généreuses... En Grèce, à la nouvelle de l'effroyable catastrophe, toutes les divisions, toutes les querelles cessèrent comme par enchantement. Lorsque le président de l'Assemblée législative annonça à ses collègues le sort de la forteresse, dans la salle régna un silence de mort. Durant une demi-heure personne ne put proférer un mot. Chacun, dans le fond de son âme songeait au malheur, peut-être à la ruine de la patrie. La situation du pays semblait presque désespérée : les revenus baissaient extraordinairement. L'argent provenant des deux emprunts faits en Angleterre était tota-

lement épuisé. Les chefs insurgés, en arrivant à Nauplie, ne trouvèrent que soixante piastres dans le trésor public.

Le dernier désastre essuyé par les patriotes grecs provoqua de nouvelles démonstrations de sympathie chez les nations les plus civilisées de l'Europe. Le comité parisien se mit en mesure de recueillir dans toute la France des fonds en faveur des Grecs. Les quêteurs se partagèrent les divers quartiers de Paris, et les dames de la plus haute société allèrent de maison en maison quêter pour les malheureux. A la Chambre des députés, Benjamin Constant somma énergiquement le cabinet d'infliger une punition exemplaire aux Français qui servaient dans l'armée d'Ibrahim.

« Les sages mesures prises par les cabinets européens, répondit le ministre des finances, donnent lieu d'espérer que les souffrances des Grecs touchent à leur

terme. Le gouvernement français est loin d'être aussi indifférent à ces souffrances que le prétendent ses adversaires. » Un tonnerre d'applaudissements suivit cette déclaration annonçant l'entrée de la France dans l'alliance anglo-russe.... Dans plusieurs pays de l'Allemagne le zèle des philhellènes se manifesta avec non moins de sincérité et d'énergie. En Bavière notamment, le roi Louis, à peine monté sur le trône, s'empressa de donner cent mille gulden pour le rachat des malheureux devenus captifs par suite de la prise de Missolonghi. Bien plus, dans son voyage à travers ses États, le roi refusa toute espèce de fêtes, voulant que les secours qu'auraient coûté ces réjouissances, fussent employés pour la Grèce. A Berlin, Neander faisait de la propagande pour la même cause.

Les historiens de la guerre de l'indépendance hellénique ont remarqué avec

raison que les soulèvements de l'Italie et de l'Espagne n'éveillaient d'intérêt en Europe que chez le parti libéral, tandis que les insurgés grecs avaient des amis dans toutes les classes de la société et dans tous les groupes politiques. Les littérateurs et les publicistes d'opinions les plus diverses se montrèrent successivement favorables à ces patriotes. Le *Journal des Débats*, la *Gazette de France*, l'*Allegemeine Zeitung*, Byron dans ses œuvres poétiques, Chateaubriand dans sa fameuse brochure sur la Grèce, cent autres écrivains moins connus ne négligèrent aucune occasion de plaider la cause des opprimés. Et chaque mot sorti de leur plume allait droit au cœur du public qui les lisait. En voyant toutes les couches de la société et même les hommes les moins suspects d'attachement aux idées radicales prodiguer de si vifs témoignages de sympathie à l'hellénisme, les gouvernements cessè-

rent peu à peu de craindre qu'il n'y eût une solidarité de principes entre l'insurrection grecque et les sociétés secrètes révolutionnaires.

L'Autriche seule, au mépris du bon sens et de la vérité, s'obstina à prétendre qu'un lien étroit rattachait les Grecs aux carbonari....

Mais c'est dans la société russe, nous devons le noter, que l'enthousiasme pour la cause hellénique se manifesta le plus hautement. Aux yeux de la Russie, la guerre du chrétien avec le Turc a toujours paru avant tout « une guerre pour la religion ». Dans l'insurrection grecque le pays tout entier voyait « une guerre pour la patrie ». L'idée que le sultan peut régner légitimement sur une population chrétienne n'entrera jamais dans la tête d'un vrai Russe. Dès le temps d'Alexandre Pavlovitch, le sort des Grecs affectait profondément toute la Russie. La nouvelle

de la chute de Missolonghi et des autres malheurs qui assaillirent ensuite les insurgés raviva plus que jamais les sympathies du peuple russe pour ses coreligionnaires.

Wellington n'avait pas encore quitté la Russie que l'ambassadeur russe à Constantinople, Mintchiaki remettait au gouvernement turc une note conçue en termes catégoriques et menaçants. Il demandait : 1° que le *statu quo* de 1821 fût rétabli dans les principautés ; 2° que les délégués de la Serbie retenus comme otages à Constantinople pour répondre de la tranquillité de leur pays, fussent immédiatement relâchés ; 3° que des plénipotentiaires turcs se rendissent à la frontière russe pour conférer sur toutes les questions posées par le traité de Bukharest. Cet ultimatum était daté du 5 avril. Et comme la Porte faisait d'abord la sourde oreille, Mintchiaki, revenant à la charge, déclara au nom de

l'empereur que si dans un délai de six semaines il ne recevait pas de réponse, il quitterait Constantinople avec tout le personnel de l'ambassade : « Les ministres de Sa Majesté le Sultan, ajouta-t-il en guise de conclusion, peuvent facilement prévoir quelles seraient les conséquences d'un tel événement »... Le divan craignit de voir les Russes passer le Pruth. Et peu de jours après l'ordre fut envoyé aux troupes turques d'évacuer la Moldavie et la Valachie.

Satisfaction était aussi donnée à la principale demande du gouvernement russe. Pour faire disparaître les autres causes de mécontentement entre le cabinet de Pétersbourg et la Porte, on décida de convoquer à Akkerman des plénipotentiaires spéciaux qui seraient chargés de conduire les négociations. Quant à la solution de la « question grecque », il n'en était point dit un mot dans la note de

4.

Mintchiaki. Elle ne pouvait faire l'objet des arrangements d'Akkerman.

Ainsi que le lecteur l'a vu plus haut, en ce qui concernait les affaires grecques, le gouvernement russe s'était décidé à agir conjointement avec l'Angleterre. Le « Protocole » de Pétersbourg rédigé secrètement ne fut porté à la connaissance du public qu'un mois après avoir été signé. Il est facile de se représenter quelle tempête d'indignation ce document provoqua parmi les diplomates autrichiens. Les puissances contractantes s'engageaient à offrir à la Turquie leur médiation pour la pacification de la Grèce aux conditions suivantes préalablement arrêtées entre Canning et les principaux chefs de l'insurrection. La Porte conserverait sa souveraineté sur la Grèce et recevrait d'elle un tribut annuel. De son côté elle garantirait aux Grecs le libre exercice de leur religion et de leur commerce, le

droit de s'administrer eux-mêmes et de choisir leurs fonctionnaires. En outre, les Turcs établis en Grèce seraient tenus d'évacuer le pays, moyennant une indemnité pécuniaire pour la perte de leurs biens. Au cas où la Porte refuserait d'accepter ces conditions, la Russie et l'Angleterre déclaraient d'avance qu'elles n'y renonceraient sous aucun prétexte. La Russie, comme on l'a vu déjà, se réservait une entière liberté d'action pour poursuivre le redressement de tous les griefs particuliers qu'elle avait contre la Porte, en dehors de la question grecque. Toutes ces circonstances frappèrent particulièrement le prince de Metternich qui avait cru d'abord que la Russie (ainsi que la note de Mintchiaki pouvait le faire supposer) ne prendrait point parti pour les Grecs et laisserait la Porte écraser l'insurrection.

Au mois de juin 1826, les plénipoten-

tiaires de la Russie et de la Turquie arrivèrent à Akkerman. Les représentants du cabinet de Pétersbourg étaient le comte Vorontzoff, gouverneur général de la nouvelle Russie, et le conseiller intime, comte de Ribeaupierre. En même temps nos troupes, au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, se concentrèrent sur les bords du Pruth. Les premières conférences restèrent sans résultat, car la Russie affirmait l'existence de certaines conditions non contenues dans son ultimatum et les plénipotentiaires turcs demandaient un délai pour recevoir de nouvelles instructions. Le sultan se montra bientôt disposé aux concessions. Déjà le prince de Metternich considérait le protocole du 4 avril comme un « enfant mort-né » et un « coup d'épée dans l'eau ». De leur côté, tout en élevant des prétentions nouvelles, les plénipotentiaires russes ne disaient pas un mot de la Grèce. La diplo-

matie européenne conseillait fortement à la Porte de faire des concessions et Mahmoud lui-même n'avait d'autre désir que d'écarter au plus tôt tous les obstacles qui l'empêchaient de venir à bout des insurgés.

Sous l'influence de ces faits et par ces considérations, le sultan se décida à donner satisfaction aux exigences de la Russie. Le 6 octobre (nouveau style) fut signée la convention d'Akkerman (1), une

1. Pour montrer quelle importance les cercles diplomatiques d'Autriche attachaient à la convention d'Akkerman, nous citerons une lette de Gentz à Von Ettenfels publiée récemment dans « *La Russie Ancienne et Moderne* ». « Vous imaginez facilement, mon cher ami (écrivait Gentz) quelle impresion ont produité sur moi les résultats des conférences d'Akkerman. Vous savez. l'intérêt sincère que je prends à la stabilité et à la prospérité de la Porte. Je vous avoue que *la façon de procéder de la Russie dans cette campagne diplomatique m'a frappé au cœur*. Il n'y a rien eu de plus violent et de plus perfide même dans les actes diplomatiques de Napoléon et de sa séquelle. » — Gentz était furieux de voir que la Russie avait su profiter de l'instant le plus favorable pour lancer son ultimatum. Le moment était bien choisi en effet. Car lorsque la Russie réussit à se mettre d'accord avec l'Angleterre, Mahmoud venait de briser le soutien de

des œuvres les plus habiles de notre diplomatie. Outre qu'elle rétablissait l'influence de la Russie dans la péninsule Balkanique, elle assurait un accroissement d'immunités à la Moldavie, à la Valachie et à la Serbie.

A l'extrême dépit des diplomates autrichiens, la question grecque suivit son cours, en dehors des négociations d'Ak-

sa puissance en exterminant les janissaires et sa nouvelle armée n'était pas encore prête. Plusieurs diplomates autrichiens prévoyaient nettement qu'à la convention d'Akkerman succéderait la question de la pacification de la Grèce. Gentz dit avec colère que sans doute, après l'arrivée à Constantinople du nouvel ambassadeur russe Ribeaupierre, les cours de Londres et de Pétersbourg essayeront encore de soulever cette question. Toutes les tentatives politiques destinées à adoucir le sort des insurgés, Gentz les appelle des péchés mortels. « Je n'aurais de consolation (dit-il) que si je pouvais transmettre à Metternich toute la défiance et toute la haine que je nourris à l'égard des Russes. Nous sommes séparés de notre alliée naturelle, l'Angleterre. Mais (ajoutait Gentz pour se consoler) le cours naturel des choses opérera un rapprochement entre nous, si nous comprenons combien on doit haïr les Russes et si nous apprenons à nous mettre en garde contre nos constants et naturels ennemis. »

kerman. En septembre 1826, Canning se rendit à Paris pour décider le gouvernement de Charles X à entrer dans l'alliance anglo-russe. Ce voyage ne fut pas sans résultat. Le cabinet de Paris se montra disposé à agir de concert avec Canning en faveur des Grecs, si toutefois satisfaction était donnée à l'amour-propre et aux justes revendications des Français. On exigea notamment que le protocole fût converti en un traité formel entre les trois puissances. Les diplomates autrichiens eurent beau renouveler leurs intrigues : ils n'empêchèrent pas la France de s'unir ouvertement à l'Angleterre et à la Russie. Sur les instances du cabinet russe un traité fut définitivement conclu à Londres entre les trois puissances le 24 juin (6 juillet) 1827. Ce fameux acte international fut signé par le prince Lieven, ambassadeur de la Russie, le prince de Polignac, ambassadeur de France, et le

vicomte Dudlay, ministre des affaires étrangères, plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique.

Ce traité de Londres fut, comme on sait, conclu sur la base du protocole de Pétersbourg qui accordait aux Grecs l'autonomie sous le protectorat suprême du sultan. Un article additionnel de ce traité, article qui fut d'abord tenu secret, déterminait catégoriquement quelles mesures prendraient les alliés si dans le cours d'un mois la Porte n'acceptait pas la médiation offerte par les hautes parties contractantes. Il se composait de quatre paragraphes. Aux termes du premier on devait déclarer à la Porte que les malheureuses circonstances signalées dans le traité obligeaient les puissances contractantes à prendre des mesures immédiates pour un rapprochement avec les Grecs, but qui serait atteint par l'établissement

de relations commerciales et l'envoi d'agents consulaires. Dans le second paragraphe il était dit que si, au bout d'un mois, la Porte n'avait pas consenti à accorder l'armistice, les trois puissances réuniraient leurs escadres pour empêcher les renforts turcs et égyptiens d'aborder en Grèce ou dans les îles de l'Archipel. En ce cas la réunion des escadres devait avoir lieu *immédiatement*. Les puissances contractantes promettaient à cette occasion de traiter les Grecs *en amis*, sans toutefois intervenir dans les opérations militaires des bélligérants. Si la proposition d'armistice, acceptée par la Porte, était repoussée par les Grecs, ou si, après l'avoir acceptée, ils oubliaient les engagements pris, les escadres réunies devaient, conformément au troisième paragraphe de l'article additionnel, se borner à surveiller l'observation de l'armistice, sans cependant prendre part à la guerre. Enfin

le dernier paragraphe disait que si, « contre toute attente », la réalisation des mesures susmentionnées ne décidait pas la Porte à accepter la proposition ou si, d'un autre côté, les Grecs repoussaient le protocole, les puissances n'en continueraient pas moins à poursuivre leur but. En même temps elles donnaient à leurs représentants à Londres le droit « de s'entendre sur les mesures ultérieures dont l'emploi pourrait devenir nécessaire ».

— Je ne veux pas entendre la lecture de votre papier. Je refuse même de le recevoir, — déclara insolemment Reis-Effendi quand la note lui fut présentée au nom des trois puissances !

Il n'y avait rien à faire. On laissa sur un sofa la note refusée par le Divan... C'était la première fois que la « remise » d'un document officiel s'effectuait de la sorte.

Un mois après cet incident étrange, les ambassadeurs, suivant les instructions qu'ils avaient reçues, vinrent de nouveau chercher la réponse du gouvernement turc.

— La réponse formelle, absolue, définitive, invariable, éternelle du sultan est que jamais il n'acceptera de qui que ce soit une proposition quelconque relative aux Grecs ! — dit avec irritation Reis-Effendi.

Un semblable langage était facile à prévoir. Déjà à plusieurs reprises la Porte avait reçu des propositions de ce genre, et toujours elle y avait répondu ou par un dédaigneux silence ou par l'expression d'un hautain mépris. Les hommes d'État turcs savaient à propos rappeler aux diplomates la déclaration de l'ambassadeur anglais au congrès de Vérone, et ils disaient volontiers à l'occasion qu'en dehors des obligations qui lui sont imposées par les traités internationaux, tout

État indépendant a aussi ses affaires propres, *lesquelles ne regardent que lui.* Ces dignitaires turcs étaient surtout irrités contre la Russie. A les en croire, nous n'avions pas le droit, après la convention d'Akkerman, d'émettre de nouvelles prétentions. En vain le comte de Ribeaupierre leur démontrait que les stipulations d'Akkerman n'avaient et ne pouvaient avoir aucun rapport avec les affaires grecques.

Dans ces conjonctures une seule chose restait à faire : recourir à la menace en s'appuyant sur une force matérielle suffisante pour la mettre à exécution. Cette force, précisément l'alliance des trois grandes puissances européennes la fournissait. Les dignitaires turcs eux-mêmes commencèrent enfin à comprendre le danger. Aussi se montrèrent-ils parfois disposés, — en apparence du moins — à déférer aux dures exigences de la froide

raison. On ne fut plus forcé de laisser sur un sofa les documents diplomatiques qu'on voulait remettre au Divan, et le drogman français put lire au ministère turc une seconde note par laquelle les alliés signifiaient leur résolution d'« imposer » un armistice aux belligérants.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Les puissances déclarent la guerre à la Turquie? — demanda le ministre.

On lui expliqua que la note dont on venait de donner lecture ne contenait aucune déclaration de guerre, et que l'alliance des grandes puissances ne songeait pas à rompre les relations amicales avec la Porte. Mais que pour des raisons de la plus haute gravité elle était décidée à s'opposer au débarquement des troupes turques sur le rivage grec. L'explication ne fut pas comprise : aussi fallut-il la répéter. Le ministère prétendit de nouveau ne pas comprendre comment on

pouvait allier l'amitié à des actes d'un caractère violent et coercitif. « Le feu et le bois à brûler ne peuvent pas rester sans danger à côté l'un de l'autre, ils ne le peuvent pas... » répéta Reis-Effendi.

Au point de vue général, la seconde des puissances alliées provoqua un mécontentement et une irritation extrêmes dans le cabinet turc. Au bout de quelque temps il devint évident pour tout le monde que la Porte refusait décidément d'accepter la médiation et que le temps était venu de faire succéder aux pourparlers diplomatiques l'emploi de la force...

C'est ce que firent les alliés (1) .....

1. « En ce temps-là le beau pays grec se trouvait sous la dure domination des Turquois. Ces Turquois sont des scélérats astucieux et cruels, et ils opprimaient sans mesure ces malheureuses gens. Ils les réduisaient en esclavage et tuaient impitoyablement ceux qui cherchaient à s'affranchir. Et toutes les nations européennes étaient indignées de voir le beau pays grec courbé sous le joug de cette vilaine race turquoise. Voilà que les trois plus grands peuples de l'Europe, l'Anglais, le Français et le Russe s'entendirent

La chute de Missolonghi fut loin d'être la dernière goutte de la coupe d'amertume que devait vider l'insurrection grecque. Les sympathies européennes de nouveau réveillées en faveur de la Grèce et de ses patriotes; l'envoi de dons pécuniaires et les nouvelles tentatives d'apaisement faites par la diplomatie, n'étaient que des palliatifs impuissants à extirper le mal. Ils permettaient aux Grecs de continuer *temporairement* l'œuvre commencée, mais ils ne pouvaient naturellement arrêter le déclin des forces matérielles du pays. En même temps — symptôme plus grave encore — parmi les chefs de l'insurrection s'accusaient avec une netteté croissante les symptômes de la décomposition

pour mettre un terme à ces souffrances et dans ce but chacun d'eux envoya une armée de mer. » Ainsi s'exprime un pastiche des vieilles chroniques composé plus tard par les filles de l'amiral Codrington pour célébrer le combat de Navarin. Voir dans l'Appendice.

morale. L'armée de terre poursuivait la lutte. Mais elle la faisait dans des conditions désespérées, dépourvue de vivres et de munitions. Inutile de dire que des bandes de partisans ne pouvaient mettre aucune unité dans leurs opérations militaires. La flotte de guerre n'avait qu'une existence nominale. Les expéditions en Grèce des généraux turcs Ibrahim-Pacha et Reschid-Pacha n'étaient, comme précédemment, qu'une série de victoires sur les malheureux insurgés qui chaque jour voyaient le terrain de la lutte leur manquer davantage. Les Égyptiens d'Ibrahim firent une nouvelle irruption dans la Morée dont ils parcoururent les plus belles provinces, réduisant les habitants en esclavage, violant les femmes, égorgeant les enfants, enlevant le bétail, saccageant les villes, les villages et les campagnes. D'un autre côté, au milieu de l'année 1826, Reschid-Pacha soumit définitivement la Grèce

occidentale, envahit les provinces de l'est et vint mettre le siège devant Athènes. Une petite garnison grecque s'enferma dans l'Acropole, tandis que d'autres détachements d'insurgés faisaient dans les environs d'Athènes des tentatives désespérées et parfois assez heureuses pour délivrer leurs compatriotes assiégés dans la citadelle.

Pour comble de malheur, l'administration centrale de la Grèce n'existait pas. Chacun sentait que le gouvernement existant manquait d'autorité et se trouvait impuissant à diriger les choses vers le but voulu. Il eût fallu des hommes plus énergiques, plus capables et plus populaires. Mais la faveur publique ne pouvait s'arrêter longtemps à un élu. Ajoutez ce qu'on voit toujours en pareil cas : des luttes de partis et des intrigues qui souvent n'avaient rien de commun avec l'intérêt national... A la fin, Colocotroni demanda

instamment que l'on investît du pouvoir un homme digne de l'exercer. Son choix se fixa sur le comte Capo d'Istria (1). Longtemps le parti anglais s'opposa à cette nomination de peur qu'elle n'accrût l'influence russe dans les affaires grecques. Pourtant le parti de Colocotroni l'emporta. Le 11 avril 1827 le congrès réuni à Trézène nomma à l'unanimité le comte Ivan Antonovitch Capo d'Istria président ou régent de Grèce pour sept ans. Un gouvernement provisoire composé de trois membres était chargé de diriger les affaires jusqu'à l'arrivée du nouveau président.

Malheureusement le comte Capo d'Istria ne put se rendre à son poste aussi vite qu'il l'espérait. En attendant, le gouvernement provisoire ne tarda pas à

1. Le comte Capo d'Istria avait quitté le service russe en 1822 et s'était retiré en Suisse où il s'occupait déjà comme simple particulier des affaires de sa patrie.

donner la mesure de sa complète nullité. L'Assemblée législative perdit toute importance, la discorde recommença à régner parmi les généraux, et le parti anglais, dans la personne de Church et de Cochrane, put agir à sa guise. Il fut décidé qu'on livrerait à l'ennemi une bataille rangée, mais auparavant les Grecs s'emparèrent de la forteresse voisine du monastère de Saint-Spiridion et déshonorèrent cet exploit par le massacre d'ennemis sans défense (un bataillon albanais) qui s'étaient rendus sous promesse d'une capitulation honorable... Disons, pour être justes, que les Grecs commirent cet acte digne des bandes turques contrairement à la volonté des capitaines anglais. Cochrane comprit qu'un glorieux fait d'armes pouvait seul effacer la honte dont les insurgés venaient de se couvrir et il résolut de livrer au plus tôt une grande bataille à Reschid-Pacha. Cette affaire, on ne peut plus ris-

quée, « aussi follement conçue que follement exécutée » au jugement même d'un partisan de Cochrane, l'Anglais Gordon, eut lieu le 5 mai 1827 et se termina par la défaite complète des Grecs ; l'Acropole succomba peu après....

A partir de ce moment, la situation des insurgés devint absolument sans issue. Plusieurs éparchies refusant d'obéir à leurs chefs se soumirent de leur plein gré aux Turcs. La Porte n'avait plus qu'à réduire l'île d'Hydra pour en finir avec la révolte. En conséquence le sultan confia à Ibrahim-Pacha le commandement suprême des flottes turque et égyptienne afin de porter le dernier coup aux rebelles....

Telle était, résumée à grands traits, la triste situation des patriotes grecs, au moment où déjà la flotte alliée approchait du théâtre de la guerre.

Conformément [1] aux dispositions qui

avaient été arrêtées, l'escadre russe sous le commandement de l'amiral Séniavine se déploya dans la rade de Kronstadt le 21 mai 1827. L'amiral hissa son pavillon sur le vaisseau *l'Azoff*. Les officiers supérieurs de l'escadre étaient : le vice-amiral Loutokhine à bord du *Prince-Wladimir* et le contre-amiral comte Heyden à bord du *Saint-André*. L'escadre entière se composait de neuf vaisseaux à trois ponts, sept frégates et une corvette.

Quelques jours plus tard, le 30 mai, les instructions de l'amiral Séniavine reçurent la sanction impériale. Voici en quoi elles consistaient. Quand l'escadre serait arrivée à Portsmouth l'amiral, après avoir vu au préalable notre ambassadeur à Londres, choisirait lui-même, pour les détacher de l'escadre, quatre vaisseaux de ligne, quatre frégates et deux bricks. Ces navires formeraient une escadre particulière sous le commandement du contre-

amiral comte Loguine Petrovitch Heyden. Les instructions données à la future escadre du comte Heyden étaient, lorsque le prince Lieven lui ordonnerait de quitter Portsmouth, de se rendre dans la mer Méditerranée pour prêter secours et protection au commerce russe dans l'Archipel, en observant une stricte neutralité dans la guerre entre les Turcs et les Grecs. C'était une mission singulièrement restreinte que l'on assignait ainsi à l'escadre. Par bonheur, le changement des circonstances politiques permit bientôt d'élargir dans de notables proportions le rôle qu'elle devait jouer. Aux termes du traité de Londres du 6 juin la flottille russe dut se joindre à la flotte alliée pour protéger les Grecs contre les attaques des forces turco-égyptiennes de mer et de terre.

L'escadre de l'amiral Séniavine était encore dans la rade de Kronstadt, quand tout à coup, le 10 juin à minuit, l'Empe-

reur Nicolas Pavlovitch vint à bord de l'*Azoff*. Par un signal de nuit l'ordre fut donné d'appareiller et bientôt toute la flotte se trouva sous voile. Au lever du soleil, on dressa sur l'*Azoff* l'étendard indiquant que l'empereur commandait en personne la flotte.... De joyeuses salves d'artillerie, tirées du fort et des vaisseaux, saluèrent cette nouvelle, et l'escadre, poussée par un vent favorable, se mit en mouvement....

— Où allons-nous? S'agit-il de manœuvres ou d'une expédition lointaine? se demandaient les marins. — S'il s'agit d'une campagne navale, quelle est notre destination ? Nous envoie-t-on aider les Espagnols en Amérique, comme le bruit en court à Kronstadt, ou combattre à côté des Grecs pour notre religion?

. . . .

Après les manœuvres sous Krasnaïa-Gorka, on hissa sur l'*Azoff* le signal du

service religieux. L'empereur y assista. Puis prenant congé de l'escadre, il prononça ces paroles sacrées pour elle : « *J'espère qu'en cas d'opérations militaires, on traitera l'ennemi à la russe !* »

Tel fut le début de l'expédition que couronna le glorieux succès de Navarin....

CHAPITRE II

DEVANT NAVARIN

Sans attendre la conclusion du protocole de Londres, le cabinet de Pétersbourg envoya le 1er juin au comte Heyden de nouvelles instructions sensiblement différentes des anciennes qui lui imposaient une absolue neutralité. Comme on le sait déjà, le comte Capo d'Istria avait été nommé par le choix unanime de ses compatriotes président du gouvernement provisoire grec. A l'exemple de la Russie, les autres puissances approuvèrent cette nomination. A l'exemple encore de la Russie,

elles résolurent d'entrer en relations directes avec le président. Comme il était dit dans le rescrit impérial adressé à Heyden, le comte Capo d'Istria reçut « des instructions particulières concernant les *secours* » qu'on devait « immédiatement fournir aux Grecs ». En outre, le brick de guerre russe, *l'Achille* alla se mettre à la disposition du président de la Grèce.

Mais cette modification considérable dans le caractère des instructions données à Heyden ne se borna point à des mesures politiques et à des secours pécuniaires. Son importance s'accusa mieux encore dans les mesures d'ordre purement militaire prescrites au commandant de l'escadre. La conférence de Londres, comme on sait, avait décidé d'offrir aux belligérants la médiation des trois puissances, afin d'arriver à une pacification, sur les bases admises déjà par la conférence de Pétersbourg. La conclusion immédiate

d'un armistice devait précéder les préliminaires de paix. Pour convaincre les Grecs de la nécessité d'accepter la médiation, on adressa de Pétersbourg des communications particulières au président de la Grèce. Le ministre des affaires étrangères envoya en mission à l'escadre de Heyden le conseiller d'État Catakazy qui parlait la langue grecque, et connaissait bien les affaires de ses compatriotes. Au cas où ceux-ci refuseraient d'accepter la proposition des puissances les escadres alliées devaient simplement « surveiller l'observation de l'armistice sans toutefois prendre part aux opérations militaires des belligérants ». Quant à la Porte, si elle repoussait la médiation offerte ou ne l'acceptait pas dans le délai d'un mois (délai réduit plus tard à quinze jours), les puissances contractantes devaient « traiter les Grecs en amis, sans toutefois prendre part aux opérations militaires », quoique pourtant

on enjoignît aux escadres de s'opposer au débarquement en Grèce ou dans l'Archipel de tout renfort et de tout matériel de guerre turc ou égyptien.

Mais comment « s'opposer » sans prendre part aux opérations militaires ? En laissant même de côté les vaisseaux turcs, quelle conduite suivre à l'égard des navires neutres qui, comme ceux de l'Autriche, amenaient aux Turcs des renforts et du matériel de guerre? Telle était la question que posa plus tard très justement le commandant de l'escadre française, le contre-amiral de Rigny. Ni le protocole, ni les instructions basées sur ce document ne l'autorisaient à prendre des dispositions pour arrêter les vaisseaux neutres. Les arrêter par des *paroles* — très bien ! Mais si, écrivait de Rigny, un vaisseau de guerre, autrichien ou autre, me demandait : *de quel droit?* je ne saurais que répondre !.... Malgré les ins-

tances du gouvernement russe, la sage diplomatie, ennemie des indications nettes et précises, préféra laisser ouverte cette source de malentendus, d'incertitudes et d'hésitations, dans une affaire où tout malentendu risquait soit de provoquer un redoutable conflit, soit de rendre vaines toutes les mesures si solennellement prescrites.

Les événements prouvèrent que *la diplomatie occidentale comptait précisément sur ce dernier résultat*, en laissant les commandants des escadres libres d'interpréter comme ils l'entendraient les instructions données, et en se réservant à elle-même la faculté, si besoin était, de transporter la responsabilité « d'une tête malade sur une tête saine » (1). Évidemment les politiciens occidentaux, en édictant des mesures décisives, mais faciles à éluder, n'avaient eu d'autre but que de satisfaire

1. Voir l'appendice.

les désirs de la Russie dans l'espoir de gagner sa confiance et de trouver ensuite en elle un instrument plus docile.

Mais le gouvernement russe, se plaçant au point de vue de la stricte honnêteté, envisageait tout autrement les choses. L'ordre impérial déjà cité en fournit la preuve. En cas de refus de la Porte, il enjoiguait aux escadres « d'organiser une croisière rigoureuse pour empêcher *par la force* l'expédition de tout renfort turc ou égyptien — consistant en vaisseaux, soldats ou munitions de guerre — qui serait envoyé contre les troupes grecques de terre et de mer. » Les diplomates occidentaux se montrèrent pleins de confiance dans l'efficacité des mesures coercitives prescrites à l'égard de la Turquie. La seule supposition qu'elles pouvaient être insuffisantes leur paraissait absolument invraisemblable. Mais l'empereur Nicolas, pressentant déjà qu'il faudrait autre chose

qu'une simple croisière pour vaincre l'obstination de la Porte, ajoutait : « J'ai même proposé aux puissances (à la France et à l'Angleterre) de transformer la croisière projetée, pour le cas où elle n'atteindrait pas le but désiré, en *un blocus effectif du détroit des Dardanelles, blocus qui pourrait être complété du côté de la mer Noire.* »

En effet, le commandant de cette flotte dans la mer Noire, l'amiral Greigh, avec le zèle et l'activité qui l'ont toujours distingué, avait déjà tout préparé pour le départ des forces navales placées sous sa direction, et se tenait prêt à quitter Sébastopol au premier ordre venu de Pétersbourg.

Cependant l'énergie du gouvernement russe ne mollissait pas. Malgré les ambiguïtés du protocole de Londres, elle réussit à provoquer de la part de l'Angleterre une déclaration très catégorique qui dissipait toute équivoque. A la vérité,

cette déclaration vint non de Londres, mais de Stamboul où Stratford Canning avait été transféré de Pétersbourg, précisément pour prouver à la Porte la persistante sympathie du cabinet britannique. Néanmoins le 1er septembre 1827, cet ardent ami des Turcs ne laissa pas de répondre comme suit aux questions posées par Codrington : « Quoiqu'il ne convienne pas de prendre des mesures hostiles, et que les gouvernements alliés désirent éviter tout ce qui pourrait conduire à la guerre, cependant, en cas de nécessité, le débarquement des renforts turcs doit être empêché par la force et, si tous les autres moyens ont été épuisés, *à coups de canon*... » Ainsi est pleinement justifiée l'audacieuse initiative du commandant de l'escadre anglaise, sir E. Codrington se postant avec trois vaisseaux de ligne au feu de l'île d'Hydra pour arrêter, au besoin, par la force, toute la flotte turco-

égyptienne. L'escadre française se trouvait alors à Milos ; celle de la Russie n'était pas encore arrivée (1)...

Les événements marchèrent vite sous l'influence fascinatrice de l'empereur Nicolas. Il est hors de doute que cette influence entraîna à la suite du tzar russe les deux alliés de celui-ci. Pour assurer l'unité des opérations, on donna le commandement en chef des trois flottilles au vice-amiral Edward Codrington qui se trouvait être plus ancien en grade que ses collègues. Le commandant de l'escadre anglaise n'était pas seulement un bon marin dans le sens banal du mot. C'était un homme remarquable, tant par son expérience et l'étendue de son savoir que par la noblesse de ses sentiments, l'élévation de ses vues, la modestie, la douceur, la droiture et l'énergie de son caractère (2).

1. Livre de Codrington, t. I, p. 450 ; idem, p. 451.

2. Le pastiche que nous avons déjà mentionné l'ap-

Le contre-amiral comte Loguine Petrovitch Heyden, commandant de l'escadre russe, ne le cédait en rien à Codrington (1). Ses éclatants services dans l'Archipel lui ont acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance de la Russie. On trouvera dans notre Appendice des extraits d'un livre publié après la mort de Codrington par ses filles et des lettres encore inédites des trois amiraux alliés ; ces documents attestent l'étroite amitié qui s'était établie entre les défenseurs de la nationalité hellénique renaissante (2).

pelle avec raison « un homme d'action et de conseil ». Le même récit ajoute qu'« il se faisait aussi remarquer par son affabilité et était suffisamment pourvu de tout ce qui distingue un bon chevalier. » Voir l'Appendice.

1. « Il était doux de cœur, gai et agréable d'esprit, affable et ouvert, » dit de lui le pastiche des anciennes chroniques.

2. « L'union de ces trois armées et de ces trois amiraux faisait penser au signe héraldique de l'Ordre du Bain dont la devise est *tria juncta in uno.* » Ainsi s'exprime au sujet de cette amitié le pastiche cité plus haut.

D'autres lettres (de Capo d'Istria, de Dandolo, de Pozzo di Borgo, etc.), également insérées à la fin de ce volume, prouvent le profond respect et parfois même le dévouement enthousiaste que le commandant de l'escadre russe savait inspirer à tous les personnages à qui il avait affaire, malgré leur différence de caractère et de nationalité.

Dans plusieurs cas pourtant, comme par exemple dans l'épisode avec le comte Dandolo, commandant de l'escadre autrichienne, les froissements très sérieux qui s'étaient produits entre lui et ces hommes devaient mettre du froid dans leurs relations réciproques. La France, plus intéressée que les deux autres puissances à ne pas anéantir dans la Méditerranée les forces navales de la Turquie, seul contrepoids aux flottes de l'Angleterre en Orient, avait remis son escadre à un officier jeune, ambitieux et renommé, d'une nature

parfois trop fougueuse et d'un caractère tranchant, mais patriote ardent, marin distingué, heureux de l'occasion si rare d'illustrer son pavillon et son nom dans une cause où l'on pardonnait d'avance tout à son courage.

Au début les rapports du vice-amiral de Rigny et du comte Heyden n'eurent pas le caractère de cordialité, mais tout ne tarda pas à s'arranger. En quelques occasions pourtant et pour des raisons personnelles le commandant de l'escadre française parut ignorer — au début — le programme politique du cabinet de Paris. Mais le malentendu cessa vite. Et ces deux hommes, Rigny et Heyden, s'estimèrent et s'aimèrent bientôt.

On comprend que dès la première rencontre de Heyden avec de Rigny le premier ait dû être choqué du ton et des idées du second.

1. Voir l'Appendice.

Codrington s'exagérant cette tension toute apparente, en vint à se demander sérieusement si, en cas de bataille, il pourrait compter sur l'action commune de ses deux collègues.

Au premier coup de canon, toutes les craintes de Codrington s'évanouirent. Depuis les amiraux jusqu'aux simples matelots, ses alliés ne rivalisèrent entre eux que d'abnégation et d'intrépidité. Plus d'une fois les vaisseaux russes et français se portèrent secours les uns aux autres comme l'eussent fait les meilleurs amis. Après la bataille de Navarin les commandants des escadres russe et française ne se réconcilièrent pas d'une façon formelle. Mais, malgré la divergence des vues politiques, il s'opéra tout naturellement entre eux un rapprochement cordial qui prit avec le temps le caractère d'une sincère et durable amitié. Pourtant, malgré le ton de familiarité enjouée qui règne

dans la correspondance de Rigny avec Heyden et malgré toute la douceur du comte, les singulières boutades de l'amiral français ne laissaient pas, longtemps même après Navarin, de provoquer un certain mécontentement chez l'amiral russe. On en a la preuve dans les lettres de Codrington où ce dernier engage Heyden à ne pas faire attention aux « boutades » de l'amiral français (1). Cependant il est clair que Codrington lui-même s'était inquiété d'abord des vivacités juvéniles du commandant de l'escadre française, témoin le passage suivant d'une lettre écrite le 3 octobre 1827 par le duc de Clarence, grand amiral de la flotte anglaise, à sir Edward qui lui avait fait connaître son opinion

1. Tous ces détails sur le caractère curieux des relations de Heyden avec de Rigny ressortent avec la plus grande netteté des lettres de l'amiral français au commandant de l'escadre russe qu'on trouvera à la fin de ce volume, et aussi des extraits du livre posthume de Codrington.

sur de Rigny : « L'amiral de Rigny est en effet tel que vous le dépeignez, donc soyez circonspect, ferme et doux. » Quant au commandant russe, comme on le voit, Codrington ne disait pas encore alors ce qu'il en pensait. Quoi qu'il en soit, cette même lettre du duc de Clarence prouve que, par ses belles qualités d'esprit et de cœur, Heyden avait su dès cette époque se faire apprécier même d'un turcophile enragé comme le futur lord Stratford Radcliffe : « Mister Stratford, est-il dit dans la lettre citée, s'est toujours exprimé sur son compte en fort bons termes. Je ne doute pas que vous ne puissiez avoir avec lui les meilleures relations tant officielles que privées. »

Quelques difficultés provoquées par le caractère un peu acerbe du vice-amiral de Rigny avaient au début menacé de créer entre les équipages des diverses escadres des sentiments de défiance incompatibles

avec leur mission commune et de donner aux intentions du cabinet français une fausse interprétation.

Le commandant suprême des escadres, Codrington, instruit sans doute de ces sentiments et désireux de les dissiper, crut nécessaire de justifier le cabinet de Paris dans une lettre adressée le 30 août aux membres du gouvernement provisoire grec : « La sincérité du gouvernement français, leur écrivit-il, est évidente, car c'est lui qui a surtout insisté pour qu'on réduisît à *quinze jours* le délai d'un mois primitivement accordé pour la réponse du gouvernement ottoman (1). »

Personne sans doute n'en aurait pu dire autant de la quatrième grande puissance dont la flottille se trouvait aussi alors dans l'Archipel. Nous voulons parler de l'Autriche. Son escadre, sous le commandement du comte Dandolo, était évi-

1. Livre de Codrington, t. I, p. 438.

demment guidée par des instructions diamétralement opposées à celles qu'avaient reçues les commandants des trois escadres alliées, c'est-à-dire qu'elle prenait ouvertement parti pour les Turcs contre les Grecs, bien qu'à Vienne la cour et tout le gouvernement affichassent pour le tzar russe et le cabinet de Pétersbourg les sentiments les plus sympathiques, l'amitié la plus dévouée. Cependant dans le rescrit impérial déjà cité il était dit : « Indépendamment des deux escadres précitées... il se trouve dans l'Archipel des forces navales appartenant à d'autres puissances et, notamment, une escadre autrichienne. Vous devez en général vous maintenir en bons termes avec elles, *surtout avec l'escadre autrichienne*. Quoique l'Autriche n'ait pas adhéré au traité maintenant conclu au sujet des affaires de Grèce, néanmoins vous ne cesserez pas d'avoir pour les forces navales de cette puissance les

égards conformes *aux liens d'amitié qui existent entre les deux cours impériales...* »

Pour comprendre combien il était difficile à Heyden de concilier cet ordre avec les autres instructions à lui données dans le même rescrit impérial, il fallait être sur les lieux et assister presque chaque jour aux roueries de la fameuse « politique générale » chère au prince de Metternich. Ainsi dans une lettre datée de Zante, 4 octobre 1827, sir E. Codrington écrit ce qui suit à son amirauté : « Je désirerais porter à la connaissance de Son Altesse, le lord grand amiral, que dans la flotte égyptienne se trouvent sept navires de commerce autrichiens, chargés de munitions de guerre. D'autre part, la corvette autrichienne *la Caroline* est ici. En outre deux schooners autrichiens sont allés souvent à Navarin et, d'après des informations reçues par l'amiral de Rigny, ont fait le service régulier des dépêches

turques. Deux de ces transports n'ayant pas jugé à propos de hisser leurs pavillons quand les vaisseaux turcs les hissaient ont été canonnés par l'*Asie*; j'ai pu m'emparer de leurs papiers qui fournissent la preuve des intrigues autrichiennes (1). »

Avec sa nature droite et énergique l'amiral n'avait et ne voulait avoir aucune idée de la duplicité diplomatique. Ce qu'il écrivait à son gouvernement, il le répétait en face. Sa lettre du 19 septembre 1827 au commandant des forces navales autrichiennes dans le golfe de Navarin montre que, vu l'attitude hostile des Autrichiens à l'égard de la Grèce, le vice-amiral dut les prévenir qu'il pourrait se voir dans la nécessité — « de ne faire *aucune différence entre les vaisseaux autrichiens et turcs* ». Bientôt après le héros russe à Navarin, Heyden fut forcé d'agir aussi de la même façon envers le commandant de l'escadre

1. Livre de Codrington, p. 33, t. II.

autrichienne, le comte Dandolo. Codrington et Heyden comprenaient également tous deux que, pour un honnête homme, là où sont en jeu l'honneur du drapeau et le sang des compatriotes, il n'y a et ne doit y avoir aucune place pour les grimaces diplomatiques.

Cependant l'influence des hommes d'État étrangers, prédominante pendant les dernières années du règne précédent, portait ses fruits naturels. Encouragée par l'infinie patience du gouvernement russe jusqu'à Nicolas Pavlovitch ; interprétant cette longanimité comme un signe de faiblesse, comme la preuve que le gouvernement ne se sentait sûr ni de son armée ni même de son peuple, la Porte s'abandonna pour tout de bon à l'espoir de faire payer d'un coup à la Russie toutes ses anciennes défaites. Elle se prépara à la guerre. Bien plus, elle repoussa absolument toutes les offres de médiation faites

par les puissances européennes pour mettre fin à la lutte avec les Grecs, quoiqu'elle comprît très bien que tôt ou tard cette lutte lui attirerait infailliblement une guerre avec la Russie. Les menaces des puissances et même leurs démonstrations militaires les plus sérieuses la laissèrent indifférente : elle refusa d'y croire. D'après les bruits répandus alors, ce dédain pour les avis comminatoires de la France et de l'Angleterre était dû aux conseils de la diplomatie russe accusée plus d'une fois d'avoir poussé la Porte à la résistance. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que, sans se soucier aucunement de la présence des flottes anglaise et française dans l'Archipel, le gouvernement turc semblait attendre avec impatience l'ouverture des hostilités.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec les principaux acteurs et avec les comparses du drame sanglant qui va

se jouer, il ne sera pas sans intérêt d'examiner en détail l'escadre russe confiée au contre-amiral comte Heyden. Un bon connaisseur, Codrington, écrivait ce qui suit à propos d'elle : « Le 19 octobre au matin, nous avons fait notre jonction avec l'escadre russe, et ensuite avec la française. Dans la soirée, celle-ci est partie pour Zante et nous avons continué avec les Russes notre route vers Navarin... Les vaisseaux russes sont tous d'une extrême propreté et, je crois, en fort bon ordre. Beaucoup d'officiers russes parlent bien l'anglais ; plusieurs d'entre eux ont servi comme volontaires en temps de guerre dans laflotte anglaise... Tous les vaisseaux russes paraissent nouvellement construits, et comme leur revêtement de cuivre est tout battant neuf, il a une jolie couleur rose foncé qui contribue beaucoup au bel extérieur de ces navires. » Dans une lettre à sa femme datée du 15/3 octobre

Codrigton exprimait ainsi l'impression que lui avait laissée un examen plus détaillé de l'escadre de Heyden. « La flotte russe semble se trouver dans de bonnes conditions militaires ; elle est bien commandée et prête à aller partout avec nous. On dirait que le comte Heyden est un des nôtres. Il est modeste, sincère, et bien aise d'agir sous mon commandement (1). » A son arrivée à Naples, après avoir navigué pendant plusieurs années, livré un terrible combat et fait des croisières dangereuses, l'escadre russe était jugée en termes non moins flatteurs par un autre marin expérimenté, l'amiral Colingwood qui regardait tout simplement comme une *impossibilité* le blocus des Dardanelles *en hiver*, opération brillamment accomplie par le contre-amiral Ricord. De son côté, l'ambassadeur russe, comte de Ribeaupierre, écrivait à Heyden le 6 avril 1829:

1. Livre de Codrington, t. II, p. 52.

« Tous vos officiers et même leurs équipages ont eu ici une excellente tenue. Je crois de mon devoir de l'attester à Votre Excellence..... J'ai oublié de vous dire, ajoutait le comte de Ribeaupierre dans le post-scriptum d'une lettre écrite de Naples à Heyden le 7/19 janvier, que, parti de Paros quarante-huit heures après Guilleminot (1) et vingt-quatre heures après Stratford Canning, je les ai devancés tous deux. Vive l'escadre de Votre Altesse ! (2) »

Plus remarquable encore est l'impression que nous lisons dans une lettre de Harry Codrington, fils du célèbre amiral, produite par l'escadre russe sur les Turcs trois jours avant la bataille de Navarin. Il était curieux d'observer, écrivait Harry à sa mère le 15/3 octobre, comme les Turcs

1. Ambassadeur français à Constantinople.

2. Tiré des papiers originaux conservés par les héritiers de Heyden. Voir l'Appendice.

s'éloignaient des vaisseaux russes et se tenaient à proximité des nôtres. Quand les navires russes s'approchaient d'eux, ils se rangeaient aussitôt et se portaient vivement de notre côté, comme s'ils eussent aperçu un objet sinistre. »

Ce pressentiment n'était pas trompeur. Cinq jours plus tard, le combat de Navarin fortifia l'effroi instinctif que l'escadre russe avait inspiré aux Turcs, et en même temps l'opinion flatteuse pour toute la flotte russe et pour le ministre de la marine d'alors, l'amiral Moller, — qu'avait conçue d'elle un homme aussi éclairé que Codrington...

Telle était, dans ses traits généraux, la situation politique et militaire de notre escadre depuis qu'elle avait fait sa jonction avec ses alliés (13/1 octobre 1827). Les relations réciproques des trois escadres alliées, d'une part, de l'escadre turco-égyptienne, de l'autre, et enfin de

l'escadre autrichienne, étaient des plus tendues, des plus anormales même. Les puissances à qui appartenaient ces cinq flottilles étaient en paix les unes avec les autres. Les gouvernements d'Angleterre, de France et d'Autriche ne doutaient pas que l'affaire ne se passât sans effusion de sang.

Il est très probable qu'à Pétersbourg on envisageait plus sérieusement la question, quoiqu'on n'eût pas encore perdu l'espoir d'une solution pacifique. Seule, la Turquie s'attendait à la guerre et l'espérait. Soutenant depuis six années une lutte difficile non seulement avec les Grecs, mais avec la plupart des populations chrétiennes limitrophes de son empire, elle comptait fermement que cette situation allait avoir un dénouement sanglant et heureux pour elle. Ainsi, première anomalie : des cinq grandes puissances dont les pavillons flottaient dans la mer

Égée et dans la mer Ionienne, celle-là seule faisait des vœux pour la guerre, qui avait le plus lieu de la redouter. Autre anomalie plus saillante encore : pendant que toutes ces puissances avaient entre elles les relations en apparence les meilleures, pendant que leurs ambassadeurs conféraient amicalement, paisiblement à Constantinople, les escadres anglaise, russe et française remettaient à l'escadre turque de véritables ultimatums. L'escadre autrichienne contrecarrait sans cesse de la façon la plus audacieusement provocatrice toutes les instructions des alliés, en violant chaque jour sous les yeux de ceux-ci les lois de la neutralité par les services qu'elle rendait aux Turcs, et le commandant en chef de l'escadre alliée adressait aux Autrichiens un *ultimatum* identique à celui qu'il envoyait aux Turcs...

Comme il fallait s'y attendre, les cordes tendues outre mesure par la diplomatie

devaient tôt ou tard se rompre et elles se rompirent avec éclat. Huit jours juste après la réunion des flottes alliées, le 8/20 octobre 1827, des milliers de coups de foudre transformèrent durant quatre heures le golfe de Navarin en une sorte d'enfer...

CHAPITRE III

LE COUP DE TONNERRE DE NAVARIN

Le chef de l'escadre russe, le comte L. P. Heyden, dans son rapport sur l'affaire de Navarin, raconte de la manière suivante le célèbre combat du 8/20 octobre 1827.

« Dans ma première entrevue avec le vice-amiral Codrington, j'appris avec surprise de quelle façon déloyale Ibrahim-Pacha, peu de jours auparavant, avait violé l'engagement (1) pris par lui d'ob-

1. Pour expliquer les circonstances auxquelles fait allusion le commandant de l'escadre russe, nous em-

server l'armistice juqu'à ce qu'il eût reçu les instructions de son gouvernement, — engagement conformément auquel les

prunterons quelques curieux renseignements au « Memoir of admiral sir E. Codrington ». Dans la conférence qui eut lieu à Navarin le 25 septembre 1827 entre Codrington, de Rigny et Ibrahim, les amiraux, après les salutations d'usage en Orient, exposèrent au pacha que le traité signé par l'Angleterre, la France et la Russie leur faisait une nécessité d'empêcher tout arrivage de renforts en hommes, chevaux, etc., destinés aux opérations contre la Grèce et provenant de la Turquie ou de l'Afrique. En même temps pour preuve de la bonne foi dont les amiraux entendaient faire la règle de leurs rapports avec le pacha, ils lui lurent *in extenso* les parties de leurs instructions qui avaient trait à l'objet de la conférence. Ibrahim répondit qne les amiraux devaient savoir qu'il était un soldat comme eux et que son devoir strict était d'obéir aux instructions qu'il avait reçues ; qu'il lui était prescrit d'attaquer Hydra et qu'il devait exécuter cet ordre ; que son rôle était d'agir et non de négocier ; qu'en conséquence il priait les amiraux de s'adresser au grand-vizir pour traiter diplomatiquement de cette affaire. Les amiraux reprirent qu'ils savaient quels devaient être les sentiments d'un homme valeureux dans des circonstances semblables, et qu'ils étaient bien aises de pouvoir le féliciter d'avoir devant lui une force à laquelle il était impossible de résister. Ils firent observer à Ibrahim que, s'il se mettait en mer, ils devraient exécuter leurs instructions et qu'une

amiraux alliés non seulement avaient levé le blocus de Navarin, mais encore avaient promis de s'opposer à la descente projetée de la flotte grecque sur les côtes d'Albanie.

« Cette conduite du général égyptien et les mesures qu'il prit dès la promulgation

résistance violente de sa part entraînerait l'extermination totale de sa flotte. A la fin le pacha consentit à suspendre, sous sa responsabilité, toutes les opérations de l'armée égyptienne sur mer et sur terre, jusqu'à ce qu'il eût reçu de Constantinople et d'Alexandrie des réponses aux dépêches qu'il y envoya immédiatement. En attendant, ses forces resteraient à Navarin. Il demanda en même temps l'autorisation d'expédier deux paquebots : l'un à Alexandrie, l'autre à Prévesa. Ce à quoi les amiraux consentirent sur-le-champ. Harry Codrington, fils de l'amiral anglais, sous le commandement de son père en qualité d'enseigne, racontant à sa sœur Jenny, dans une lettre datée du 25 septembre, la conférence des amiraux avec Ibrahim-Pacha à laquelle il avait assisté comme faisant partie de la suite de son père, écrit ce qui suit (p. 16): « Ce fut à grand'peine qu'on réussit à persuader Ibrahim. Il prit plus d'une fois un ton railleur et à la fin s'exprima ainsi : « Nous n'avons d'autres marchandises à « bord de nos vaisseaux que des balles et de la poudre « à canon. » Sur ce, de Rigny répliqua avec une cer- « taine vivacité : « Nous en avons aussi. Eh bien, soit, « nous pouvons faire un échange et vous en donner « plus que vous ne voudrez ! »

du traité de Londres pour transformer la Morée en un véritable désert nous obligèrent à réunir nos forces devant Navarin et à envoyer à Ibrahim une note nouvelle et conçue en termes énergiques (1).

1. Nous reproduisons ci-dessous, d'après le « Memoir of the life of admiral sir E. Codrington », le texte de l'ultimatum envoyé par les amiraux au généralissime turc.

A Son Altesse Ibrahim-Pacha.

Altesse, les renseignements les plus précis, arrivés a nous de tous côtés, nous apprennent que de nombreux détachements de votre armée sont répandus dans toute la Morée occidentale, qu'ils promènent partout la dévastation, le pillage et l'incendie, déracinent les arbres, détruisent les vignes et toutes les productions du sol, bref s'efforcent de transformer cette contrée en un véritable désert.

Nous savons en outre qu'une expédition se prépare contre les districts du Magne et que des troupes partent déjà dans cette direction.

Tous ces actes d'excessive violence s'accomplissent, pour ainsi dire, sous nos yeux, au mépris de l'armistice que Votre Altesse a juré d'observer religieusement et grâce auquel seulement a été autorisé, le 26 septembre dernier, le retour de votre flotte à Navarin.

Les soussignés se trouvent dans la pénible nécessité de vous déclarer maintenant qu'une telle manière d'agir de votre part, une si étrange violation de

« Les employés au service du pacha déclarèrent à notre parlementaire qu'Ibrahim était absent, qu'ils ne savaient pas où il se trouvait ni quand il reviendrait, et qu'ils ne pouvaient prendre sur eux de lui remettre la lettre des amiraux alliés. »

« Cette étrange et impertinente réponse acheva de nous prouver que les moyens de persuasion, les menaces même seraient désormais inutiles et qu'à moins de mesures promptes et énergiques le traité de

vos engagements, vous placent, Monsieur, en dehors du droit international et des traités existant entre leurs cours et la Porte Ottomane.

De plus, les soussignés considèrent les ravages opérés en ce moment par votre ordre comme directement contraires aux intérêts de votre souverain qui peut par là être privé des avantages essentiels que le traité de Londres lui assure en Grèce.

Les soussignés réclament de Votre Altesse une réponse prompte et catégorique à la notification présente, vous laissant réfléchir aux conséquences immédiates d'un refus ou d'un retard.

Le vice-amiral Edward CODRINGTON.
Le contre-amiral comte VON HEYDEN.
Le vice-amiral DE RIGNY

Londres, au lieu de remplir les désirs de l'humanité et les bonnes intentions des puissances signataires, aurait seulement pour effet de rendre plus féroce et plus désastreuse encore la lutte qu'on voulait arrêter.

« Après mûre délibération et en conséquence du protocole rédigé le 17 octobre, nous résolûmes d'entrer avec tous nos vaisseaux dans le port même de Navarin et de mouiller à côté de la flotte turque, pour obliger, par la présence et la position de nos escadres, Ibrahim à concentrer ses forces sur ce point et à s'abstenir de toute nouvelle entreprise contre les côtes de la Grèce.

« Les dispositions militaires, le plan des opérations et le commandement suprême en cas d'action avaient été laissés au Vice-Amiral Codrington qui était le plus ancien en grade. Les talents, la conduite, les éminents services de cet amiral

lui avaient acquis la confiance générale que l'événement du 8 octobre a justifiée avec tant d'éclat devant ses compagnons d'armes et devant toute l'Europe.

« A une heure de l'après-midi, la flotte alliée se montra à l'entrée du port de Navarin. Elle s'avançait sur deux colonnes formées, l'une des vaisseaux anglais et français, l'autre de l'escadre russe. Les amiraux Codrington et de Rigny qui, par suite des dispositions prises, se trouvaient au vent, avaient déjà dépassé les batteries du fort et venaient de jeter l'ancre, lorsque la colonne russe, ayant à sa tête le vaisseau amiral *l'Azoff*, s'approcha de l'entrée du port. En ce moment même, d'un des brûlots turcs partit une fusillade très nourrie qui tua le lieutenant anglais Fitz-Roy, envoyé comme parlementaire pour inviter le commandant de ce brûlot à s'éloigner du voisinage des vaisseaux alliés. Bientôt un premier coup de canon

fut tiré par une corvette égyptienne contre une frégate française.

« L'*Azoff* se trouvait alors entre les batteries du fort de Navarin et celles de l'île de Sphactérie, qui dirigèrent aussitôt un feu croisé contre le vaisseau amiral et ensuite contre les autres navires, au fur et à mesure que ceux-ci approchaient de l'entrée. Insensible à cette canonnade violente et au feu de la triple ligne de vaisseaux qui formaient le flanc droit de la flotte turque, l'*Azoff* continua sa route sans tirer un seul coup de canon et mouilla à la place qui lui avait été assignée. Le *Gangout*, l'*Ézéchiel*, l'*Alexandre Newsky* et les quatre frégates qui les suivaient, opérèrent le même mouvement et, sous une pluie de boulets, jetèrent l'ancre à l'endroit fixé.

« Nous espérions encore, et avec nous les amiraux anglais et français, que les commandants turcs feraient cesser le feu dès

qu'ils remarqueraient l'attitude calme de nos vaisseaux. Nous pensions qu'ils ne voudraient pas donner le signal d'une bataille. Mais, enhardis par ce calme même, les Turcs redoublèrent d'audace, et un second parlementaire envoyé par sir Codrington à l'amiral égyptien Moukhtarem-Bey eut le même sort que le lieutenant Fitz-Roy. Dès lors il ne nous restait plus d'autre ressource que de repousser la force par la force. Les escadres ouvrirent le feu qui, dirigé avec une intrépidité étonnante contre une flotte cinq fois supérieure en nombre à celle des alliés, détruisit dans l'espace de quatre heures environ soixante navires de grandeurs diverses : parmi eux, les vaisseaux des commandants turcs Tahir-Pacha, Capitan-Bey et Mouktharem-Bey furent coulés à fond, incendiés, ou rejetés sur les bancs de sable de la côte. Vingt autres furent brûlés par les Turcs après la bataille.

Durant ce mémorable combat les trois escadres rivalisèrent entre elles de bravoure. Jamais on ne vit un accord aussi sincère régner entre des nations différentes. On se portait secours mutuellement avec un empressement indescriptible. A Navarin, la gloire de la flotte anglaise brilla d'un nouvel éclat, et, sur l'escadre française, tous les officiers et soldats, à commencer par l'amiral de Rigny, firent preuve d'un courage et d'une intrépidité rares.

Les capitaines et autres officiers de l'escadre russe accomplirent leur devoir avec une ardeur, un courage et un mépris du danger vraiment exemplaires ; les sous-officiers et soldats se distinguèrent par une bravoure et une obéissance dignes d'être imitées.

L'intrépide capitaine du premier rang, Lazareff II, dirigea les mouvements de l'*Azoff* avec un sang-froid, une habileté et

un courage hors ligne ; les capitaines Avinoff, Khroustchoff, Bogdanovitch et Svinkine se signalèrent également. Ce dernier, quoique gravement blessé dès le commencement de l'affaire par la mitraille continua à donner ses ordres jusqu'à la fin du combat, agenouillé sur le pont de son vaisseau et se tenant à un câble pendant environ quatre heures. Le capitaine du *Gangout*, Avinoff, montra aussi une présence d'esprit peu commune. Une frégate turque transformée en brûlot s'était glissée pendant la nuit entre ce navire et le beaupré du vaisseau amiral. Déjà elle avait accroché le *Gangout;* le capitaine Avinoff ordonna d'attaquer cette frégate à l'abordage et l'homme qui se préparait à y mettre le feu fut tué la mèche à la main.

Une des frégates turques aux prises avec l'*Alexandre Newsky* capitula et amena son pavillon qui fut pris. Le lendemain

les Turcs furent dirigés sur le rivage, et la frégate coula bas.

Le lieutenant Bouteneff de l'*Azoff* eut le bras fracassé par un boulet. Malgré d'excessives souffrances il resta à son poste, près de la batterie placée sous son commandement et il fallut lui ordonner de quitter ses canons. On lui amputa le bras à la hauteur de l'épaule. Mais en ce moment même, apprenant la destruction du vaisseau amiral turc qui luttait contre l'*Azoff*, notre blessé, désireux de prendre part à la joie générale, s'arracha presque des mains qui le tenaient.

Le lendemain de la bataille, les amiraux alliés envoyèrent aux chefs turcs et égyptiens un avis les prévenant des conséquences qu'entraînerait tout nouvel acte d'hostilité accompli par eux. Au reçu de cette missive, Tahïr-Pacha qui, le matin déjà, s'était présenté à bord du vaisseau de l'amiral Codrington pour ouvrir des

pourparlers, se hâta de revenir le trouver, apportant une déclaration formelle que ni lui ni ses collègues n'entreprendraient plus aucune tentative hostile.

Les escadres alliées restèrent dans le port de Navarin jusqu'au 14/26 octobre ; elles n'y furent nullement inquiétées et s'occupèrent de réparer leurs dommages. Le lendemain de la bataille, tous les prisonniers qui avaient été faits pendant l'action furent mis en liberté.

« L'*Azoff*, le *Gangout*, l'*Ézéchiel* ont beaucoup souffert ; les escadres russe et anglaise sont allées se radouber à Malte. Dans peu de temps nos vaisseaux reprendront la mer pour agir conjointement avec les forces navales des puissances alliées. »

Dans son second rapport sur la bataille, le contre-amiral comte Heyden écrivait : « L'accord avec lequel ont agi les vais-

seaux des escadres alliées dépasse toute croyance. On aurait dit que les pensées de tous étaient tournées vers un seul et même but, et que ces escadres appartenaient à une seule et même nation. Par exemple, l'*Azoff* était fort maltraité par l'ennemi, ayant à la fois contre lui cinq vaisseaux de guerre auxquels il ne faisait presque aucun mal. A cette vue, le capitaine de la Bretonnière, commandant du vaisseau français *le Breslau*, qui avait pris au commencement du combat une position avantageuse, coupa aussitôt son câble et vint se placer entre l'*Azoff* et le vaisseau anglais l'*Albion*, ce qui améliora dans une certaine mesure notre situation. De son côté, l'*Azoff*, alors que lui-même était entouré par les Turcs rendit de grands services à l'amiral anglais qui se trouvait aux prises avec un vaisseau de quatre-vingt canons portant le pavillon de Mouktharem-Bey. Ce dernier ayant, par suite de la destruction

de son relèvement, tourné sa poupe vers l'*Azoff*, nous détachâmes immédiatement quatorze canons du côté gauche pour agir contre lui, et dans l'espace d'une demi-heure sa poupe fut mise en pièces. Le feu prit à la sainte barbe du vaisseau turc. En vain on essaya d'éteindre l'incendie. Les bordées de mitraille envoyées par l'*Azoff* rendirent tous les efforts impuissants. Le navire ennemi fut bientôt environné de flammes et finalement sauta en l'air. Un brick anglais qui avait beaucoup souffert dans la bataille et qui avait perdu toutes ses ancrces fut amarré par le capitaine Khroustchoff, commandant de la frégate *Constantin*, et ainsi préservé de tout dommage pendant toute la nuit.

« Dans ce combat, les trois vaisseaux amiraux ont été plus éprouvés que les autres. Outre qu'ils ont eu plus d'hommes tués et blessés, leur corps, leur mâture et leur gréement ont aussi souffert davan-

tage. Les vaisseaux amiraux anglais et français ont perdu leurs mâts d'artimon, sans parler de plusieurs autres dommages. Tous les mâts de l'*Azoff* ont été tellement maltraités qu'ils sont à peine en état de porter les voiles. De plus, dans la coque seule du navire on a compté cent-cinquante trois trous, dont sept ont percé la carène.

« A ce propos je ne puis m'empêcher de rappeler les paroles mémorables que Sa Majesté Impériale a bieu voulu prononcer au moment de quitter l'*Azoff:* « *J'espère qu'en cas d'opérations militaires on traitera l'ennemi a la russe!* » Cet espoir a été pleinement justifié. J'aime à en citer pour preuve l'aveu sincère des Anglais et l'accueil extrêmement flatteur que notre escadre a reçu à Malte.

« A l'honneur du capitaine Lazareff, il faut ajouter que si l'*Azoff* a pris une part si considérable à la défaite et à la destruction de l'ennemi, il en est redevable à sa

sévère discipline, à l'instruction journalière des artilleurs et à l'ordre qui a toujours été maintenu parmi l'équipage. L'*Azoff* a coulé à fond deux énormes frégates et une corvette. Il a démonté un vaisseau de soixante canons qui s'est échoué sur un banc de sable et finalement a sauté. Il a détruit une frégate à deux ponts qui portait le pavillon du commandant en chef de la flotte turque, Tahir-Pacha. La frégate a brûlé, de l'aveu du pacha lui-même. Sur six cents hommes, cinq cents environ ont été tués ou blessés dans le combat. — D'après des renseignements très dignes de foi, des soixante vaisseaux de guerre dont se composait la flotte turco-égyptienne, il n'est resté qu'une frégate et environ quinze petits navires. Encore ceux-ci sont-ils dans un tel état qu'ils peuvent à peine tenir la mer. Il n'aurait pas fallu plus de deux heures pour détruire aussi ces vaisseaux, on les a laissés à l'en-

nemi pour prouver que l'affaire a été de notre part un acte non offensif, mais défensif. Durant cette sanglante bataille au milieu des vaisseaux des escadres alliées treize gros navires turcs ont sauté et le lendemain dix-huit de diverse grandeur. La perte de la flotte turco-égyptienne doit être énorme : on peut supposer qu'il a péri de six à sept mille hommes. La corvette *Fulminante* n'a pas pris part à l'action. Elle avait été détachée pour croiser à l'entrée de Navarin et observer du côté de la mer. »

Attachant une importance particulière à des matériaux d'une valeur historique aussi incontestable que les rapports *originaux* du commandant de l'escadre russe, nous avons cru nécessaire de les reproduire textuellement. Nous donnons aussi plus loin un plan détaillé de la bataille, fait d'après l'original signé par le comte Heyden. En dehors de ces précieux docu-

ments, le lecteur trouvera dans l'appendice de ce livre l'ordre du jour de Codrington félicitant les escadres après la victoire, de nombreuses lettres de l'amiral anglais et des fragments de sa biographie posthume. Ces diverses pièces présentent dans leur ensemble, au dire des principaux personnages du sanglant drame, un tableau si complet de la bataille elle-même comme des événements militaires dont elle a été précédée et suivie au bout d'un demi-siècle que c'est à peine s'il est possible d'y ajouter autre chose que de vaines phrases...

Les exploits de Heyden, les exploits du commandant du vaisseau amiral *l'Azoff*, Lazareff, qui a laissé un nom impérissable pour tout Russe, surtout dans la flotte de la mer Noire, les exploits de l'escadre tout entière, depuis son chef jusqu'à son dernier matelot, parlent trop haut par eux-mêmes et ressortent avec

trop de netteté des documents, en majorité inédits, insérés dans l'Appendice, pour ne pas rendre tout commentaire superflu... L'escadre russe eut à lutter non pas seulement contre l'énorme supériorité numérique de l'artillerie ennemie, mais aussi contre des brûlots qui menaçaient de l'anéantir complètement. L'un d'eux fut coulé à fond par le commandant du *Gangout*, Avinoff. Mais à peine venait-il de s'abîmer dans les flots qu'à la surface de l'eau on vit, comme un signe de la victoire de la croix sur les infidèles, flotter l'image de la mère de Dieu. Au plus fort de l'action, un des matelots du *Gangout* se jeta à la mer et se mit à nager vers cette image. Au sujet de Navarin, comme, du reste, de toute bataille, la véritable éloquence s'exprime non par des phrases, mais par des faits.

Laissant de côté l'intrépidité exemplaire, l'intelligence et le savoir nautique

dont tout le monde fit preuve à bord des escadres alliées, voici les faits les plus saillants de la bataille de Navarin.

D'une part, on doit signaler l'incomparable accord qui régna parmi ces escadres appartenant à trois nations différentes, le concours amical et dévoué que se prêtèrent mutuellement des vaisseaux la veille encore inconnus les uns aux autres. D'autre part, nous devons retenir l'insigne perfidie d'Ibrahim-Pacha et la folle audace qu'inspira aux Turcs la vue de nos navires entrant dans le port de Navarin sans répondre autrement que par un majestueux silence au feu meurtrier ouvert contre eux et même contre leurs parlementaires en dehors de tout motif, avant même que la guerre eût été déclarée...

Reste une question. Dans quelle mesure est-on fondé à dire que la bataille de Navarin a été pour les Turcs un événement

complètement imprévu? Certains turcophiles ont même osé prétendre que le 8/20 octobre les Turcs avaient été attaqués *traîtreusement* par les alliés...

Les documents que nous avons recueillis ne laissent place à aucun doute. Ils prouvent invinciblement que, sans attacher la moindre importance à la présence des flottes anglaise et française dans l'Archipel, la Porte attendait avec impatience la nouvelle du commencement des hostilités et qu'elle ne songeait ni à prévenir ni même à ajourner le conflit, ce qui lui eût été bien facile. Elle n'avait eu qu'à donner des instructions en ce sens au commandant en chef des forces turco-égyptiennes en Morée, Ibrachin-Pacha, le fils du célèbre Égyptien Méhémet-Ali. La Porte évidemment attendait et *même* désirait le contraire. Ibrahim *cherchait une rencontre avec les escadres alliées.* Le journal de sir E. Codrington, mis par lui

sous les yeux du conseil des ministres, établit que le pacha s'était préparé d'avance à résister par la force aux trois escadres. Il avait pris toutes ses dispositions pour en venir aux mains avec les flottes alliées, se croyant en mesure de les anéantir complètement. Durant trois jours, du 8 au 10 octobre (nouveau style), la flotte turco-égyptienne fut rangée en forme de fer à cheval dans la baie de Navarin. Sa ligne de bataille fut définitivement organisée les 14 et 15 octobre. Ce détail est confirmé par le journal de Bompard, ancien lieutenant dans la marine française, qui commandait la frégate *l'Égyptienne* (1).

Voici ce que nous trouvons encore sur ce sujet dans une lettre de sir E. Codrington écrite de Malte le 6 mars 1828 au duc

1. Livre de Codrington, t. II, p. 592.

Nous empruntons au livre de Codrington une déclaration de de Rigny fournissant une nouvelle preuve

de Clarence (1) : « J'ai entre les mains des documents qui prouvent que la Porte attendait depuis longtemps la bataille et qu'elle s'y était pleinement préparée. Ces préparatifs, et en partie aussi l'espoir *de nous surprendre au dépourvu lui inspiraient une entière confiance dans le succès.*

que les chefs de la flotte turque furent *avertis* de la prochaine bataille par les amiraux alliés.

A messieurs Letellier, Bompard et autres officiers français servant dans la flotte turque.

« Messieurs,

« La situation dans laquelle, comme vous le voyez, se trouvent les forces navales ottomanes, bloquées dans le port de Navarin, le manque de parole de Son Altesse Ibrahim-Pacha qui s'était engagé à faire cesser provisoirement les hostilités, — tout cela vous montre que vous êtes dans le cas d'avoir à combattre contre votre drapeau national. Vous savez ce que vous risquez. En vous invitant à abandonner le service turc au moment où la flotte ottomane a pris une attitude hostile dont elle doit subir les conséquences, je vous donne un avertissement que vous ne devez pas dédaigner, si vous êtes restés Français.

« J'ai l'honneur, etc.

« DE RIGNY. »

1. Livre de Codrington, p. 210.

Voici comment s'est exprimé à ce propos, en causant avec un de ses amis, Kiaia-Bey, un des membres les plus vieux et les plus estimés du Divan : « Nous aurons la guerre, vous le croyez et je le crois de même ; à l'heure qu'il est, elle est peut-être déjà commencée. » Cette conversation a eu lieu le 20/8 octobre, le jour même de la bataille de Navarin. Les derniers mots en sont particulièrement intéressants, car ils prouvent la résolution arrêtée d'avance dans l'esprit des Turcs.

Évidemment, la Porte comptait sur la supériorité numérique de ses forces navales, supériorité considérable dans le cas même d'une lutte avec les trois escadres alliées (1)...

Les avertissements, sous forme d'ultimatum, adressés à Ibrahim avant la ba-

1. Voy. à la suite du plan le dénombrement des forces engagées de part et d'autre dans la bataille de Navarin.

taille, ne firent pas défaut non plus, comme on l'a vu. Et pourtant, après tout cela, non seulement les Turcs, mais même les turcophiles anglais ont eu l'aplomb de soutenir dans la presse et dans le parlement britannique que les escadres alliées « avaient *traîtreusement* attaqué les Turcs à *l'improviste* » et ne devaient la victoire qu'à cette circonstance ! !.....

Non !... le combat de Navarin a, en effet, commencé par une « attaque traîtresse », mais c'est de la part des Turcs qu'elle est venue. Ils en ont été cruellement punis. Et, malgré toutes les calomnies répandues dans la plus grande partie de l'Europe par la coterie turcophile, l'impartial jugement de l'histoire sanctionnera sans doute l'arrêt de mort prononcé et mis à exécution ce jour-là par les amiraux alliés sur la flotte turco-égyptienne...

FLOTTE ALLIÉE

ESCADRE RUSSE

Vaisseaux, 8; canons, 490.
Vaisseau amiral, *l'Azoff;* capitaine *Lazareff.*

ESCADRE ANGLAISE

Vaisseaux, 12; canons, 456.
Vaisseau amiral, *l'Asie;* capitaine *Curson.*

ESCADRE FRANÇAISE

Vaisseaux, 7; canons, 352.
Vaisseau amiral, *le Trident;* capitaine *René Ribert.*
TOTAL : Vaisseaux, 28; canons, 1298.

FLOTTE TURCO-ÉGYPTIENNE

Vaisseaux de ligne. .	5	Canons	564
Frégates	15	Canons	735
Corvettes.	26	Canons	598
Bricks	11	Canons	209
Brûlots	5		
TOTAL : Vaisseaux . .	65	Canons	2,106

De plus, un grand nombre de canons dans le fort et dans les batteries de la côte.

ÉQUIPAGES (1)

Sur la flotte alliée 17,500
Sur la flotte turco-égyptienne. 21,960

1. Approximativement.

CHAPITRE IV

NAVARIN ET LA DIPLOMATIE

« Monsieur le vice-amiral Codrington, » écrivait de Saint-Pétersbourg, le 8 novembre 1827, l'Empereur Nicolas Pavlovitch, « vous avez remporté une victoire dont l'Europe civilisée doit vous être doublement reconnaissante. La mémorable bataille de Navarin ne montre pas seulement à l'univers le zèle de trois grandes puissances pour une œuvre dont le désintéressement relève encore la noblesse. Elle prouve aussi ce que peut l'énergie contre

le nombre, ce que peut le courage habilement guidé contre l'audace aveugle, de quelques forces que celle-ci dispose. Désormais votre nom appartient à la postérité. Les éloges ne feraient qu'affaiblir la gloire qui l'entoure, mais j'éprouve le besoin de vous offrir un témoignage éclatant de la reconnaissance et de l'estime que vous avez inspirées à la Russie. A cette fin je vous envoie l'ordre militaire de Saint-Georges. La flotte russe s'honore d'avoir obtenu votre concours à Navarin. Il m'est à moi-même particulièrement agréable de vous assurer des sentiments d'estime que je nourris pour vous (1). »

Ces lignes significatives de l'inoubliable monarque sont l'expression fidèle de l'enthousiasme qui s'empara de tout le peuple russe à la nouvelle de la victoire de

1. Livre de Codrington, t. II, p. 147.

Navarin. La Russie pressentit qu'après une lutte séculaire contre les farouches oppresseurs de ses coreligionnaires s'ouvrait enfin pour ces derniers l'ère d'un affranchissement réel. Transportée de joie, elle fit aussi une part dans ses sentiments fraternels à l'Angleterre qui n'avait pas épargné son sang pour aider la Russie dans l'héroïque accomplissement de l'œuvre sainte. Les mêmes sentiments animaient toutes les chrétientés de l'Orient. Entraînés par la reconnaissance, des rives de la Save au cap Matapan, tous les chrétiens de la péninsule Balkanique faisaient entendre d'enthousiastes acclamations qui s'adressaient indistinctement aux trois nations libératrices. Cette impression fut si forte, si profonde que malgré le triste changement de vues, de principes et de procédés qui s'opéra malheureusement depuis dans la politique des cabinets occidentaux et qui enraya la grande œuvre

commencée par eux de concert avec la Russie, quelques années plus tard, le 17 juin 1831, à la nouvelle du décès de l'amiral Codrington, la Chambre des Représentants de la Grèce affranchie vota à l'unanimité la résolution suivante : « La chambre exprime la profonde douleur que lui cause la mort de l'illustre philhellène Edward Codrington. Et, pour attester l'éternelle reconnaissance de la nation grecque envers lui, de Rigny et Heyden, l'Assemblée décide que leurs noms, surmontés d'une couronne de lauriers, seront gravés sur des cartouches particuliers destinés à décorer la salle où elle siège.... (1). »

Depuis, à plusieurs reprises, la politique du cabinet de Saint-James à l'égard de la Russie tendit à disputer à notre pays son influence naturelle sur

1. *Courrier d'Athènes*, du 28 juin 1831.

l'Orient chrétien. Cédant aux perfides conseils du léopard anglais, la France, oublieuse pour un jour de ses intérêts traditionnels, fit à la Russie une guerre difficile, si honorable pour les deux adversaires que l'on a pu dire, comme un illustre général français, « qu'il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus ». La France, oubliant qu'elle avait dans la Russie une alliée naturelle, sacrifia des milliers de ses intrépides enfants et des millions, fruit de ses épargnes. Elle ne comprit pas que sa trop confiante intervention aurait pour effet de retarder l'avènement à la liberté et à l'émancipation des peuples de même race et de même religion qu'elle ; de chrétiens ayant la même communauté d'aspirations, capables comme elle de développement intellectuel et moral.

Le même but n'aurait-il pas été atteint d'une façon plus simple, plus facile, plus noble surtout, si la France eût continué à

suivre la politique nationale dont l'énergie fascinatrice du tzar russe lui avait ouvert la voie ?... Dans l'Angleterre contemporaine, le turcophilisme si haut vanté n'est pas même sincère.

Malgré les persévérantes réclamations du parti resté fidèle à la politique de Canning, malgré le loyal *meaculpa* de plusieurs hommes politiques qui comme lord Stratford Redcliff, reconnurent au déclin de sa vie, l'erreur qui les avait poussés soutenir la Porte, en dépit des cruautés abominables commises par la Turquie au mépris de tous les droits de l'humanité et des engagements internationaux pris solennellement par elle — jusqu'à présent encore les Derby et les Beaconsfield, les Elliot et les Layard persistent dans la même vôie funeste, et cela dans une question où il y va de son honneur et de son prestige, alors qu'elle a dans son histoire la bataille de Navarin que la postérité recon-

naissante placera bien haut dans l'histoire de l'humanité.

L'accueil enthousiaste que les escadres anglaise et russe reçurent à Malte où elles revinrent pour réparer leurs avaries après l'affaire de Navarin (1) atteste les sentiments de fraternelle solidarité et de cordiale amitié qu'une estime réciproque et de mutuels services durant le combat avaient fait naître entre les troupes de terre et de mer des deux puissances. En Angleterre pourtant il n'en fut pas ainsi. La nouvelle de l'immortelle victoire de Navarin y provoqua des manifestations d'une nature tout autre. Le gouvernement en fut désappointé.

Lord Winchester écrivait à Codrington, le 20 novembre 1827 : « Cette nouvelle semble avoir causé un extrême étonnement et personne n'en a été aussi

1. Voir l'Appendice.

stupéfait que les ministres de Sa Majesté. Ils m'ont dit que tout cela ne leur plaisait pas ; que vous vous étiez trop pressé (1)... »

Il est incontestable que Canning lui-même, qui s'était décidé à agir de concert avec la Russie pour affranchir la Grèce, se croyait à peu près sûr d'un dénouement pacifique. Il ne supposait pas que la Porte par son intraitable obstination mettrait les alliés dans la nécessité d'employer la force. En effet, toutes les mesures avaient été prises pour éviter un conflit. Mais la Porte, évidemment, souhaitait le contraire ; à elle seule incombe la responsabilité de l'affaire de Navarin. Codrington, qui connaissait bien les Turcs, écrivait ce qui suit à Heyden dans une lettre datée du 16 novembre 1828 : « Une fois le traité de Londres conclu, le but des alliés de-

1. Livre de Codrington, t. II, p. 139.

vait être d'en forcer immédiatement l'exécution, que cela plût ou non au sultan. Puisqu'on avait sous la main, pour lui confier l'administration de la Grèce, un homme aussi capable que le comte Capo d'Istria, il fallait déterminer quelle partie, au juste, de la Grèce devait être soumise à son gouvernement, et lui fournir largement les moyens d'affermir son pouvoir sur les bases admises par les puissances alliées comme les plus conformes à leurs vues. » Ces paroles renfermaient tout un programme politique.

Comme décidément le traité de Londres *ne plaisait* pas au sultan, la mise à exécution de ce programme exigeait tout d'abord une bataille. Codrington ne se trompait pas en écrivant qu'il considérait Navarin comme « le premier pas vers l'affranchissement de la Grèce ». Navarin non seulement aurait pu, mais encore aurait dû être aussi le premier pas vers

l'affranchissement de tous les chrétiens de la péninsule Balkanique. C'est en ce sens que le comprenaient et la Russie tout entière et toutes les malheureuses populations condamnées par l'égoïste jalousie de l'Europe à un esclavage qui étouffe leur développement intellectuel et matériel. C'est à ce même point de vue que l'envisageaient, en Angleterre même, tous les hommes qui savaient s'élever à la hauteur de la grande politique de Canning. « Décidément je suis d'avis, » déclara solennellement quelques temps après lord John Russel, « que cette brillante victoire était *le résultat nécessaire du traité de Londres ;* en dehors de cela, je considère que Navarin a été une des victoires les plus *honnêtes* remportées par les armes d'une puissance depuis le commencement du monde. »

Tel semblait être aussi l'avis du ministère whig d'alors, quoique sans doute il

n'eût pas espéré cette « honnête » victoire et qu'il eût préféré s'en passer. La société anglaise, amie de la paix par cupidité, prévit que son portefeuille acquitterait le prix de cette « honnête » victoire. L'influence du cabinet fit conférer l'ordre du Bain, non seulement à Codrington, le valeureux serviteur de la politique ministérielle, mais encore au comte Heyden et à de Rigny. Toutefois ce ne fut pas sans peine que le ministère put obtenir pour les trois héros de Navarin ce témoignage de la reconnaissance de la Grande-Bretagne. On en jugera par la première exclamation du roi à la nouvelle de « l'honnête » victoire : « Quel événement inattendu ! » Si dans la société anglaise prédominait alors déjà un mercantilisme étroit et une jalousie myope à l'égard de la Russie, dans les hautes sphères gouvernementales du pays régnait la vieille conviction qui admettait une « identité »

fort peu flatteuse pour l'Angleterre entre les intérêts de la Grande-Bretagne et ceux de son « alliée séculaire », la Turquie. « Des mesures prises afin d'assurer l'exécution du traité, » écrivit-on à Codrington dans un avis officiel, « *la plus inattendue* pour Sa Majesté a été la rencontre dans le port de Navarin entre la flotte des puissances contractantes et celle de la Porte ottomane. Sans considérer la valeur déployée par les escadres alliées, Sa Majesté regrette vivement qu'un pareil conflit ait eu lieu avec les forces navales de l'*alliée séculaire de l'Angleterre ;* mais elle a le ferme espoir que ce *fâcheux événement* ne sera pas suivi d'autres actes d'hostilité et n'empêchera pas la solution *pacifique* des difficultés qui existent entre la Porte et la Grèce. (1) »

Déjà, évidemment, se révèlent dans ces

1. P. 367.

lignes un programme politique diamétralement opposé à celui que suivait Canning. C'est aussi ce que pensait Codrington. « Du moment », écrivait-il dans son livre, « que, malgré la différence de leurs intérêts, l'Angleterre, la France et la Russie avaient conclu ensemble le traité de juillet, ce qui pouvait sauvegarder leurs intérêts réciproques, c'était l'accord. Ce qui pouvait leur nuire, c'était la désunion. L'Angleterre abandonna la première cette ligne de conduite, quand son roi appela la bataille de Navarin « un événement inattendu. »

Ces mots laissaient déjà soupçonner un changement de politique. Ils créèrent la défiance vis-à-vis de la Russie, le soupçon vis-àvis de la France et excitèrent la Porte à la résistance. » Les événements suivants prouvèrent la justesse de ces vues. L' « honnête » victoire provoqua une crise ministérielle. Selon les idées du

temps, la politique de Canning, en tant qu'opposée aux traditions de l'Angleterre dans les relations séculaires de celle-ci avec la Turquie, était considérée comme simplement révolutionnaire. La chute du cabinet whig amena aux affaires un ministère tory présidé par le duc de Wellington. Bientôt après, le 29 janvier 1828, le mot de « surprise » souleva un orage dans les deux Chambres du parlement anglais. A la chambre haute, lord Morpeth s'éleva avec énergie contre l'emploi de ce terme : « Les ministres, » dit-il, « auraient pu choisir une autre expression pour qualifier une victoire qui a rempli de joie le cœur de tout partisan de la liberté. Le mot de surprise est injuste et inexact. C'est une des épithètes les plus injurieuses qu'aient pu fournir aux ministres leurs recherches dans le dictionnaire de la langue anglaise. » — « Je ne puis que m'affliger, » ajouta un autre défenseur de Canning et de Co-

drington, lord Holland, « de voir le mot *surprise* appliqué à la bataille de Navarin. Si par cette expression on a voulu faire entendre que le combat de Navarin sera un obstacle à l'indépendance de la Grèce, je ne puis dire que ce mot ait été employé avec justesse et à propos. Je crois, au contraire, que cette bataille aidera à l'émancipation de la Grèce et la précipitera. Elle est aussi un pas — et un grand pas — vers la pacification de l'Europe. »

Lord Holland disait la vérité. Si l'Angleterre et la France avaient continué à marcher franchement d'accord avec la Russie, comme leurs escadres venaient de le faire dans la baie de Navarin, nul doute qu'instruite par la terrible leçon du 8 octobre, effrayée et découragée, la Porte n'eût renoncé à toute idée de résistance. Codrington en était convaincu aussi, comme on le voit par ce fragment d'une

lettre qu'il adressait le 28 février 1828 au grand amiral, le duc de Clarence : « Si je me suis trompé, » écrivait-il « en présumant que la Porte se soumettrait après la bataille de Navarin, c'est seulement parce que je comptais qu'on prendrait des mesures pour l'y décider. M. Stratford Canning a dit au capitaine Hamilton que cette bataille n'a eu aucune influence. Au contraire, jamais on a été a Constantinople aussi attentif aux observations des ambassadeurs que depuis qu'on a reçu cette nouvelle. »

Le cabinet de Pétersbourg partageait pleinement l'opinion de Codrington. Selon lui, le seul moyen de vaincre l'entêtement traditionnel de la Porte, c'était de profiter sans retard de l'impression d'effroi produite sur elle par le désastre de Navarin et de continuer à son égard les agissements énergiques dont le début avait été couronné d'un si éclatant succès. Mais

notre diplomatie elle-même se faisait à ce propos d'étranges illusions. « Vous pouvez être certain (!!), » écrivait le comte Nesselrode à Heyden, le 7/19 janvier 1828, « que pas une des trois cours ne reculera devant les conséquences d'une rupture avec la Porte; que pas une d'elles n'hésitera à donner à ses actes un caractère énergique. Par suite de cette curieuse conviction, qui prouve combien déjà alors notre diplomatie était disposée à voir tout en rose, Nesselrode, dans le même document, prescrivait à Heyden « de considérer les relations de la Russie avec la Porte comme définitivement rompues, sans qu'il y ait pourtant déclaration de guerre ouverte entre les deux puissances ; de se rendre dans l'Archipel avec tous les vaisseaux dont il pouvait disposer et de ne jamais perdre de vue que, « en vertu des articles additionnels du traité de Londres, l'escadre est chargée d'empêcher tout arrivage de troupes, de vaisseaux, de

matériel de guerre et de provisions de bouche dans les îles et sur les côtes de l'Archipel... Les navires turcs et neutres qui refuseront d'obéir à l'ultimatum doivent être repoussés par la force... Nous croyons utile d'offrir à Ibrahim-Pacha les moyens de retourner en Égypte escorté par les flottes alliées... Vous devez inviter les Grecs à la concorde et leur faire comprendre la nécessité d'un pouvoir central... Si le blocus immédiat des Dardanelles est compris dans les instructions que vous communiquera le prince Lieven après les avoir arrêtées avec les plénipotentiaires de l'Angleterre et de la France..., vous devez accomplir tous les désirs de sir Codrington... » Pour clore ses instructions, le comte Nesselrode communiquait *confidentiellement* ceci à Heyden : « Tous les avis reçus de Londres et de Paris, ainsi que les renforts expédiés à sir Codrington nous font croire que l'Angleterre

agira avec vigueur et que peut-être sir Codrington a reçu l'ordre de forcer les Dardanelles et de s'avancer jusqu'aux murs du sérail pour contraindre le sultan à signer la paix... » Il va sans dire qu'en pareille circonstance on enjoignait à Heyden de suivre Codrington dans cette périlleuse expédition pour que « quelques vaisseaux de l'escadre impériale pénètrent, *coûte que coûte* (ces trois mots sont soulignés dans l'original), avec la flotte anglaise, dans la capitale même de l'empire Ottoman... »

Mais comme en 1876, au Kremlin, lorsque l'empereur revint de Livadia, de même aussi, en 1828, dans la dépêche citée une seule parole du tzar apportait un correctif à toutes les erreurs, à tous les naïfs calculs et à toutes les espérances chimériques de la diplomatie. « Quelque accueil que nos propositions reçoivent à Londres et à Paris » ajoutait en terminant

le comte Nesselrode, « l'Empereur est décidé à prendre les mesures exigées pour l'exécution du traité du 6 juin et à recourir pour cela à la force des armes. » Malgré les renseignements faux et les convictions erronées de la diplomatie, l'empereur avait le sentiment vrai de la situation. Si l'Angleterre et la France pouvaient trouver conforme à leurs intérêts de se livrer, en ce qui concernait Navarin, à un véritable travail de Pénélope, et de tout mettre en œuvre pour anéantir les fruits de l'héroïsme de leurs enfants, le tzar russe ne trouvait conforme ni à l'honneur, ni aux intérêts de la Russie, que le sang russe versé à Navarin restât stérile. De fait, si depuis Navarin il n'y avait plus à faire fond sur le cabinet de Londres, la Russie regrettait de ne pas compter désormais sur celui de Paris. En France, il est vrai, l'opinion publique avait joyeusement fêté la nouvelle de la victoire. En outre le

gouvernement s'était empressé d'envoyer la grande croix de l'ordre de Saint-Louis à Codrington, à Heyden et à de Rigny. Mais quoiqu'on ne puisse nier qu'il y eût une grande sincérité dans les manifestations d'enthousiasme du public français, il est cependant hors de doute que l'esprit frondeur de l'opposition y jouait un rôle considérable. Et on devinait que ces manifestations étaient loin de plaire au cabinet des Tuileries, au roi Charles X et à M. de Villèle. C'est ce qui décida l'opposition à faire de la « question grecque » un instrument d'agitation parlementaire. Elle demanda un crédit spécial destiné à secourir les Hellènes. Après quelques hésitations le gouvernement lui accorda cinq cents mille francs « pour faire la part du feu », comme disait plaisamment de Rigny à propos de cette concession.

A en juger par toute la manière d'agir du vice-amiral de Rigny à partir du combat de

Navarin, on doit supposer, en effet, qu'il reçut alors des instructions l'autorisant à considérer cette libéralité faite aux Grecs par le cabinet de Paris comme en contradiction absolue avec les tendances réelles du gouvernement français. Malheureusement les Grecs eux-mêmes donnaient, par leurs divisions, des armes à leurs adversaires. Après six ans d'une lutte désespérée, leur insurrection avait dégénéré en une anarchie complète. Le gouvernement central choisi par eux était trop faible pour se faire respecter. Tout klephte se regardait comme indépendant et usurpait les droits de l'autorité suprême. Cette anarchie eut surtout des suites fâcheuses dans la guerre navale. Faute de pouvoir lutter d'une façon régulière contre la terrible flotte turco-égyptienne, les Grecs avaient transporté sur mer la guerre de partisans qui bientôt devint l'occasion de véritables brigandages. Cette circons-

tance imposa des devoirs fort délicats aux commandants des escadres alliées lesquels avaient pour mission *accessoire* de réprimer la piraterie. Il arriva parfois que des corsaires grecs fondant sur des navires turcs ou égyptiens s'emparèrent de marchandises appartenant à des sujets français, ou anglais. Les habitants des îles Ioniennes quoique grecs eux-mêmes, ne laissaient pas d'aider Ibrahim-Pacha dans l'approvisionnement de son armée et violaient sans cesse le blocus établi depuis la bataille de Navarin le long du littoral ionien de la Morée. Les corsaires grecs ne ménageaient pas ces contrebandiers. Cependant les îles Ioniennes appartenaient à la Grande-Bretagne. Leur gouverneur anglais était un ennemi déclaré de l'insurrection. Les pirates grecs allaient jusqu'à attaquer aussi les vaisseaux des puissances alliées et vendaient dans les ports grecs le butin dont ils s'étaient emparés. Ces actes cou-

pables, commis par des personnes privées, compliquaient singulièrement la situation des amiraux à qui le protocole de Londres avait enjoint de traiter les Grecs en amis. Nonobstant l'impuissance absolue du gouvernement provisoire grec qui n'avait aucun moyen d'établir l'ordre, on vit, aussitôt après la victoire de Navarin, de Rigny et ses lieutenants rendre le gouvernement grec responsable de tous ces actes dus à la licence effrénée de simples particuliers. En même temps, par leurs procédés violents envers le gouvernement provisoire, les officiers grecs contribuaient encore à le déconsidérer, à l'affaiblir davantage aux yeux des populations trop portées déjà à ne pas lui obéir.

Tout autre était la conduite du comte Heyden et de sir Codrington qui, au contraire, ne négligeaient rien pour inspirer aux insurgés grecs le respect du pouvoir central. Leurs efforts furent grandement

aidés par l'arrivée, le 15 janvier 1828, de celui que le choix du pays avait appelé à la direction des affaires. Le comte Capo d'Istria était un homme des mieux doués sous tous les rapports et animé des meilleures intentions. Le jour même où il mit le pied sur le sol hellénique, il eut le bonheur de réconcilier deux chefs grecs, Colocotroni et Grivas, qui étaient sur le point d'en venir aux mains. Mais la position diplomatique de Capo d'Istria ne fit qu'ajouter aux énormes embarras intérieurs contre lesquels il avait à lutter. Le fait suivant permettra de juger combien cette position était difficile, en égard à l'onéreuse protection que l'Angleterre et la France accordaient à la Grèce.

C'était surtout d'argent qu'avait besoin le gouvernement; néanmoins, dans la crainte de mécontenter les agents de ces deux puissances accrédités auprès de lui, en particulier le résident anglais, Donkins,

le comte Capo d'Istria crut devoir refuser un million cinq cents mille francs qui lui étaient envoyés par le gouvernement russe, et il ne se décida à les accepter que sur les instances de Nesselrode et de Heyden.

Cependant la guerre avec les Turcs continuait comme par le passé. Ibrahim-Pacha embarqua à bord des trois vaisseaux Égyptiens échappés au désastre de Navarin, tous les impedimenta de son armée : bouches inutiles, femmes, etc. ; et les envoya à Alexandrie. Quant à lui, il resta dans la Morée avec douze mille nizams, quatre mille fantassins irréguliers et deux mille cavaliers. Son attitude était strictement défensive, ce qui, toutefois, ne l'empêchait pas de traiter avec sa barbarie accoutumée la population exposée aux incursions dévastatrices de ses soldats. Les Grecs se hâtèrent de mettre à profit l'absence de la flotte turco-égyptienne pour opérer une

sérieuse descente dans l'île de Candie. L'insurrection se propagea rapidement au delà des limites du Péloponèse et gagna l'Attique. Vu le véritable héroïsme déployé par la grande masse de la population hellénique, tant sur le littoral de la mer Égée que dans les îles de l'Archipel, les actes isolés de piraterie, dont se rendaient coupables quelques individus n'auraient certainement pas dû refroidir les sympathies que les grandes puissances professaient officiellement pour la cause des Hellènes. Malheureusement le gouvernement russe et le commandant de l'escadre anglaise, sir E. Codrington étaient seuls à partager cette manière de voir. Les gouvernements anglais et français ainsi que l'immense majorité des officiers de leurs escadres dans l'Archipel, à commencer par de Rigny, peu après la bataille de Navarin, imputèrent à l'insurrection hellénique les faits et

gestes de quelques écumeurs de mer qui n'avaient rien de commun avec elle. Au point où en vinrent les choses, il fut impossible à la Porte de ne pas deviner dans ce fait l'influence des gouvernements et de ne pas comprendre qu'en dépit de toutes leurs déclarations officielles, au fond, ils penchaient plutôt du côté de la Turquie que du côté des Grecs. « De Rigny n'est occupé qu'à donner la chasse aux pirates », écrivait Heyden au comte Nesselrode, le 28 février (vieux style) 1820. Mais pour avoir un prétexte de ne pas accomplir sa principale tâche, l'amiral français recourut à un stratagème que nous révèle un rapport de l'agent russe à Smyrne, Froding, rapport daté du 3/15 mars de cette même année. Il se fit adresser par la colonie française de Smyrne des pétitions le suppliant de ne gêner en rien les croiseurs turcs, parce qu'autrement il compromettrait la sécu-

rité de ses compatriotes. Les fameuses pirateries n'étaient ici qu'un prétexte.

Les relations déjà très tendues de la Porte avec la Russie ne tardèrent pas à se ressentir de ces faits, auxquels s'adjoignaient, à coup sûr, les discrètes insinuations des ambassadeurs anglais et français à Constantinople, sir Stratford Canning et le général Guillemot. Aussitôt après l'affaire de Navarin, sir Stratford s'était empressé d'écrire à son gouvernement que cette victoire n'avait eu aucune influence sur la Porte. Le but évident de cette communication était de donner à entendre que de nouvelles mesures coercitives resteraient également sans effet sur le gouvernement turc. Cependant Codrington savait de bonne source que, dès qu'elle avait appris la nouvelle de son désastre, la Porte avait brusquement modifié sa manière d'être à l'égard des grandes puissances. Aux airs hautains et

provocateurs avait tout à coup succédé une attitude conciliante. La diplomatie autrichienne, aussi bien que la diplomatie russe, avait constaté cet heureux changement survenu à la suite de la bataille de Navarin. Mais l'effet ne fut pas de longue durée. D'une part, la Porte revint soudain, sans aucune cause apparente, à ses façons cavalières vis-à-vis des puissances, particulièrement de la Russie » d'autre part, elle poussa plus activement que jamais ses armements sur terre et sur mer, que le désastre de Navarin avait absolument interrompus.

A la fin d'octobre 1827, le prince Lieven, obéissant aux instructions du ministère, appela l'attention de la conférence de Londres sur l'évidente insuffisance des mesures coercitives prescites par le traité de juillet. Saisis de cette question, les diplomates se bornèrent à décider qu'un nouvel ultimatum serait présenté à la

Porte et que, si elle refusait de l'accepter, les ambassadeurs se retireraient. Point n'est besoin de dire que cet ultimatum fut repoussé. Les ambassadeurs des trois puissances alliées firent savoir à la Porte que si, même après Navarin, elle n'acceptait pas les propositions formulées à la conférence de Londres, ils quitteraient Constantinople. Cette déclaration produisit alors le même effet que celle qui clôtura la fameuse conférence de Constantinople en 1877. La Porte souhaita tranquillement bon voyage à messieurs les ambassadeurs.

Des lettres adressées de Constantinople en Égypte et interceptées par les Grecs firent connaître un détail curieux. A leur déclaration officielle les représentants de l'Angleterre et de la France ajoutèrent », que leurs gouvernements « en aucun cas ne déclareraient la guerre à la Porte ». Du reste, on ne pouvait pas s'attendre à

autre chose, après tout ce qui s'était passé dans les hautes sphères gouvernementales de Londres à la nouvelle de « l'événement inattendu » qui avait si cruellement atteint « l'alliée séculaire » de la Grande-Bretagne. Naturellement les représentants des *nouveaux* alliés de la Russie qui séjournaient à Constantinople ne manquèrent pas d'expliquer aux Turcs la signification de tous ces incidents.

Le fait suivant, que nous trouvons consigné dans une lettre écrite par Heyden à Nesselrode le 28 février 1828 montre avec quelle force s'accusait le revirement de la diplomatie anglaise. Comme Stratford Canning retournait dans son pays, Codrington l'invita à venir conférer à Malte où tous les navires britanniques allant de Lépante en Angleterre ont coutume de faire escale. Canning ne répondit même pas à cette lettre et, sans s'arrêter à Malte, se

rendit directement à Londres où son arrivée ne tarda pas à être signalée par une recrudescence de turcophilisme dans les sphères officielles.

Sur ces entrefaites, à Constantinople se manifestaient aussi d'autres influences qui continuaient d'agir avec un zèle infatigable dans l'ordre d'idées indiqué par les représentants de l'Angleterre et de la France, au moment de leur départ. En apprenant le désastre des Turcs à Navarin, le cabinet de Vienne avait peut-être éprouvé encore plus de colère que cet événement n'en avait provoqué à Londres. Le prince de Metternich interprétait le traité de Londres comme une preuve que l'Europe s'émancipait de son influence. La nouvelle de la bataille de Navarin mit à néant toutes les déclarations rassurantes par lesquelles, en se plaçant à différents points de vue, les représentants des trois

puissances alliées avaient cherché à modérer l'irritation du violent homme d'État préposé à la direction de la politique autrichienne. Il se crut joué, berné. Si, dans cette circonstance, le représentant de l'Angleterre grâce à la duplicité de son cabinet, réussit facilement à calmer la colère du chancelier autrichien, on comprend que cette tâche fut beaucoup plus malaisée pour le représentant de la Russie, Tatistchef. Le gouvernement russe ne jugeait pas conforme à sa dignité de nier ses sympathies pour les Grecs. La Russie ne s'inclinait plus devant les fameuses considérations de « politique générale », c'est-à-dire, en réalité, devant les principes regardés par Metternich comme une condition essentielle d'existence pour la monarchie autrichienne. Dès lors il noua des intrigues souterraines en vue de faire expier à la Russie en Orient le crime qu'elle avait commis en s'af-

franchissant du joug de la politique viennoise. « Comme on le voit, » écrivait le 24 janvier (5 février) 1828 Heyden à Codrington, « le cabinet de Vienne insiste vivement auprès de la Turquie pour qu'elle soit plus ferme, il lui assure que l'Angleterre et la France ne lui déclareront la guerre en aucun cas. D'un autre côté, ce cabinet s'efforce de rendre la Russie suspecte aux puissances signataires du traité de Londres en la représentant comme avide de conquêtes. » A cette hostilité de la politique viennoise à l'égard de la Russie et des Grecs, répondaient pleinement dans l'Archipel les agissements de l'escadre autrichienne, qui fournissait à Ibrahim toute espèce de contrebande de guerre. Le pacha avait surtout besoin d'argent. Le 19 mai 1828, de Rigny informe Codrington qu'une corvette de guerre turque, arrêtée deux fois par le vaisseau français *le Trident* et par

le navire anglais Spite s'était glissé dans le port de la Sude (1). Là elle avait remis quarante mille talaris à une goélette de guerre autrichienne qui les avait portés à Ibrahim. « Vous voyez, achevait de Rigny, que messieurs les Autrichiens continuent leur manège. J'écris à Dandolo. Heyden m'a dit qu'il s'opposerait par la force à l'entrée de vaisseaux de guerre autrichiens à Modon. » De nombreux incidents de ce genre furent constatés non seulement par l'escadre russe, mais par les escadres anglaise et française, comme l'attestent les lettres de Heyden, de Codrington, de Rigny et de Capo d'Istria insérées dans l'Appendice (2). Le fait cité par le dernier, dans une lettre écrite à Heyden, 12/24 décembre 1828, est particulièrement odieux. « Ici les vaisseaux de guerre autri-

1. Port situé sur le rivage méridional de Candie.
2. Voy. dans l'Appendice les lettres de Capo d'Istria, etc.

chiens ne se bornent plus à violer le blocus organisé par les escadres grecque et russe, ils instituent eux-mêmes un blocus contre les Grecs et en faveur des Turcs. Ils arrêtent un brick de guerre grec qui y contrevient et de petits navires chargés de vivres destinés aux Hellènes. »

On comprend que toutes ces connivences, toutes ces excitations ne pouvaient rester sans effet sur la Porte Ottomane. La bataille de Navarin avait fait évanouir son rêve de venir à bout des trois puissances, mais maintenant elle était plus tranquillisée sur le compte de deux d'entre elles. Elle avait acquis l'assurance que l'Angleterre et la France étaient, comme l'Autriche, disposées en sa faveur. La Porte s'abandonna donc à l'espoir de venger sur la Russie seule le désastre essuyé à Navarin. « Il me semble que le sultan Mahmoud veut absolument essayer ses troupes contre la Russie, » écrivait de

Rigny à Codrington le 16 février 1828... « Le sultan ne pense qu'aux préparatifs militaires, » annonçait-il officiellement à son gouvernement le 6/18 janvier. Du reste, plusieurs des lettres à Heyden dans l'Appendice signalent la soudaine activité belliqueuse qui avait succédé, chez la Porte, à l'effet d'abattement produit sur elle par la défaite de Navarin. Tout d'abord, la Turquie s'applique à faire retomber sur la Russie la responsabilité de la future guerre. En même temps elle essaye d'en finir avec l'insurrection grecque. A ces fins, la Porte déclare qu'elle était prête à accorder la paix aux Grecs sur la base d'une amnistie complète, mais aussi d'un retour absolu de la Grèce sous sa domination. Pour permettre aux Grecs de bien apprécier sa clémence, le gouvernement turc leur accordait un armistice et, acceptant la médiation de l'Angleterre et de la France, il repoussait

absolument celle de la Russie. Cette politique trouva un ardent soutien dans l'amiral de Rigny, qui engagea de tout son pouvoir Capo d'Istria à capituler devant « les tendances conciliantes » de la Porte. Donkins agit avec non moins de zèle dans le même sens. La diplomatie russe, aussi bien que Heyden, trouva à bon droit incompatible avec les intérêts et la dignité de la Russie d'appuyer des instances ouvertement dirigées contre elle. Capo d'Istria et toute la nation grecque repoussaient avec indignation les propositions de la Porte. Toutefois il n'est pas douteux que la sage attitude prise alors par notre diplomatie n'ait puissamment contribué à ce résultat. Le concours de la Grèce, qui entraîna celui de la plus grande partie de l'Albanie, ne rendit pas peu de services à la Russie pendant la guerre turco-russe de 1828-1829.

Un demi-siècle plus tard, la Porte,

décidée à en venir aux mains avec la Russie, a suivi la même ligne de conduite vis-à-vis des peuples qui devaient être les plus naturels et les plus utiles alliés de son ennemie, — vis-à-vis des peuples mêmes, pour lesquels la Russie se préparait à déclarer la guerre à la Turquie. Mais cette fois la diplomatie russe elle-même a rivalisé d'efforts avec les diplomaties anglaise et autrichienne pour amener précisément son alliée naturelle la plus utile, la Serbie, à conclure avec la Turauie une paix séparée, presque à la veille de la déclaration de guerre.....

En 1828, la Russie ne crut pas nécessaire de repousser les services des chrétiens soulevés contre la Porte. La guerre fut déclarée le 14 avril. Mais, dès le 21 mars, la jugeant inévitable, le comte Nesselrode écrivit à Heyden : « Quant aux Grecs, en cas de déclaration de guerre à la Turquie, la Russie peut les regarder

comme ses *alliés naturels*. En conséquence, vous les aiderez de toute manière en approvisionnant leurs forteresses et en leur fournissant des armes et du matériel de guerre... Notre situation de puissance belligérante nous autorise à considérer les Grecs comme nos alliés et à les aider de toutes nos forces. D'ailleurs, l'Empereur croit nécessaire que, le jour où l'on conclura la paix avec la Turquie, la Grèce se trouve dans une position qui vous donne le droit et la possibilité de jeter les bases et de fixer les limites de ses possessions, *à l'encontre des vues de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche...* » Dans une autre dépêche, datée du 14 août de la même année, le comte Nesselrode signale la nécessité de faire de la Grèce un État « capable de se soutenir par ses propres forces, si l'on ne veut pas que ce pays soit *un éternel prétexte de discordes et de guerres avec la Turquie.* » Pour que l'État

grec remplît cette condition, il était absolument indispensable, suivant le comte Nesselrode, de lui adjoindre Candie et l'Eubée (Négrepont) avec la plupart des îles de l'Archipel. Dès le 24 février de la même année, le ministre des affaires étrangères adressait au prince Lieven, ambassadeur russe à Londres, une dépêche dont voici le sens : « Le traité de Londres a stipulé que les limites territoriales de la future Grèce seraient déterminées d'un commun accord par les grandes puissances et les parties belligérantes. Aussi, quoique l'Angleterre propose avec le consentement de la France de limiter le territoire de la Grèce à la Morée seule le cabinet de Pétersbourg leur rappelle que « le traité de Londres impose aux trois puissances » l'obligation de s'entendre sur ce sujet avec les Grecs, lesquels, ayant accepté les conditions du traité, « jouissent par conséquent de tous les droits qui en

découlent. » « Il ne dépend plus exclusivement des grandes puissances », ajoutait en terminant le comte Nesselrode, « de déclarer que la Morée seule jouira de ses droits. »

Ainsi, deux mois avant la déclaration de guerre, la Russie faisait décidément sienne l'affaire de la Grèce. Naturellement elle souleva l'indignation du prince de Metternich. L'homme d'État qui, au nom des fameux principes de la « politique générale », envoyait, au congrès de Vérone, les Russes guerroyer contre les carbonari (1) pour maintenir la domination autrichienne en Italie, n'admettait pas que la Russie, pour une cause indissolublement liée aux conditions les plus essentielles de son importance politique,

1. Des troupes russes, sous le commandement d'Ermoloff, se mirent en marche dans ce but et arrivèrent jusqu'à Vilna (d'après les récits des témoins oculaires).

eût le droit de tirer l'épée contre la Turquie...

Le ton décidé concernant la Grèce pris dès le milieu de janvier 1828 par le gouvernement russe, indiquait l'approche d'un conflit presque inévitable. Deux solutions probables s'imposaient : d'un côté, l'Angleterre et la France, effrayées de leur propre héroïsme à Navarin, éludaient de leur mieux les engagements du traité de Londres, engagements aux termes desquels elles devaient contraindre la Porte à accepter les conditions de ce traité. D'un autre côté, la Porte elle-même, sûre qu'elle n'avait rien à craindre des deux puissances occidentales, s'était décidée à faire tout le possible pour provoquer une guerre avec la Russie. Dans ce but, elle interdit l'entrée du Bosphore aux vaisseaux de commerce russe ; elle expulsa les sujets russes domiciliés sur son territoire ; elle déclara qu'elle ne se considérait pas comme liée

par le traité d'Akkerman, etc. En outre, dès le 25 décembre 1827, le comte Paskievitch fit savoir que le pacha de Van annonçait officiellement l'ouverture de la « guerre sainte » contre la Russie et invitait tous les « vrais croyants » à se ranger sous la bannière du Prophète...

Enfin éclata l'orage qui menaçait depuis longtemps. Comme nous l'avons dit, le 14 avril fut promulgué le manifeste par lequel la guerre était déclarée à la Turquie. Ce document contenait l'assurance solennelle que la Russie ne cherchait pas de conquêtes et ne poursuivait pas le renversement de l'Empire Ottoman. D'après le plan primitif communiqué à Heyden par une dépêche du comte Nesselrode en date du 21 mars, on se proposait de mener les hostilités « avec des forces importantes, avec une grande rapidité de mouvements et avec le ferme dessein de porter un coup décisif avant qu'une

sérieuse opposition se fût formée dans les autres pays de l'Europe. » La Russie ne sera pas probablement seule dans sa lutte contre la Turquie, écrivait le ministre et elle aurait peut-être affaire à une coalition.

Ainsi s'exprimait le comte Nesselrode le 21 mars. Si l'on se rappelle quelle confiance il témoignait dans les alliés de la Russie le 7 janvier, on comprendra qu'entre ces deux dates un immense changement s'était opéré dans la manière de voir du chancelier russe. En janvier, il manifestait la conviction que l'escadre anglaise forcerait les Dardanelles et bombarderait Constantinople. Sa seule crainte au sujet de l'escadre russe était alors qu'elle ne restât en arrière de l'escadre anglaise. En mars, il n'est plus question d'une action combinée. Toutes les périlleuses illusions ont disparu. On envisage la situation sainement, froidement, —

mais avec résolution. La Russie n'aura pas d'alliés, dit la dépêche. Et, à tout hasard, son escadre dans l'Archipel ne doit pas perdre de vue qu'on pourra avoir affaire à une coalition. Nouvelle similitude entre la campagne d'alors et celle de 1877. Au début des deux guerres, on essaya de faire peur à la Russie en la menaçant d'une coalition. Mais en 1828 la situation de l'Europe était toute différente de celle de 1877. Alor en effet l'Allemagne était dirigée par le prince de Metternich qui considérait la Russie comme un docile instrument de sa politique, et maintenant ne lui pardonnait pas d'oser agir d'une façon indépendante en Orient. Bien entendu, Metternich accusait hautement le cabinet de Pétersbourg d'aider la révolution, de déserter la Sainte-Alliance. C'est dans le même sens que nos ennemis s'expriment encore en 1877 sur l'action indépendante de la Russie

en Orient. Aujourd'hui encore ils accusent la Russie de déserter la triple alliance et de favoriser la révolution. Mais maintenant ces reproches ne se rencontrent que sous la plume des écrivains turcophiles, tandis qu'alors ils étaient formulés par un gouvernement qui, grâce à nos fautes mêmes, exerçait en Europe une influence considérable. Bien plus, pour mieux accentuer ces reproches, les Autrichiens prirent ouvertement dans l'Archipel vis-à-vis des Russes une attitude de défi et d'hostilité. Pendant la guerre, l'Autriche posta même une armée sur sa frontière russe...

Il n'y eut pourtant pas de coalition. Malgré la grande importance qu'elle avait alors, l'Autriche dévora son ressentiment. Cependant elle n'était pas seule. Derrière elle se trouvait l'Allemagne. De plus, l'Angleterre ne se montrait pas beaucoup moins menaçante qu'elle à l'égard de la

Russie. Depuis l'avènement d'un ministère tory présidé par le duc de Wellington, l'identité des vues politiques avait amené un rapprochement entre les cabinets de Londres et de Vienne. Le fait est que tous les actes de l'Angleterre prirent dès lors, à l'égard de la Russie et de la Grèce, un caractère prononcé de malveillance. Et, par suite de la présence de notre escadre dans l'Archipel, le rôle de l'Angleterre qui possédait une flotte énorme; qui était maîtresse de Gibraltar et de Malte, devait avoir pour la Russie une tout autre importance en ce temps-là, qu'aujourd'hui. Sans doute, en voyant à la tête de l'escadre anglaise Codrington dont les sympathies pour la Russie, aussi bien que pour la Grèce, étaient connues de tout le monde, Heyden avait quelque lieu de penser que si le cabinet de Londres avait cessé d'être un allié pour celui de Pétersbourg, il n'était pas non plus devenu un ennemi.

Mais les circonstances ne permettaient pas à Heyden de compter sur la prolongation de cet état de choses. Au lieu des instructions complémentaires que Codrington attendait de son gouvernement, il reçut, suivant sa propre expression, un véritable « interrogatoire sur sa conduite » au sujet de la bataille de Navarin. On le traitait en accusé. Le ministère ne cachait pas le mécontentement que lui causait « la plus honnête victoire du monde ». Le héros d'Espagne accusait le héros de Navarin de n'avoir pas exécuté les instructions qu'il avait recues. Codrington, au contraire, était convaincu que le ministère lui en voulait précisément d'avoir « trop bien exécuté ces instructions », et que « Wellington ne cherchait *qu'un prétexte* », pour s'affranchir des obligations imposées à l'Angleterre par le traité de Londres.

« D'après les nouvelles que je reçois de Paris, écrivait de Rigny à Codrington, » le

5 mars 1828, « Metternich travaille en Angleterre vos ministres, pour amener à annuler le traité. Les cabinets de Londres et de Paris ne paraissent pas du même avis à ce sujet. Chez vous on est porté à trancher affirmativement la question de savoir si la Russie a violé le traité en invoquant des griefs particuliers contre la Turquie. Chez nous on dit que, tant que la Russie n'a pas laissé inexécutée une condition quelconque du traité, il ne faut pas se hâter de la condamner. Personnellement, je pense que lord Wellington cherche un prétexte pour répudier l'héritage de Canning. On me confirme mes anciennes instructions, c'est-à-dire que je dois, sans prendre part aux opérations militaires, empêcher les renforts turcs d'aborder en Morée. A Paris, on est convaincu que les ministres décideront de s'en tenir au traité. »

En fait, le traité alors n'existait que de

nom. Dès le 25 décembre 1827, dans une dépêche adressée au prince Lieven, le comte Nesselrode insistait sur la nécessité de prendre à l'égard de la Porte des mesures de coercition plus péremptoires que celles édictées par le traité de juillet (1). Le mémorandum anglais reçu en réponse à cette dépêche indique clairement chez le ministère tory, l'intention de s'exonérer de tous les engagements que l'Angleterre avait pris solennellement par les traités d'avril et de juillet. Bien plus, par son ton, par l'esprit chicanier de sa polémique rejetant sur la Russie seule toute la responsabilité de Navarin et des diverses mesures de coercition, injustes, semblait-il dire, que l'Angleterre avait prises vis-à-vis de la Turquie, le mémorandum an-

1. Nesselrode proposait de faire cesser l'occupation du Péloponèse par les Turcs, d'adresser un ultimatum à la Turquie, de fournir des secours aux Grecs, de bloquer étroitement les Dardanelles, etc.

glais de 1828 paraissait tout aussi imprégné de turcophilisme que celui par lequel le cabinet de Londres répondit en 1877 à la Russie, quand celle-ci lui notifia qu'elle avait déclaré la guerre à la Porte. Le 14 février 1828, le comte Nesselrode avisa par dépêche le prince Lieven que, vu l'évidente inimitié de la Turquie dont les mesures portaient une grave atteinte au commerce russe et renfermaient une menace manifeste d'hostilités pour la Russie, le gouvernement impérial serait forcé de répondre à la guerre par la guerre. « La Russie recherchera seulement, » était-il dit dans ce document significatif qu'on appela en Europe le Manifeste Russe, « les moyens de pourvoir aux besoins des populations chrétiennes placées par les traités sous la protection de Sa Majesté Impériale, d'assurer la tranquillité et la liberté de leur négoce, de remettre en vigueur les traités violés, enfin d'obtenir des in-

demnités pour les pertes subies par ses sujets et pour les dépenses d'une guerre qu'elle a cherché de tout son pouvoir à éviter. » La dépêche propose aux alliés d'appliquer les mesures qu'ils ont eux-mêmes sanctionnées par les traités du 4 avril et du 6 juillet, attendu que la Russie croit de son devoir de presser l'exécution du traité de Londres. Si les alliés acceptent la proposition de la Russie, ils hâteront par là l'accomplissement de sa tâche et peut-être même amèneront-ils la Turquie à céder. « En cessant la lutte — la Porte en allégera les conséquences, ajoutait la dépêche, en la continuant — *elle les aggravera.* » Si les alliés repoussent toutes les propositions de la Russie, celle-ci recourra à la force et mettra seule à exécution le traité de Londres. « Mais, laissée a elle-même et ne recevant aucun appui, » disait en terminant le manifeste russe, « la Russie dans le choix des

moyens propres à assurer l'exécution de ce traité, devra s'inspirer uniquement de ses intérêts et de sa dignité. »

Ainsi s'explique le changement qui, entre le commencement de janvier et la fin de mars, s'opéra dans les vues et les instructions du comte Nesselrode. Nul doute qu'en recevant cette dépêche, le comte Heyden ne se soit demandé jusqu'à quel point pouvaient être dangereuses pour son escadre les conséquences d'une rupture entre la Russie et l'Angleterre. Cependant la Russie resta « laissée à elle-même », sans aucun appui étranger. La Providence elle-même la conduisit dans la voie qui devait aboutir non à un compromis, mais à l'émancipation définitive de la Grèce.

Si l'Angleterre et la France, trompée par l'égoïste Angleterre, avaient consciencieusement rempli tous les engagements et avaient marché d'accord avec la Russie,

à coup sûr après le désastre de Navarin la Porte aurait purement et simplement accepté l'utimatum collectif des trois puissances. Il n'y aurait pas eu de guerre. Mais aussi la Grèce n'aurait pas été réellement affranchie et la Serbie n'aurait pas obtenu les immunités considérables que la Turquie lui accorda, à la demande de la Russie, lorsque fut conclue la paix d'Andrinople. La Morée seule aurait passé de la sujétion complète à un état de vassalité, analogue à celui des principautés Danubiennes, et tout se serait terminé par là. Plus la victoire coûte cher, plus on doit exiger du vaincu. — Tel est le grand principe qui résume, en réalité, toute la conclusion de l'importante dépêche du 14 février 1828. La Providence a véritablement guidé la Russie, la dirigeant, malgré elle, dans la voie sanglante mais glorieuse de sa mission historique. Et les adversaires les plus déclarés de cette mission ont servi eux-

mêmes d'instrument à la sagesse divine.

« La prochaine guerre sera menée avec des forces importantes, avec une grande rapidité de mouvements et avec le ferme dessein de frapper des coups décisifs, » écrivait le comte Nesselrode à Heyden en mars 1828. Hélas! L'événement devait donner tort à ce brillant horoscope. Par suite de la crue du Danube qui fut extraordinaire cette année-là, le passage du fleuve ne put avoir lieu qu'en juin. Dans plusieurs places fortes les Turcs montrèrent une fermeté inattendue. Contrairement à toutes les espérances, dont on s'était bercé et à tous les calculs qu'on avait faits, dans la première année de la campagne, les Russes n'atteignirent même pas les Balkans. Il fallut hiverner. La guerre traîna en longueur. Les Turcs, convaincus après les premiers engagements de l'impossibilité de vaincre éprouvèrent, moins de joie

que leurs amis occidentaux. De sinistres prédictions concernant la Russie circulaient à Vienne et a Londres. Suivant les uns, la guerre devait durer trente ans (*sic*). Suivant les autres, les Russes, en entreprenant même une seconde expédition, étaient voués à un inévitable désastre... On se moquait aussi du honteux découragement qui, à en croire les esprits malveillants, s'était emparé de la patrie de Minine, de Pierre le Grand et de Koutouzoff...

Tout le mal venait en réalité de la fatale faiblesse numérique de l'armée russe. « Avec une audace chevaleresque, » explique le célèbre historien de cette guerre, le comte de Moltke (1), « l'empereur Nicolas releva le gant que le sultan lui avait insolemment jeté. Mais la grande modération qui s'unit chez le jeune monarque

1. Moltke, *Der Russisch-Türkischer Feldzug*, 1828-1829.

à la plus inébranlable fermeté le porta à restreindre dans les plus étroites limites les malheurs de la guerre. Les inquiétudes des nations voisines devaient être proportionnées à l'importance des moyens d'attaque et à l'énergie de la résistance turque... » — « La tranquillité de l'Europe, » déclarait avant la guerre le mémorandum anglais en réponse au manifeste russe, « peut être troublée par la mise en mouvement d'un nombre considérable de troupes. Par suite, la guerre peut provoquer de fortes secousses et devenir le point de départ d'une longue suite de conflits ! »...

Telle est dans ses traits généraux la caractéristique de notre expédition de 1828. En lisant ces lignes, on pourrait croire toutefois qu'elles s'appliquent non à l'année 1828, mais à l'année 1877. Les mêmes causes ont engendré les mêmes résultats.

Avec l'aide de Dieu, cette identité que nous signalons dans le début des deux

guerres, se retrouvera aussi dans leur dénouement.

L'ouverture des hostilités eut pour effet naturel de compliquer singulièrement la situation déjà difficile de l'escadre russe dans l'Archipel. Malgré les mauvaises dispositions du gouvernement anglais, elle avait encore dans sir Edward Codrington un allié sûr, — le seul. Malheureusement le 21 juin, cet unique et sincère ami des Russes et des Grecs reçut ses lettres de rappel. Peu après il remettait son commandement à sir John Malcolm, connu comme partisan de la traditionnelle politique turcophile des cabinets tories. Les lettres de Heyden insérées dans l'Appendice révèlent le profond chagrin que lui causa le départ de son ami. Pour tous les Russes, comme pour les Grecs, le déplacement de Codrington était un coup extrêmement sensible, presque insupportable. Chez le commandant de l'escadre russe d'autres soucis

devaient naturellement se joindre au regret qu'il éprouvait, en voyant s'éloigner un ami hautement apprécié. Avec une rare perspicacité Heyden avait prévu depuis longtemps déjà, non seulement que le rappel de Codrington était inévitable, mais aussi qu'il serait l'indice d'un changement de la politique anglaise pouvant entraîner de fâcheuses conséquences pour notre escadre dans l'Archipel. La nouvelle attitude du cabinet de Londres à l'égard de la Russie risquait de rendre d'autant plus difficile la position de Heyden, que tous les magasins de son escadre se trouvaient à Malte entre les mains des Anglais. Aussi, peu après avoir reçu la dépêche du 21 mars, reconnut-il la nécessité de chercher en temps utile un autre lieu d'entrepôt et même de fortifier l'accès de certains ports de l'Archipel. Pour lieu d'entrepôt, il choisit l'île de Paros et il se décida à fortifier les ports de Candie et de Rhodes.

Ces précautions furent approuvées par le gouvernement. Mais afin de leur ôter tout caractère de défiance vis-à-vis de l'Angleterre, le comte de Ribeaupierre se mit en rapport avec Pozzo di Borgo, ambassadeur russe à Paris, et celui-ci engagea le gouvernement français à établir aussi à Paros un entrepôt pour son escadre.

Comme on le voit par les lettres de Pozzo di Borgo insérées dans l'Appendice, le cabinet de Paris déclina la proposition russe sous des prétextes administratifs, mais il se montra tout disposé à appuyer le bien fondé de la mesure projetée par Heyden. En général le gouvernement français observait alors, comme il le fait aujourd'hui, tout en manifestant des sentiments de très belles sympathies pour la Russie.

Voulant prouver mieux encore à la Russie qu'il était prêt à ne rien négliger pour l'exécution du traité de Londres, il

résolut d'envoyer en Morée un corps de troupes assez considérable sous le commandement du général Maison, afin d'obliger Ibrahim-Pacha à quitter enfin ce pays qu'il avait complètement ruiné. Voici pourtant ce que Codrington, écrivait à Heyden à ce propos : « Vous ne devez pas oublier que la Russie est un grand épouvantail pour une foule de Français et d'Anglais ; c'est à ce point qu'ils craignent de voir votre bon empereur dévorer vivante toute la Turquie avec les os et la chair. Là est, si je ne me trompe, le mot de l'énigme : c'est ce qui explique pourquoi notre gouvernement a consenti à l'occupation de la Morée par une armée française si considérable.. Ribeaupierre a de la sorte un jeu difficile !... »

Effectivement, on considérait en Angleterre cette mesure si décisive prise par le gouvernement français comme une mesure de précaution au cas où les puissances

occidentales interviendraient dans la guerre pour mettre des limites aux « conquêtes » de la Russie. La lettre déjà mentionnée de Pozzo di Borgo prouve cependant que l'initiative du projet d'occupation appartenait à la Russie elle-même.

Et, de fait, le gouvernement russe accueillit cette mesure avec reconnaissance. N'ayant aucune arrière-pensée de « conquête » ; s'en étant formellement défendu dans la dépêche adressée, le 15 février, au prince Lieven, le gouvernement russe n'avait lieu de soupçonner dans l'occupation de la Morée aucune intention malveillante et il la salua avec joie comme la vraie garantie d'une prompte délivrance pour la malheureuse contrée. Les événements justifièrent cette noble confiance. Le 28 août Ibrahim quitta la Morée. Et l'expédition du général Maison ne servit qu'à consolider les relations

amicales qui s'étaient formées alors entre la Russie et la France.

D'une tout autre nature étaient à ce moment les rapports entre la Russie et l'Angleterre. La déclaration de guerre avait provoqué dans ce dernier pays une véritable explosion de colère contre la Russie. Cet état de choses réagit fâcheusement sur la situation de Heyden, par suite du turcophilisme effréné du nouveau commandant de l'escadre britannique. L'amiral russe n'était pas en relations moins tendues avec le chef de l'escadre autrichienne, le comte Dandolo. A Londres et à Vienne, on déclarait hautement qu'en prescrivant à Heyden d'user des droits de « belligérant », la Russie avait non seulement violé le protocole de Londres, mais encore rompu violemment tous les liens établis par cet acte entre les trois puissances contractantes. Comme on l'a vu par la lettre de Rigny citée plus

haut, la France, dans cette question, s'était rangée du côté de la Russie. Mais, pour donner satisfaction à une diplomatie chicanière, le cabinet de Pétersbourg revint sur sa première résolution et fit savoir à Heyden que la Russie, dans l'Archipel, renonçait aux droits de « puissance belligérante ».

Cette circonstance ajouta considérablement aux embarras du chef de l'escadre russe. Dès lors son activité militaire fit place à une lutte diplomatique singulièrement ardue et compliquée dont il faut dire quelques mots pour donner une idée exacte de tous les inappréciables services rendus par le plus brave des nombreux héros russes de Navarin.

Pendant que le comte Heyden prenait en secret des mesures de précaution pour le cas d'une rupture entre la Russie et l'Angleterre, la force des circonstances amena deux nouveaux faits qui eurent

pour conséquence de pousser à l'extrême l'irritation des cabinets de Londres et de Vienne, en même temps qu'ils rendirent on ne peut plus difficile la position du chef de l'escadre russe... Le premier de ces faits fut l'ordre donné à Heyden de bloquer les Dardanelles, tandis que l'escadre de la mer Noire sous le commandement de l'amiral Greigh bloquerait le Bosphore. Prise, entre ces deux glorieuses escadres — Greigh avait déjà réussi non seulement à conquérir les immortels lauriers de Varna, mais aussi à procurer à l'armée russe, en Bulgarie, une base solide sur la mer Noire, — la capitale du sultan aurait été bientôt rédutie par la famine à capituler, ce qui eût sans doute hâté le dénouement du sanglant drame et épargné beaucoup de sang russe.

Mais les deux cabinets hostiles à la Russie s'élevèrent avec colère contre cette mesure. Le gouvernement autrichien

demanda instamment que le blocus effectif n'eût lieu que dans un délai de six mois à dater du jour de sa proclamation. Comme bien on pense, déférer à cette exigence, c'était rendre stérile la mesure même si sagement projetée par le gouvernement russe. Durant ces six mois de répit, Constantinople, ravitaillée par les vaisseaux anglais, autrichiens, égyptiens et turcs, aurait été fournie de vivres pour un an et même davantage. Heyden développa cette considération avec une netteté et une force remarquables, mais aussi avec la plus grande courtoisie de langage dans la réponse négative qu'il fit aux demandes des amiraux anglais et autrichien. Malgré le ton menaçant des dépêches de Vienne et de Londres, le cabinet de Pétersbourg ne consentit à aucune concession ; car, dans l'espèce, il s'agissait d'épargner le sang russe, sacré pour le gouvernement de la Russie. Toutefois, pour donner une

marque de bienveillance aux puissances neutres et en particulier à l'Autriche, on ordonna à Heyden de laisser pénétrer dans les Dardanelles les vaisseaux non chargés de contrebande de guerre ; dans cette catégorie de cargaisons étaient compris tous les objets d'alimentation. Quant aux navires autrichiens, il était prescrit de les laisser passer sans les visiter, en se contentant de la parole d'honneur du comte Dandolo.

Heyden suivait à la lettre ces instructions quand soudain, dès le commencement même du blocus, il fut constaté que, malgré la parole d'honneur du commandant de l'escadre autrichienne, des vaisseaux marchands de cette nation amenaient d'Égypte à Constantinople des objets d'alimentation ! Il est facile de comprendre combien devinrent tendues, à partir de ce moment, les relations de Heyden avec Dandolo, et on ne peut s'em-

pêcher d'admirer le tact remarquable et le talent diplomatique, grâce auxquels l'amiral russe trouva moyen de faire respecter le blocus, sans provoquer par là une rupture avec l'Autriche. Le lecteur trouvera dans l'Appendice une lettre du baron Prokesch. Osten, ambassadeur autrichien à Constantinople. Elle prouve qu'en effet les vaisseaux autrichiens ne purent plus introduire de vivres à Constantinople, car l'ambassadeur réclamait le passage libre pour le blé en faisant assez gauchement allusion à la possibilité d'une guerre entre la Russie et l'Autriche. L'objet de cette demande, dit-il, est au nombre de ceux qui, en cas de refus, occasionnent du mécontentement... Le brouillon de la réponse de Heyden, écrit de sa main sur cette lettre, montre qu'avec son esprit sain et pénétrant, il sut apprécier ces menaces à leur juste valeur et que, sans paraître les avoir remarquées,

il refusa, dans les termes les plus catégoriques, mais aussi les plus courtois, d'accéder à la demande du baron.

Cependant les vaisseaux autrichiens trouvèrent un autre moyen de ravitailler Constantinople. N'espérant plus franchir les Dardanelles avec leur contrebande, ils s'avisèrent de la débarquer sur la côte rouméliote de la mer Égée pour que, de là, les Turcs eux-mêmes la fissent parvenir à destination. Cette nouvelle manœuvre n'échappa point à la vigilance du contre-amiral Ricord, qui bloquait les Dardanelles. Il en informa Heyden et celui-ci se hâta d'y mettre un terme. Le blocus fut un peu plus étendu du côté de l'ouest, de façon à comprendre les rivages de la Macédoine. Dans la correspondance à laquelle cet incident donna lieu entre Heyden et le comte Dandolo, l'amiral russe sut, avec la fermeté de caractère et l'urbanité des formes qui lui étaient propres, maintenir

énergiquement la détermination qu'il avait prise. Mais à Pétersbourg on décida brusquement que le blocus serait limité aux seules Dardanelles...

Dans cette affaire, l'Angleterre s'était contentée de laisser agir l'Autriche. Le gouvernement britannique évidemment faisait fond sur l'espérance formelle d'un homme qui connaissait bien la Méditerranée, l'amiral Colingwood. Au dire de ce marin, il était absolument impossible à n'importe quels vaisseaux de bloquer les Dardanelles en hiver à cause des impétueux vents du nord qui y soufflent continuellement en cette saison et même des tempêtes très fréquentes qui s'y produisent. Mais le cabinet de Londres mit tous ses soins à empêcher l'exécution d'une autre mesure que Heyden s'était décidé à prendre, mû par les instances du comte Capo d'Istria, et aussi par ses propres sentiments d'humanité. Cette mesure, c'était

le blocus de Candie. Primitivement il avait été entrepris par les trois escadres alliées, en exécution du traité de Londres qui avait assigné pour principale tâche aux escadres d'empêcher tout envoi de vivres, de munitions de guerre et de troupes d'arriver à Ibrahim en Morée. Or, par suite de l'excellente position stratégique de Candie, le pacha avait choisi cette île pour y entreposer des provisions de toutes sortes. Malheureusement, malgré les persévérantes instances non seulement des Grecs, mais encore et surtout de la Russie, la conférence de Londres n'avait pas compris Candie parmi les possessions du futur État grec. Dans la lutte diplomatique qui s'engagea à cette occasion, la Russie seule soutint la cause des Grecs. Elle eut contre elle non seulement l'Angleterre mais encore l'Autriche, — comme le prouvent les reproches non déguisés adressés à cette puissance dans

la dépêche que le comte Nesselrode envoya à Tatistchef le 24 février 1829 (1). Dès que la conférence eut pris la résolution définitive d'exclure de la Grèce le plus héroïque, le plus infatigable champion de la nationalité hellénique, le blocus de Candie fut levé, sous prétexte que, cette île étant une possession turque, la Porte avait pleinement le droit d'en disposer à sa guise. L'héroïque explosion de toutes les révoltes de la conscience nationale resta abandonnée aux furieuses représailles d'une bête féroce, altérée de son sang !

Le comte Capo d'Istria avait prédit cet affreux avenir et sa prophétie ne tarda

1. « Nous ne pouvons être contents, » est-il dit dans cette dépêche, « du sens dans lequel s'est exprimé le prince de Metternich au sujet des futures limites de la Grèce, car *il prétendait la réduire à la seule Morée, et aux Cyclades.* Il contrarie à Londres les efforts que nous faisons pour convaincre nos alliés *de la nécessité de doter le nouvel État grec, d'un territoire plus étendu.* »

pas à se réaliser. De Rigny apprit à Heyden avec quel empressement les Égyptiens avaient profité de la levée du blocus. Arrivé à la Sude, Soleyman-Pacha commença aussitôt à traiter à la turque la malheureuse Candie, raillant cruellement à cette occasion la confiance que tous les chrétiens de Turquie avaient mise dans leurs coreligionnaires d'Europe. D'épouvantables massacres eurent lieu. Cédant aux prières de Capo d'Istria que Malcolm et de Rigny avaient refusé d'entendre, Heyden prit sur lui d'envoyer deux vaisseaux croiser entre Candie et Bourdroum. Bientôt deux navires égyptiens furent pris par les croiseurs russes. Le blocus devint effectif. Cette mesure sauva Candie, mais elle suscita un véritable orage en Angleterre. On reprocha au comte Heyden d'outrepasser ses pouvoirs, de fouler aux pieds une décision rendue par les puissances et sanctionnée par son pro-

pre gouvernement. On accusa le cabinet de Pétersbourg d'avoir, au mépris de la foi jurée, envoyé des instructions secrètes en opposition avec ses déclarations officielles. Heyden fut prévenu que le gouvernement britannique invitait les vaisseaux de commerce anglais mouillés dans les eaux de l'Égypte à ne pas tenir compte du blocus de Candie, s'engageant à les faire pleinement indemniser par la Russie de tous les dommages que cette conduite pouvait leur attirer. Mais l'Angleterre eut beau menacer, elle eut beau réclamer la levée immédiate du blocus, le comte Nesselrode termina par cette considération généreuse, quoique d'ailleurs toute naturelle, la dépêche qu'il adressait le 8 avril 1829 au prince Lieven : « L'empereur vous prescrit d'appeler l'attention du gouvernement anglais sur le fait suivant. Il n'est pas dit dans le traité que l'île de Candie fera partie de la Grèce. Mais s'ensuit-il que

les forces combinées des trois premières puissances du monde doivent laisser les habitants de cette île exposés à leurs yeux à la féroce vengeance des Turcs? »

Cet argument péremptoire coupa court à la correspondance sur le blocus de Candie. Grâce à l'énergie de Heyden, la malheureuse île échappa pendant la durée des hostilités au sort terrible qui la menaçait. Mais, après la guerre, nonobstant les solennelles protestations de la Russie, Candie fut de nouveau livrée par l'Europe aux griffes de l'incorrigible fauve...

Et voilà que les arrêts de l'insondable destinée se sont accomplis. Malgré tous les obstacles, toutes les menaces, toutes les prédictions sinistres, le coup de tonnerre de Navarin s'est trouvé être le début de la Russie dans l'entreprise difficile mais glorieuse qui devait se terminer cinquante ans plus tard devant Constantinople...

. . . .

Un temps viendra où, dans l'Europe occidentale elle-même, la postérité se rappellera avec orgueil les noms immortels de Heyden, de Lazareff, de Greig et de tant d'autres marins russes qui par leur intrépidité, par leur abnégation consciente et éclairée, ont concouru au succès de la grande œuvre.

Il y a dix ans, en 1877, toute la Russie célébrait pieusement le cinquantième anniversaire de leurs immortels exploits, sans que la reconnaissance ait distingué entre les héros russes et leurs valeureux camarades des escadres anglaise et française. A côté des noms de Heyden et de Lazareff, la Russie fera une place à part dans sa gratitude à la noble personnalité historique d'Edward Codrington. Sur ce point, l'exemple nous a été donné par l'inoubliable souverain aujourd'hui défunt. Au retour de sa glorieuse campa-

gne, Edward Codrington ne trouva qu'ingratitude dans le gouvernement de sa patrie. Mais il suffit de comparer l'accueil blessant qu'il reçut du duc de Wellington avec la réception cordiale qui lui fut faite par le tzar russe, pour comprendre les sentiments d'enthousiasme qu'Edward Codrington manifesta jusqu'à sa mort en parlant de l'empereur Nicolas Pavlovitch et d' « un des plus jolis enfants de douze ans que j'aie jamais vus », ainsi qu'il disait lui-même (1). La Providence a permis que ce gracieux enfant devînt un homme et que, marchant sur les traces de Pierre le Grand, il transformât le pays dont Dieu lui avait confié les destinées ; aujourd'hui, il entre magnanimement dans la voie que lui a ouverte son glorieux père et prend dans sa main puissante la besogne sainte commencée par celui-ci... Animés par son

1. Voy. dans l'Appendice, la lettre écrite de Pétersbourg par Codrington, le 24 septembre 1830.

exemple, nos marins actuels, les Doubassoff et les Chestakoff, ont suivi avec héroïsme les traces des immortels ancêtres de notre famille maritime et se montrent les dignes successeurs des héros de Navarin.

Dans ce travail, nous avons plus d'une fois appelé l'attention sur des faits qui établissent entre la guerre de 1827-1829 et celle de 1877 une ressemblance frappante. Mais, dans la caractéristique générale des grands événements qui ont signalé ces deux sanglantes époques, au coup de tonnerre de Navarin correspondent surtout, à bien des égards, les débuts foudroyants de la dernière campagne : les passages du Danube opérés par nos troupes devant un ennemi qui les attendait, le front d'opération des Turcs rompu dans son centre, l'occupation aussi hardie qu'habile des passes des Balkans, la marche dans la Bulgarie transbalkhanique. Non moins frappante est la ressemblance entre

les événements dont ces coups de foudre ont été suivis. Dans les deux cas se montra l'influence inévitable mais toujours funeste des considérations diplomatiques sur les opérations militaires. Grâce à Dieu, la situation diplomatique était, en 1877, incomparablement meilleure pour nous qu'elle ne le fut durant la sanglante période de 1827-1829. Si les débuts analogues autorisaient un rapprochement entre la campagne dernière et les grands événements de la première guerre turque, entreprise sous le dernier règne, personne en Europe, sans en excepter la Turquie elle-même, ne doutait que la guerre de 1877 ne se terminât comme s'est terminée celle de 1827-1829. C'était une affaire de patience, d'abnégation. Les grandes choses ne s'accomplissent pas sans grands sacrifices. Plus les sacrifices sont grands, plus les résultats sont importants.

Les événements se chargèrent de fournir

une démonstration éclatante de cette vérité. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les hauts faits de la dernière campagne d'Orient. Les armées russes s'avancèrent cette fois, non plus jusque sous les murs d'Andrinople, mais jusque sous les remparts de Constantinople. Et la paix fut signée à San-Stefano.

Ce n'est point par le hasard du sort aveugle, mais par une décision de la sagesse divine que le sang russe coula à diverses reprises dans les vallées du Danube et de l'Araxe. En 1828, comme en 1877, la Providence elle-même conduisit la Russie non à des demi-mesures, mais à une transformation radicale des destinées de l'Orient.

A Navarin, au milieu d'un ouragan de feu, après qu'un vaisseau musulman s'était abimé dans les flots, on vit surnager l'image de la Sainte Vierge. C'était le présage du prochain triomphe de la croix sur le croissant.

Le cinquantième anniversaire de cet événement miraculeux fut célébré au moment où notre armée traversait une phase critique.

Ce que la Russie a fait alors, elle est prête à le recommencer aujourd'hui. Le plus vif désir de la paix la domine. Elle est prête à lui assurer son concours. Mais la Russie ne sacrifiera jamais ce qu'elle croit être la justice.

L'épée de la Russie pèse lourdement dans la balance du monde. La Russie est l'ennemie des agressions injustes. Et si, à un moment donné, il survenait dans l'Europe troublée une attaque injuste, une querelle sans raison, la Russie ne saurait rester spectatrice impassible d'une violation de la paix, attentatoire à la tranquillité de l'Europe. La Russie a toujours été prête à défendre les causes justes.

Puissent les événements dont l'Europe est actuellement le théâtre, et qui font

craindre aux sincères amis de la paix un avenir gros d'orages, resserrer entre les deux nations, la Russie et la France, des liens d'amitié qui, espérons-le, grandiront à l'abri de tout malentendu. Rien ne divise, rien ne sépare les deux pays, sinon l'espace. Unies, ces deux grandes nations peuvent éviter à l'ancien monde une guerre nouvelle qui, bien que circonscrite au début, risquerait de provoquer une conflagration générale et embraser l'Europe entière.

LE COMTE HEYDEN

Le chef de l'escadre russe sous Navarin, le comte Loguine Pétrovich Heyden, était Hollandais d'origine. Il naquit à la Haye le 25 août 1772 et, dès l'âge de onze ans, affronta l'Océan sous les auspices du célèbre amiral Kingsbergen. La jeunesse du futur héros s'écoula au milieu de luttes passionnées, et plus d'une fois les tempêtes politiques rendirent soucieux le jeune homme dont plus tard le nom devait faire rêver l'ennemi sur les flots d'un élément non moins capricieux que la politique...

Au retour d'un long voyage aux Indes orientales, le lieutenant comte Heyden trouva sa patrie bouleversée par les discordes civiles. Incapable de résister à l'invasion française, le stathouder héréditaire dut chercher avec sa famille un refuge à l'étranger. Les descendants du

célèbre prince Guillaume d'Orange furent sauvés par le comte Heyden. Méprisant comme toujours le danger, ce fidèle serviteur du principe monarchique, cet ami dévoué de la maison d'Orange fréta conjointement avec l'amiral Wayland dix-neuf barques de pêcheurs sur lesquelles il fit passer en Angleterre les augustes proscrits.

Revenu d'Angleterre en Hollande, le comte Heyden fut bientôt arrêté par le parti des soi-disant patriotes et passa trois mois en prison. Il est difficile de dire ce qui fût advenu de lui, s'il ne s'était décidé à quitter une patrie qui ne lui portait plus aucun intérêt. Déguisé en paysan pour échapper aux poursuites des « patriotes », il passa la frontière de Hollande, arriva à Pétersbourg et entra au service de la Grande Catherine qui le nomma capitaine en second de la flotte à rames de la mer Noire.

Dans les chapitres précédents, ainsi que dans l'Appendice, sont rapportés divers jugements émis sur le comte par plusieurs des personnages qui se trouvèrent en rapport avec lui. Il n'y a rien à y ajouter. Ils caractérisent nettement la personnalité sereine du héros, son esprit profond et développé par une culture variée, enfin les belles qualités de son cœur. Quant aux services qu'il a rendus à la Russie, ils sont encore présents à tous les esprits et n'ont pas besoin d'être rappelés.

Heyden se fit naturaliser russe en 1810 après avoir appris que la Hollande avait été incorporée à l'Empire français. En changeant de nationalité, il conserva avec l'autorisation de l'empereur le titre de comte de l'Empire romain qui appartenait depuis longtemps à sa famille. Dans sa nouvelle patrie le comte Heyden se lia avec un de ses camarades de la flotte, le futur ministre de la marine A. V. Moller.

Ce dernier venait de faire campagne en Hollande contre les Français et avait pris à l'abordage un vaisseau de ligne hollandais, *le Bechkelred* qui se trouvait dans la flotte française. Le comte passa les seize dernières années de sa vie à Revel où il remplissait les fonctions de gouverneur militaire et de commandant en chef du fort. Le 5 octobre 1850, toute la ville de Revel pleura la mort du comte Loguine Pétrovich, et le 8 octobre, anniversaire de la fameuse bataille, les restes du héros de Navarin furent portés à l'église luthérienne de Vichegorod.

MICHEL LAZAREFF

Le plus proche compagnon d'armes du comte L. P. Heyden à la bataille de Navarin fut, comme on l'a vu par les chapitres précédents, Michel Pétrovitch Lazareff, chef de l'état-major de l'escadre

russe et commandant du vaisseau-amiral *l'Azoff*. La Russie et la flotte de la mer Noire n'oublieront pas ce nom dont le souvenir sera à jamais conservé dans les pages de notre histoire depuis le coup de tonnerre de Navarin jusqu'à la mémorable défense de Sébastopol... Lazareff fit son éducation en Angleterre et, de retour en Russie, il attira bientôt l'attention générale par deux voyages autour du monde. Le premier fut effectué à bord du *Souwaroff*, vaisseau appartenant à une compagnie russe-américaine. La seconde fois, Lazareff partit sur le sloop *le Pacifique* qui se rendait au pôle sud. On considère comme plus remarquable encore le voyage autour du monde qu'il fit à bord de la frégate *le Croiseur* en 1822-1825; lui-même était chef de l'expédition. On estime que la navigation du *Croiseur* est le premier voyage de long cours accompli par un vaisseau de guerre construit spécialement

à cet effet. Au dire des marins, l'équipement de cette frégate et les règlements établis à son bord servirent plus tard de modèle à toute la flotte de la mer Noire. Pendant que Lazareff commandait la frégate *le Croiseur*, sous ses ordres s'initièrent à la pratique navale Nakhimoff, le futur héros de Sinope et de Sébastopol, Poutiatine par la suite amiral, ambassadeur et ministre; Boutenieff l'un des héros de Navarin, Kouprianoff et plusieurs autres qui devinrent célèbres plus tard.

Deux ans après, Lazareff inscrit son nom dans l'histoire comme commandant de l'*Azoff*, qui portait le pavillon du chef et de l'escadre russe à la bataille de Navarin. Le rapport du comte L. P. Heyden en ce qui concerne le commandant de l'*Azoff* est déjà connu, il reste à ajouter que le jugement du chef de l'escadre sur le commandant du vaisseau amiral expri-

mait l'opinion de tous ceux — tant Russes qu'étrangers, — qui avaient été témoins du grand événement.

Notre tâche serait longue si nous entreprenions d'énumérer les autres exploits de l'intrépide héros de Navarin, plus tard commandant en chef de la flotte de la mer Noire. Lazareff succéda, dans ce poste important, à l'amiral Greigh, en 1833. Il est difficile de dire en peu de mots ce que fut Lazareff pour la flotte de la mer Noire. Il fut *tout :* un transformateur énergique qui la mit au niveau de tous les progrès modernes, un guide éclairé, un ardent défenseur de ses intérêts. Il fut son *âme* dans le sens le plus élevé du mot... Lazareff travailla non seulement pour la flotte placée sous son autorité, mais aussi pour celle de l'*avenir*. Il créa une brillante pléiade d'hommes de mer illustres et, en approchant de la tombe, il aurait pu dire qu'il ne mourait pas pour les marins de la

mer Noire. Son souvenir restait vivant parmi nous. En nous quittant, Lazareff nous légua Korniloff, Nakhimoff, Novosilsky, les Istomine, Metline, Lésovsky, Possiet, les Boutakoff, Ounkovsky, Popoff, Arkas, les Perelechine, Kern et d'autres encore. Comme testament il nous laissa une *tradition*. Et la mémoire de Lazareff sera chère aux marins russes, aussi longtemps qu'il y aura chez nous des Doubasoff, des Chestakoff, des Baranoff, des Skrydloff, des Novikoffvikoff...

GREIGH

L'« ORGANISATEUR » DE LA FLOTTE DE LA MER NOIRE.

« Votre zèle exemplaire pour les intérêts de l'Europe et les soins incessants que vous avez donnés à l'*organisation* de la flotte de la mer Noire viennent d'être mis en lumière par un brillant succès.

Cette flotte, armée et commandée *par vous* a soumis Anapa. Elle a aussi contribué tout particulièrement, sous votre commandement personnel, à la prise de Varna qui jusqu'alors ne connaissait pas la force des armes russes. » (Tiré du rescrit impérial adressé à l'amiral Alexis Samouilovitch Greigh.)

En destinant à l'escadre de la Baltique commandée par l'amiral comte L. P. Heyden les immortels lauriers de Navarin, la Providence réservait à la flotte de la mer Noire ceux non moins glorieux des campagnes rivales de 1828-1829. La bataille de Navarin a un lien étroit avec les événements militaires des deux années suivantes. A côté des preux du 8/20 octobre 1827, il est impossible de ne pas mentionner celui qui commanda en chef la flotte de la mer Noire dans la guerre qui prit fin à Andrinople, comme celle de 1877 a pris

fin sous les remparts de Constantinople.

Le 20 octobre 1775, le héros de la bataille de Tchesma, le vice-amiral Samuel Karlovitch Greigh, reçut une marque particulière de la faveur impériale. Il fut informé que son fils nouveau-né, filleul de la Grande Catherine, était nommé enseigne dans l'armée russe. C'est cet « enseigne au berceau », Alexis Samouilovitch Greigh, qui devait plus tard, par une disposition de l'infinie Providence, inscrire son nom dans les fastes immortels de notre flotte de la mer Noire...

A dix ans. Alexis Samouilovitch passa lieutenant et fut ataché à l'état-major de son père. Cet enfant heureusement doué pouvait, sans rougir, porter le glorieux uniforme d'officier de marin russe. L'année où il fut promu lieutenant, il avait déjà navigué au loin, et, trois ans après, à bord du *Mstislaff* il prit part à un combat avec un corsaire français.

En Angleterre et durant ses voyages de long cours, le jeune officier s'adonna avec une ardeur infatigable à l'étude des sciences nautiques et à la pratique de la marine. Ses brillantes facultés naturelles, ses connaissances acquises, son strict attachement au devoir et son zèle dans le service attirèrent bientôt sur lui l'attention générale. Aussi à quatorze ans le lieutenant Greigh fut-il nommé capitaine en second. Quelques années plus tard. Alexis Samuelovitch commandait le vaisseau de ligne *Retvizan*, quand eut lieu la descente qui aboutit à la prise de la citadelle deGueldern et à la capture de la flotte hollandaise. Dans cette affaire il prit la frégate *Vychektot*, ce qui lui valut d'être, sur la désignation même de l'empereur Alexandre Pavlovitch, nommé chevalier de l'ordre de Saint-Georges de quatrième classe.

En 1801, le capitaine de premier rang

Greigh fut fort occupé comme président de la commission pour l'amélioration du fort de Cronstadt. Bientôt après il siégea à côté d'amiraux chargés des services dans le « Comité pour la réforme de la flotte ». On appréciera suffisamment l'importance de cette nomination si l'on se rappelle les paroles de l'empereur Alexandre Pavlovitch relativement à l'institution du comité. Il devait faire passer la flotte « d'une existence *imaginaire* à une existence *réelle* ». Sa Majesté désirait établir nos forces navales et tous les services annexes sur les bases les plus conformes à l'état actuel des flottes qui tiennent le premier rang en Europe, en réglant l'importance de la nôtre sur les revenus et la population de la Russie. Il désirait aussi, tout en constituant une partie considérable de la défense nationale, que notre marine ne fût pas, par son entretien, une charge onéreuse pour le pays. Le tzar

reconnut la nécessité d'instituer à cet effet un comité spécial, dans le rescrit impérial qu'il adressa au comte Vorontzoff, nommé président du comité. Dans son emploi de membre du comité, Greigh montra la même compétence et obtint le même succès que dans ses fonctions précédentes.

On comprendra facilement que, peu après, le gouvernement ait envoyé le jeune capitaine commander à Corfou une escadre composée de deux vaisseaux de ligne et de deux frégates. Cette campagne dura depuis le commencement de 1805 jusqu'à 1808. Les circonstances politiques amenèrent, par la suite, l'envoi d'une escadre nombreuse dans la Méditerranée avec des troupes de terre sous le commandement de l'amiral D. N. Seniavine. Le jeune Greigh, attaché à l'état-major, fut le bras droit du commandant en chef. Il prit part avec la tête de colonne à l'assaut

de Ténédos, poursuivit les vaisseaux turcs près des Darnanelles, se trouva à l'affaire d'avant-garde qui eut lieu dans le voisinage du mont Athos et obligea les Turcs à brûler trois vaisseaux à Monte-Santo. En 1812, A. S. Greigh, devenu contre-amiral, fut chargé de missions diplomatiqùes dont l'importance ne fut pas moins appréciée en Europe qu'en Russie, ainsi que le prouve la lettre autographe de la reine Caroline de Naples suppliant l'amiral d'aider de son influence à la réintégration de la famille royale dans les États dont elle avait été dépouillée.

Pendant la guerre de 1813, l'amiral fut à la tête de la flottille à rames employée au blocus et au siège de Dantzick. Il eut aussi sous ses ordres les batteries dirigées par les officiers et commandants de marine. Le 2 mars 1816, on le nomma commandant en chef de la flotte et des ports de la mer Noire.

En tête de ces pages consacrées à la mémoire d'Alexis Samouilovitch, nous avons placé comme épigraphe un extrait du rescrit impérial adressé à l'amiral. Ce document caractérise d'une façon si complète et fait si bien ressortir les services rendus par Greigh comme commandant de la flotte de la mer Noire qu'il nous dispense de rien ajouter. Les résultats des transformations opérées de 1816 à 1828 se manifestèrent avec éclat au cours de la guerre russo-turque pendant laquelle la flotte forma la principale base des opérations, précéda l'armée le long de la côte Rouméliote, détruisit des vaisseaux sous les murs des forts et se rendit utile à beaucoup d'autres points de vue. C'est assez pour justifier le titre d'organisateur de la flotte de la mer Noire, donné à Greigh dans le rescrit impérial. D'un autre côté, la prise d'Anapa est considérée à bon droit par les écrivains militaires russes et

étrangers, comme un événement considérable, d'autant plus que, dans cette importante affaire, les marins de la mer Noire ne se distinguèrent pas seulement par des faits de guerre maritimes (capture de vaisseaux, protection des bords du Danube, blocus de la Roumélie, croisière le long de la côte d'Abasie, etc.), mais aussi sur la terre ferme, en faisant des travaux de siège, en disposant des batteries, etc. L'héroïque coup de main du *Faucon* (1) et des dizaines d'autres exploits audacieux accomplis par les marins de la mer Noire pendant le siège d'Anapa restèrent cé-

1. Le 9 mai, le canot *le Faucon*, portant 25 hommes et 10 petits canons, sous le commandement du lieutenant Voukotitch, aperçut ancré dans la baie de Soudjouk-Kalé un grand vaisseau à trois mâts. Le *Faucon* s'en approcha à une portée de pistolet et fit feu de tous ses canons; ensuite Voukotitch sauta dans une chaloupe avec six matelots et aborda le navire ennemi qui avait à son bord trois cents hommes bien armés. Il les fit prisonniers et prit le commandement du vaisseau.

lèbres à jamais dans les annales de notre marine. Mais, quelque brillants que soient ces faits d'armes, l'historien militaire leur préférera les dispositions du commandant en chef ; ces combinaisons profondément méditées, qui, à cause de cela même, furent, malgré l'insuffisance de nos moyens d'action, couronnées d'un si éclatant succès. Rappelons-nous que par la prise d'Anapa nous avons anéanti un nid de bandits, un repaire de brigands où, réunis dans une religion commune et dans un commun amour du pillage, le Turc et le Circassien s'entendaient pour répandre la terreur parmi les populations paisibles.....

La coopération de la flotte, sous le commandement personnel de l'amiral Greigh à la soumission de Varna est, dans l'histoire de la campagne turque, un autre épisode glorieux pour les marins de la mer Noire. La destruction de la flot-

tille ennemie sous les murs de Varna, la prise d'Inadia (1), les travaux insuffisants des marins sur le rivage, soit qu'ils ou-

1. Voici, d'après le rapport du commandant du détachement, comment se termina l'affaire d'Inadia. Le 16 août, la frégate *la Diligente*, le sloop *la Diane* et le canot *le Rossignol* se réunirent à la frégate *le Raphaël* et au brigantin *Élisabeth*, qui se trouvaient en croisière près du détroit de Constantinople. Quittant le sloop *la Diane* à la hauteur d'Inadia, pour ne pas être surpris à l'improviste par la flotte turque, le détachement se rendit le lendemain au point du jour avec tous les autres navires dans la rade d'Inadia. Aussitôt les batteries ouvrirent le feu, néanmoins chacun des vaisseaux occupa la place qui lui avait été fixée. Le *Raphaël* se plaça en face de la principale redoute; la *Diligente* à une portée de mitraille entre les deux batteries qui étaient armées de 2 canons de fort calibre. Le brigantin et le canot jetèrent l'ancre à l'endroit même où devait avoir lieu le débarquement. A 10 heures les frégates firent taire les forts, et les autres vaisseax obligèrent l'ennemi à évacuer l'endroit où l'on se proposait de débarquer un détachement de 370 hommes, commandés par le chef du détachement en personne, le capitaine de premier rang Kritzky, s'enlacèrent sur le rivage et se dirigègèrent vers la redoute située sur une hauteur. A michemin ils rencontrèrent l'ennemi en nombre imposant; après une décharge de mousqueterie, le détachement attaqua à la baïonnette, culbuta en quelque

vrissent de périlleuses tranchées, soit qu'ils disposassent des batteries, leurs opérations en mer sous le canon de la

instants l'ennemi et le poussant devant lui, fit irruption dans la redoute dont il s'empara. Ce fort, entouré d'un fossé large et profond, était défendu par 9 canons. Le voyant pris, les Turcs abandonnèrent aussi les autres batteries qui agissaient contre la frégate *la Diligente.* Sans leur laisser le temps de se reconnaître, Kritzky se jeta sur la batterie qui tirait contre le *Raphaël* et qui constituait la plus forte défense d'Inadia. Placée dans une position très avantageuse, ayant cinq obusiers de gros calibre et quatre de douze livres, pourvue à l'intérieur de fortifications qui en faisaient une sorte de citadelle, cette redoute aurait pu opposer une sérieuse résistance même à un détachement plus considérable, cependant elle fut occupée sans coup férir par suite de la stupeur que l'audace et la soudaineté de notre attaque avaient causée aux Turcs. La citadelle consistait en une tour hexagone à trois étages qui contenait de la poudre, du matériel de guerre et diverses provisions. Profitant de la panique de l'ennemi, Kritsky se hâta d'en finir, d'autant plus que, au dire des espions, le corps d'Omar se trouvait à peu de distance et que celui-ci avait sans doute été déjà averti de l'attaque d'Inadia. On chargea immédiatement sur les vaisseaux douze canons de cuivre. On encloua tous les autres; on détruisit le matériel et les fortifications. Enfin on prépara l'explosion de la tour. A la nuit, le détachement revint vers les vaisseaux et la tour sauta en l'air.

fin sous les remparts de Constantinople.

Le 20 octobre 1775, le héros de la bataille de Tchesma, le vice-amiral Samuel Karlovitch Greigh, reçut une marque particulière de la faveur impériale. Il fut informé que son fils nouveau-né, filleul de la Grande Catherine, était nommé enseigne dans l'armée russe. C'est cet « enseigne au berceau », Alexis Samouilovitch Greigh, qui devait plus tard, par une disposition de l'infinie Providence, inscrire son nom dans les fastes immortels de notre flotte de la mer Noire...

A dix ans. Alexis Samouilovitch passa lieutenant et fut ataché à l'état-major de son père. Cet enfant heureusement doué pouvait, sans rougir, porter le glorieux uniforme d'officier de marin russe. L'année où il fut promu lieutenant, il avait déjà navigué au loin, et, trois ans après, à bord du *Mstislaff* il prit part à un combat avec un corsaire français.

En Angleterre et durant ses voyages de long cours, le jeune officier s'adonna avec une ardeur infatigable à l'étude des sciences nautiques et à la pratique de la marine. Ses brillantes facultés naturelles, ses connaissances acquises, son strict attachement au devoir et son zèle dans le service attirèrent bientôt sur lui l'attention générale. Aussi à quatorze ans le lieutenant Greigh fut-il nommé capitaine en second. Quelques années plus tard. Alexis Samuelovitch commandait le vaisseau de ligne *Retvizan*, quand eut lieu la descente qui aboutit à la prise de la citadelle deGueldern et à la capture de la flotte hollandaise. Dans cette affaire il prit la frégate *Vychektot*, ce qui lui valut d'être, sur la désignation même de l'empereur Alexandre Pavlovitch, nommé chevalier de l'ordre de Saint-Georges de quatrième classe.

En 1801, le capitaine de premier rang

Ensuite il adressera une sommation à Ibrahim et se mettra en marche.

La flotte égyptienne est en vue. Ce matin j'y ai compté dix-neuf vaisseaux.

Les vaisseaux restés au dehors, l'*Echo* et l'*Actéon*, ont reçu de moi l'ordre de ne laisser les Turcs opérer aucun débarquement à Modon. Il faut qu'ils se trouvent tous à Navarin. N'est-ce pas aussi votre avis ?

M. Canning m'a informé que les comtes Guilleminot et de Ribeaupierre viendraient à Navarin. S'il arrive quelque chose, je vous en ferai part... Il me semble qu'Ibrahim est arrivé ; j'ai remarqué en plus un grand mouvement autour de sa tente (c'est peut-être bien une maison) à Modon...

DU MARQUIS DE TRAVERSEY

Solo Romanchtchino, 30 décembre 1827.

L'ingratitude, cher comte, est rarement compatible avec la valeur et le talent. En conséquence, elle n'a jamais pu être votre partage ; j'espère que ni moi ni mon fils ne nous montrerons ingrats envers vous. Il doit tout à votre amitié, il ne l'oubliera jamais,

pas plus que son père. Je vous félicite de vos succès, je félicite aussi notre flotte de vous être confiée, avant même le grand événement dont la principale part de gloire vous appartient. J'ai dit et répété à qui voulait m'entendre que notre flotte ne pouvait se trouver en de meilleures mains. Votre nom, votre gloire passeront à la postérité. Il est beau d'avoir, pour les transmettre à ses héritiers, des services comme les vôtres....

J'ai vu votre officier d'ordonnance. Ses récits, les détails qu'il m'a donnés au sujet de votre victoire ont presque seuls occupé les quelques heures de notre entrevue. Après cela, je n'ai plus pu m'intéresser à rien. Je lui porte envie. Il va de nouveau avoir le bonheur de servir sous son valeureux chef et bienfaiteur...

DE LA BRETONNIÈRE

(*Extrait.*)

A bord du *Breslau*, en rade de Toulon, 25 décembre 1827.

Mes officiers, comblés par vous de tant d'amabilités, me chargent de vous transmettre leurs très humbles respects. Quant au

commandant même du *Breslau*, il n'oubliera jamais, Monsieur l'amiral, la noblesse de vos procédés à son égard. Ma blessure est en bonne voie de guérison, et j'espère dans un mois marcher librement.

30 janvier 1828.

Veuillez, Monsieur l'amiral, agréer l'expression de toute ma reconnaissance pour le tendre intérêt que vous m'avez témoigné et permettez que je vous demande pour moi une petite place dans votre bon souvenir. Mes officiers, aussi reconnaissants que leur commandant, vous présentent leurs respects. Plus heureux que moi (De la Bretonnière avait quitté son vaisseau par suite d'une blessure), ils auront encore le bonheur de vous voir, et s'efforceront de mériter aussi dans l'avenir votre approbation.

30 août 1828.

Je vous apprends avec tristesse, Monsieur l'amiral, que d'après l'avis des médecins, ma blessure ne me permet pas de reprendre immédiatement la mer et que les eaux sont

nécessaires pour ma complète guérison. Je défère à cet avis parce qu'avant tout il faut recouvrer la santé. Mais c'est pour moi un grand chagrin de quitter le *Breslau;* un chagrin d'autant plus vif que je brûlais du désir de me retrouver avec Votre Excellence sur un nouveau champ de bataille, et que je suis privé de cet honneur.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

Smyrne, 28 janvier.

Cher Amiral,

Dandolo est arrivé tout à l'heure et m'a remis deux lettres de vous. Je vous en suis très reconnaissant.

Je crois qu'en passant par Malte, un de nos vaisseaux y débarquera une cuisine. Je suppose que vous en avez justement besoin là.

Avant de se rendre à Porros, je voudrais voir quel effet produira à Constantinople la déclaration du 16 novembre. Je n'attends que cela ; mon équipage est presque tout à fait remis ; quant à moi, je souffre toujours de rhumatismes...

En général, on affirme ici que si Dandolo a pu arranger son affaire, c'est uniquement à votre médiation qu'il le doit. Il fallait bien qu'une des innombrables médiations dont on s'occupe à présent finît par réussir !

Quoique sous le rapport matériel Smyrne vaille mieux que Porros, je m'y ennuie mortellement, je l'avoue ; Navarin m'est on ne peut plus insupportable, maintenant surtout qu'il faut rembarquer tous les soldats. J'ai remis cette affaire à l'amiral Rosamel et à Leroy que je lui ai donné pour l'aider.

Le général Maison m'a fait savoir qu'il mettrait à la voile vers le 15 février. Adieu, cher Amiral et camarade pour toujours ; l'amiral Ricord n'est pas un camarade pour moi.

DE LA BRETONNIÈRE

30 janvier 1828.

Monsieur l'Amiral, j'ai reçu avec un sentiment de très vive reconnaissance la lettre bienveillante dont vous m'avez honoré et à laquelle était joint l'ordre de Saint-Wladimir. Je ne dois cette haute faveur qu'aux éloges trop flatteurs que Votre Excellence a bien voulu

faire de moi dans son rapport à l'Empereur. Cette haute marque d'attention de la part d'un monarque que toute l'Europe admire est la plus précieuse récompense qui puisse échoir à un soldat et ce n'est pas sans orgueil, Monsieur l'amiral, que je placerai sur ma poitrine cette distinction honorifique à côté de celle que j'ai reçue de mon très gracieux souverain. Elle rapellera sans cesse que j'ai eu honneur de combattre près de vous à Navarin.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

6 février.

Cher Amiral,

Comme on le voit par les renseignements que j'ai reçus, la Porte s'osbtine dans son refus d'accepter la médiation de la Russie, aussi longtemps que les deux puissances seront en guerre. On ne peut pas lui faire comprendre cette vérité qu'il est on ne peut plus important pour elle que vos vaisseaux soient non personnages agissants, mais médiateurs.

Je ne sais pas ce qui sortira de tout cela, car évidemment, jusqu'à ce que nous ayons

reçu des nouvelles plus détaillées, nous avons les mains liées par la déclaration.

Le comte Capo d'Istria m'a communiqué la copie d'une lettre qu'il a écrite à sir Malcolm pour le prier de secourir Candie. Le fait est que Méhémet-Ali ne perd pas de temps. Le 15 janvier est arrivé à Alexandrie un brick envoyé par Maitland pour informer le pacha de la levée du blocus, et dès le 21 janvier les vaisseaux égyptiens ont fait leur apparition à Souda.

J'avais prévu tout cela depuis longtemps. Selon moi, dans les circonstances présentes le président (Capo d'Istria) (1) n'a rien de mieux à faire que de rappeler Raïko de Candie, de ne plus rien envoyer, du moins à Livadia, et en général de se conformer à là déclaration en se reposant pour tout le reste sur l'obstination des Turcs...

1. Président de la Grèce.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

(*Extrait.*)

Smyrne, 19 février.

D'après les nouvelles de Constantinople en date du 14, on ne doute point là que le prince Léopold n'ait déjà *reçu le baptême des trois cours* (il s'agit évidemment de l'approbation donnée par les trois cabinets de Paris, de Londres et de Pétersbourg au projet de le nommer roi des Hellènes), et que Malcolm ne se trouve à Nauplie où Donkins va lui monter la tête.

DU COMTE CAPIO D'ISTRIA

Nauplie, 17 juillet 1828.

La flotte russe a déjà quitté ces rivages, et Votre Excellence doit le suivre ; la Grèce habituée à considérer comme un grand bien la présence de la flotte et de Votre Excellence est tenue de vous exprimer, Monsieur l'amiral, par l'organe de son gouvernement les sentiments de sa reconnaissance pour la part qu'avec tous les officiers placés sous vos ordres vous avez prise à sa restauration.

Lasse d'une lutte sanglante et de l'anarchie, elle tourna ses regards vers les flottes des puissances alliées quand, il y a près de trois ans, les escadres combinées se montrèrent devant les côtes de la Messénie.

Dans la mémorable journée du 20 octobre, les vainqueurs se sont couronnés de lauriers immortels, mais votre vaisseau-amiral, victime de nombreuses avaries, jonché de cadavres, a prouvé que, durant la bataille, le danger a été égal à la bravoure.

La nation s'est empressée de faire connaître par la voix de ses représentants qu'elle désirait éterniser le souvenir de tant d'exploits et attester sa reconnaissance. L'Assemblée nationale réunie à Argos a décidé l'érection d'un monument commémoratif et la création d'un ordre du souvenir, en m'autorisant à vous offrir les insignes de la première classe de cet ordre. Vous n'ignorez pas, Monsieur l'amiral, les causes qui ne m'ont pas permis jusqu'à présent d'acquitter envers vous et envers vos officiers cette dette de reconnaissance nationale. Maintenant encore, je dois à mon grand regret me borner à être vis-à-vis de Votre Excellence

l'interprète des souhaits et des bénédictions dont vous accompagnent les habitants de toutes les parties du pays et en particulier de celles où vous avez résidé le plus longtemps.

Paros était naguère encore un endroit fort pauvre, sans routes praticables, sans établissements publics d'aucune sorte, Votre Excellence a choisi son port pour y réunir la flotte et bientôt cette île a pris une vie nouvelle. De vastes constructions entreprises par l'ordre de votre auguste monarque ont fourni d'honnêtes moyens d'existence à quantité d'ouvriers, de pauvres et d'indigents. Dans l'espace de quelques mois grâce au bon esprit de la population, la ville de Paros a pris un aspect agréable ; de nouvelles rues y ont été percées, elle s'est embellie de places publiques et de quais pavés, elle possède maintenant une école spacieuse.

Mais ce n'est pas seulement à Paros, c'est aussi à Égine et à Nauplie que Votre Excellence a voulu laisser des marques ineffaçables de la bienfaisance propre à son caractère. L'orphelinat, l'hôpital et d'autres établissements d'utilité publique ont reçu de vous des dons considérables. En un mot, les pauvres et les

Ensuite il adressera une sommation à Ibrahim et se mettra en marche.

La flotte égyptienne est en vue. Ce matin j'y ai compté dix-neuf vaisseaux.

Les vaisseaux restés au dehors, l'*Écho* et l'*Actéon*, ont reçu de moi l'ordre de ne laisser les Turcs opérer aucun débarquement à Modon. Il faut qu'ils se trouvent tous à Navarin. N'est-ce pas aussi votre avis ?

M. Canning m'a informé que les comtes Guilleminot et de Ribeaupierre viendraient à Navarin. S'il arrive quelque chose, je vous en ferai part... Il me semble qu'Ibrahim est arrivé ; j'ai remarqué en plus un grand mouvement autour de sa tente (c'est peut-être bien une maison) à Modon...

DU MARQUIS DE TRAVERSEY

Solo Romanchtchino, 30 décembre 1827.

L'ingratitude, cher comte, est rarement compatible avec la valeur et le talent. En conséquence, elle n'a jamais pu être votre partage ; j'espère que ni moi ni mon fils ne nous montrerons ingrats envers vous. Il doit tout à votre amitié, il ne l'oubliera jamais,

pas plus que son père. Je vous félicite de vos succès, je félicite aussi notre flotte de vous être confiée, avant même le grand événement dont la principale part de gloire vous appartient. J'ai dit et répété à qui voulait m'entendre que notre flotte ne pouvait se trouver en de meilleures mains. Votre nom, votre gloire passeront à la postérité. Il est beau d'avoir, pour les transmettre à ses héritiers, des services comme les vôtres....

J'ai vu votre officier d'ordonnance. Ses récits, les détails qu'il m'a donnés au sujet de votre victoire ont presque seuls occupé les quelques heures de notre entrevue. Après cela, je n'ai plus pu m'intéresser à rien. Je lui porte envie. Il va de nouveau avoir le bonheur de servir sous son valeureux chef et bienfaiteur...

DE LA BRETONNIÈRE

(*Extrait.*)

A bord du *Breslau*, en rade de Toulon, 25 décembre 1827.

Mes officiers, comblés par vous de tant d'amabilités, me chargent de vous transmettre leurs très humbles respects. Quant au

commandant même du *Breslau*, il n'oubliera jamais, Monsieur l'amiral, la noblesse de vos procédés à son égard. Ma blessure est en bonne voie de guérison, et j'espère dans un mois marcher librement.

30 janvier 1828.

Veuillez, Monsieur l'amiral, agréer l'expression de toute ma reconnaissance pour le tendre intérêt que vous m'avez témoigné et permettez que je vous demande pour moi une petite place dans votre bon souvenir. Mes officiers, aussi reconnaissants que leur commandant, vous présentent leurs respects. Plus heureux que moi (De la Bretonnière avait quitté son vaisseau par suite d'une blessure), ils auront encore le bonheur de vous voir, et s'efforceront de mériter aussi dans l'avenir votre approbation.

30 août 1828.

Je vous apprends avec tristesse, Monsieur l'amiral, que d'après l'avis des médecins, ma blessure ne me permet pas de reprendre immédiatement la mer et que les eaux sont

nécessaires pour ma complète guérison. Je défère à cet avis parce qu'avant tout il faut recouvrer la santé. Mais c'est pour moi un grand chagrin de quitter le *Breslau ;* un chagrin d'autant plus vif que je brûlais du désir de me retrouver avec Votre Excellence sur un nouveau champ de bataille, et que je suis privé de cet honneur.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

Smyrne, 28 janvier.

Cher Amiral,

Dandolo est arrivé tout à l'heure et m'a remis deux lettres de vous. Je vous en suis très reconnaissant.

Je crois qu'en passant par Malte, un de nos vaisseaux y débarquera une cuisine. Je suppose que vous en avez justement besoin là.

Avant de se rendre à Porros, je voudrais voir quel effet produira à Constantinople la déclaration du 16 novembre. Je n'attends que cela ; mon équipage est presque tout à fait remis ; quant à moi, je souffre toujours de rhumatismes...

(*Postscriptum autographe.*) J'ai oublié de vous écrire que, parti de Paros quarante-huit heures après Guilleminot et vingt-quatre heures après Canning, je les ai devancés tous deux. — Vive l'escadre de Votre Excellence !

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

A bord de l'*Hélène* mouillée devant Pétalidi,
31 août-12 septembre 1828.

... Autant qu'il dépendra de lui, le général Maison conformera sa conduite aux complaisances que vos collègues trouvent convenables d'avoir pour Ibrahim-Pacha. Je dis : « autant qu'il dépendra de lui, » car un plus long séjour de ses troupes au camp de Petalidi devient impossible, vu que les hommes y sont exposés à l'influence du soleil et des nuits humides, dans une localité excessivement marécageuse... En conséquence, il est dans la nécessité de transférer sans délai son camp ailleurs. Cependant il serait absurde de l'envoyer à Calamatta ou dans un autre endroit, attendu qu'il a débarqué dans le Peloponèse précisément pour obliger les Égyptiens et les Turcs à évacuer les villes de la Messénie. Si même

Ibrahim-Pacha, uniquement parce que les Français s'approchent des lieux qu'il doit quitter, faisait aux amiraux l'injure de douter de leur parole, ceux-ci se croiraient-ils tenus de lui fournir, au moyen de nouvelles conférences et de nouveaux délais, des garanties nouvelles de la stricte exécution de leurs engagements ?

Je vous prie, Monsieur l'amiral, de me pardonner cette observation. Elle m'est inspirée par un sentiment que je ne suis pas en état de vous cacher. Je me trompe peut-être, mais dans tout ce qui se passe à Navarin, je vois les circonstances s'arranger comme exprès pour ajourner l'accomplissement de la bonne œuvre qui, tout en étant visiblement dans les desseins de la Providence, ne laisse pas de contrarier les petites combinaisons et certaines personnalités.

Je ne sais si M. Canning vous a fait lire comme à moi le fameux protocole de Londres, au sujet de l'expédition française. J'espère qu'il en sera de ce document comme des autres sortis de la même fabrique. Ceux de ces articles qui sont conformes à la justice seront

exécutés, et ceux qui tendent à un but contraire resteront lettre morte.

Je reçois les plaintes d'innombrables familles désolées d'apprendre qu'on embarque leurs fils et leurs filles sur les vaisseaux en partance pour Alexandrie. Encore une fois, je vous supplie, Monsieur l'amiral, d'employer toute votre influence pour empêcher un scandale pareil. Ces plaintes ne meurent pas en Grèce, les journaux s'en emparent.

J'espérais vous voir à Navarin, et vous épargner la peine de lire cette longue lettre, mais comme Messieurs les ambassadeurs sont déjà partis, je dois me rendre à mon poste par la route la plus directe. D'un autre côté, mon arrivée à Navarin ne plairait pas à Ibrahim-Pacha. Et je ne veux pas donner à ce monsieur un nouveau sujet de mécontentement.

DE LORD CODRINGTON

18 novembre, 1828.

Chez mon frère où je réside en ce moment avec lady Codrington, mes trois filles et Harry, il m'a été bien agréable, vous pouvez

en être pleinement convaincu, mon cher ami, de trouver votre lettre et celle fort aimable du prince Lieven. Il ne m'a pas été moins agréable que la lettre de Navarin soit arrivée justement le jour anniversaire de la bataille, alors que, de tout mon cœur, je buvais à votre santé avec les amis réunis pour fêter cette date. Puissiez-vous vivre bien portant durant de longues années, mon cher Amiral, et jouir des fruits de cette journée qui a été le point de départ de notre amitié. Je souhaite que la même gloire et le même succès accompagnent toutes vos entreprises !

Je voudrais vous donner une idée plus favorable de votre autre collègue[1] qui se fait tant de tort dans votre esprit par ses petites étrangetés. Dans plusieurs questions importantes, je l'ai trouvé si droit que je suis sincèrement désolé des faits inexplicables qui semblent rendre bizarre sa façon d'agir. N'oubliez pas que la Russie est un grand épouvantail pour une foule de Français et d'Anglais. C'est à ce point qu'ils craignent de voir votre bon empereur dévorer vivante toute la Turquie avec les os et

1. De Rigny.

la chair. Là est, si je ne me trompe, le mot de l'enigme : c'est ce qui explique pourquoi notre gouvernement a consenti à l'occupation de la Morée par une armée française si considérable. Ribeaupierre a de la sorte un jeu difficile.....

Plus loin, à propos du traité de Londres, sir E. Codrington écrit dans la même lettre :

« Une fois le traité de Londres conclu, à mon humble avis, le but des alliés devait être de forcer immédiatement le sultan à l'exécuter, que cela lui plût ou non. Ayant sous la main pour gouverner la nation grecque un homme aussi capable que le comte Capo d'Istria, j'aurais déterminé quelle partie au juste de la Grèce devait être soumise à son gouvernement et je lui aurais largement fourni les moyens d'affermir son pouvoir sur la base indiquée par les puissances. Si cela avait été fait, la Grèce se serait développée sous le rapport commercial au lieu de rester simplement une nation belliqueuse et nous ne serions pas témoins de la guerre actuelle entre la Russie et la Porte, guerre qui éveille le mécontentement des uns, la jalousie des autres, et dont personne ne peut prévoir le terme. Mais il est inutile de

s'étendre sur ce côté du sujet ; c'est toucher une corde trop délicate. Du reste, mes sentiments vous sont connus, je ne les cache jamais. Il est amusant de lire et d'entendre ce qu'on dit du blocus des Darnadelles après la promesse faite par la Russie de renoncer à ses droits de partie belligérante, et puis de voir que l'Angleterre intervient « indirectement » dans l'envoi d'une armée française destinée à agir de vive force en Morée. Pourtant ils ne se considèrent pas comme « parties belligérantes » ! C'est toujours ce qui arrive quand on quitte le droit chemin pour prendre des sentiers boueux ! *En politique comme à la promenade, personne ne peut dire à l'avance s'il reviendra chez soi sans salir ses bottes.....* »

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Paris, 12-24 novembre, 1828.

.....Nous avons mûrement examiné, M. de Ribeaupierre et moi, s'il ne vaudrait pas mieux, dans les circonstances présentes, remettre à un temps plus favorable les mesures relatives à la croisière devant Prévéza. Après des allées et

venues prolongées, le général Church semble avoir l'intention d'établir de nouveau son camp à Milika. De la sorte, l'apparition d'un navire de guerre en vue du golfe ou le long des côtes de la Thesprotie aurait pour seul effet de pousser les Turcs à se fortifier dans les positions dont nous devrions les déloger. D'un autre côté, l'étrange résolution prise par l'amiral de Rigny concernant Lépante ; la liberté de navigation qu'il s'est décidé à accorder dans la baie et la faculté laissée ainsi aux Turcs de renouveler leurs approvisionnements de ce côté sont en contradiction avec le but même de la croisière projetée...

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

4 décembre 1828.

Cher Amiral..... J'ai envoyé soixante-dix hommes à l'hôpital, et il me reste encore cent cinquante malades. Les légumes et le bœuf mettront fin à cela, je l'espère.

Les ambassadeurs ont été un peu mécontents de moi, surtout le président, à cause de la communication que le général Maison et moi avons faite au pacha de Lépante. Ici on

ne sait comment agir pour plaire à tout le monde.

J'apprends qu'on arme les forts et les batterries de Malte. Qu'est-ce que cela pourrait signifier ?

DU COMTE POZZO DI BORGO

(*Autographe.*)

Paris, 2-14 décembre 1828

Altesse,

Ayant reçu l'ordre de communiquer immédiatement à Votre Altesse le résultat de mes démarches auprès du gouvernement français pour le décider à établir des dépôts de vivres et des arsenaux maritimes dans l'île dont vous avez résolu de faire la principale station de votre escadre, j'ai pris le parti de vous envoyer le présent courrier, comme le plus sûr moyen de remplir mes instructions.

Vous verrez, par une dépêche, que le ministre du roi n'a pas cru possible d'accéder à votre demande, parce que l'installation en question rendait tout ce service plus coûteux et moins actif qu'il ne l'est à Toulon où tout est déjà

approprié à ce but. Mais, tout en déclinant votre proposition par suite de considérations administratives, le gouvernement français n'a pas hésité à déclarer que le choix d'un port quelconque destiné à servir de station à l'escadre impériale ainsi que l'établissement d'entrepôts dans ce port ne pouvaient ni léser les droits, ni froisser les susceptibilités de personne, et qu'il était prêt, en cas de besoin, à soutenir cette manière de voir.

A l'occasion, si vous désirez faire venir quelque chose de Toulon, je vous prie de m'en prévenir. Quoiqu'on ne m'ait pas promis d'accorder tout ce que vous voudrez avoir, — je n'ai même pas été autorisé à présenter une demande semblable, — j'espère pourtant trouver moyen d'arranger cette affaire. Il faudrait, en ce cas, s'occuper aussi des moyens de transport qu'il serait bon de prendre à notre charge.

L'expédition française en Morée a assuré l'évacuation de ce pays par les Turcs et aussi, je l'espère, son indépendance. Les engagements réservés pris par les Anglais, ainsi que l'énergie déployée par eux pour empêcher

la guerre de s'étendre à l'isthme, on localisé les hostilités dans ses limites. J'apprends avec sympathie que les Grecs se hâtent de repeupler leur patrie. Ils ont besoin d'ordre et d'empire sur eux-mêmes, mais après six années d'insurrection et les égorgements qui ont rempli, sans discontinuer, toute cette période, il est dificile de s'habituer à l'un et à l'autre. C'est précisément cette conviction que j'ai qui m'a poussé à solliciter l'envoi d'une force armée en Morée pour obtenir la délivrance de ce pays. C'est une affaire faite et déjà une partie du corps expéditionnaire est arrivée. Le reste dépend de circonstances au sujet desquelles il est inutile pour le moment de se lancer dans les conjectures.

En méritant l'approbation de Votre Altesse, M. Tolstoï n'a fait que justifier mon opinion sur son compte et aussi les conseils que je lui avais donnés avant son départ. L'intérêt que vous voulez bien lui témoigner accroît encore dans une large mesure celui que je lui portais déjà. Recevez, etc.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Égine, 20 janvier — 1er février 1820.

Dans le temps même où j'adressais à Votre Excellence, par lettres officielles, la déclaration du gouvernement grec concernant la saisie par le contre-amiral Dandolo du brick de guerre du capitaine Nikodimo (le *Cambrien*), une frégate autrichienne sur laquelle, d'après ce qu'on dit, se trouvait l'amiral en personne, a arrêté, dans le port d'Égine, sous les yeux mêmes du gouvernement, plusieurs petits vaisseaux chargés de vivres destinés à l'armée grecque.

J'ai sur les bras tant d'affaires désagréables que j'ai prié le comte Boulgari, de vous fournir tous les détails possibles sur ce fait scandaleux....

DE KATAKAZI

(*Extrait.*)

Malte, 6-18 janvier 1829.

..... Les trois ambassadeurs n'ont fait qu'un court séjour à Malte. En ce moment ils sont

sans doute déjà arrivés à Naples. Le bruit court que M. Canning se repent d'avoir signé les protocoles de Paris. Il ne peut pas dire pourtant qu'on ne lui a pas laissé le temps de la réflexion. Du reste, libre à lui de se repentir, de se contredire lui-même, de pester, de faire des prédictions. La Providence conduira tout selon ses vues, et ses décrets s'accompliront par des moyens qu'aucun de nous probablement ne prévoit. Vous direz peut-être, Comte, que je parle comme un mystique. Mais comment ne pas recourir au Créateur quand ses créatures ne font que se mystifier les unes les autres?

..... Il est facile, Comte, de se représenter combien vous devez vous ennuyer à Paros et je vous envoie mes sincères souhaits, pour que cette campagne soit la dernière que notre flotte effectue dans ces régions où il n'y a que des larmes à essuyer, des passions à contenir et des obstacles à surmonter.

DU COMTE DE RIBEAUPIERRE

Naples, 1-19 janvier 1829.

En arrivant ici, j'ai trouvé un courrier que le ministre vous envoie, cher Comte, avec des instructions dont le contenu est tout à fait conforme à mes sentiments pour vous et peut encore fortifier entre nous cette entente et cette intimité, exigées par les grands intérêts dont nous sommes chargés..... Dans ce but, l'empereur désire que nos résolutions, de même que nos actes, soient absolument identiques. Ces instructions ayant été rédigées pour le cas où je me trouverais encore dans l'Archipel, ce n'est plus un devoir aussi rigoureux de les suivre, maintenant que nous sommes séparés l'un de l'autre. Néanmoins, convaincu que vous sentez, cher Comte, combien il est nécessaire de conformer vos paroles et vos engagements aux considérations supérieures qui doivent guider la politique de Sa Majesté Impériale dans les délicates circonstances de l'heure présente, je crois ne pouvoir mieux vous prouver les sentiments dont je suis animé à votre égard qu'en vous priant aussi bien,

dans votre intérêt personnel que dans celui du service, de vous entendre désormais avec le comte Capo d'Istria et de donner votre entier assentiment à ses idées. Personne, sans doute, n'est plus en état que lui de vous donner un bon conseil. Il connaît et vos relations politiques avec les différentes puissances européennes et les vœux formés par l'Empereur. Vous pouvez vous reposer complètement sur lui. Je lui écris à ce propos. Les bons rapports qui existent déjà entre vous deux garantissent le caractère amical des relations que je vous engage à entretenir avec lui.

On m'informe aussi que vous recevrez l'ordre d'établir à Paros vos magasins de vivres et la station de votre escadre. Connaissant votre prudence, je suis disposé à croire que vous jugerez nécessaire de ne faire venir que peu à peu de Malte vos vaisseaux et vos provisions, pour ne pas éveiller, par un déplacement trop précipité, les soupçons et les susceptibilités des Anglais.

AU VICE-AMIRAL DE RIGNY

26 janvier 1829... (l'indication du lieu est illisible).

Vous avez reçu déjà, je suppose, la déclaration des trois cours, en date du 16 novembre, que devait apporter..... (illisible) Joubert. Je ne l'ai pas lue. Mais on dit qu'elle ne stipule de garantie que pour la Morée seule et les Cyclades, non compris Candie.

Vous savez qu'il est odonné pour la seconde fois de lever le blocus de Candie... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à Londres et à Paris, le consentement de la cour de Russie à ces mesures a fait un très grand plaisir, comme étant la preuve de la sincérité et de la modération de l'empereur Nicolas. Cette fois, si les Turcs ne cèdent pas, je crois qu'on se fâchera. Mais il paraît qu'on n'est pas disposé à élargir les limites; sous ce rapport les ambassadeurs se sont peut-être donné une peine inutile. Pourtant cela tournera au profit de la situation politique de la Morée et du voisinage. Je le désire. Quant à moi, si j'étais à la place du comte Capo d'Istria, — je souhaiterais un peu moins de ter-

ritoire et un peu plus d'indépendance, c'est-à-dire un peu moins de vassalité.

DE CAPO D'ISTRIA

Égine, 12-24 décembre 1828.

J'ai reçu tout à l'heure, de Candie, des nouvelles désolantes, qui ont déjà été communiquées à Votre Excellence par l'amiral *Mioulis*. L'ordre lui a été donné aujourd'hui de mettre la goélette *l'Eucharide* à la disposition de Votre Excellence... Il agira sous la direction du commandant du *Constantin*. Il me semble nécessaire d'envoyer sans retard ce vaisseau dans les eaux de Candie. Sa présence seule suffira pour mettre en fuite les navires égyptiens, si même il n'a pas la chance d'en prendre quelques-uns...

DE KATAKAZI

(*Particulière*).

Malte, 20 janvier, 1er février 1829.

Dans la lettre que je viens de recevoir du comte Nesselrode, il veut bien me laisser jusqu'à un certain point libre de revenir en

Russie ou de retourner dans l'Archipel, mais il ajoute que ce dernier parti serait plus conforme au désir de l'Empereur qui a la bonté de considérer ma présence dans ces contrées comme une circonstance de quelque utilité pour son service.

Sans doute, Votre Excellence partagera en ce cas ma manière de voir. Une communication semblable est plus qu'un ordre, et, quelque pitoyable que soit l'état de ma santé, quelques souffrances que me cause le mal de mer, je dois sans hésitation regagner mon poste. Mais ici se présentent à moi des considérations d'une tout autre nature, dont j'aurai l'honneur, Comte, de vous entretenir avec la franchise que j'ai toujours montrée dans mes relations tant officielles que privées avec Votre Excellence.

Je vous le dis carrément, Monsieur l'amiral. Je crains qu'il ne vous soit désagréable de me voir de nouveau à bord de l'*Azoff*. En parlant ainsi, je n'ai pas l'ingratitude de penser que dans votre cœur se soit glissé aucun sentiment hostile à mon égard. Mes doutes se fondent uniquement sur des précédents dont l'énumération est pénible pour moi, mais au sujet des-

quels il est nécessaire que je m'explique avec vous.

La divergence de nos vues sur la plupart des choses que vous êtes appelé à décider ici et auxquelles je dois prendre part, ne fût-ce que pour pouvoir rédiger en connaissance de cause mes rapports au ministère ; l'impatience, souvent même la colère avec lesquelles vous avez constamment repoussé mes plus légères observations ; l'obéissance aveugle et la soumission absolue que vous vouliez, me semblait-il, introduire dans un domaine qui échappe à la discipline militaire et qui exige souvent un examen calme et réfléchi ; cette circonstance que j'ai eu le malheur d'être considéré par vous comme un homme dépourvu de toute expérience et de tact en matière politique ; enfin l'opinion où vous paraissez être que, dans tout ce qui concerne la question d'Orient, je suis un juge partial, — toutes ces causes, prises ensemble, vous poussent à me regarder comme un employé plutôt importun qu'utile. Vous ne vous étonnerez pas, Excellence, de ma triste conviction à cet égard, si vous voulez bien vous rappeler les dernières recherches faites par

vous dernièrement dans les archives de votre chancellerie pour vérifier à quel titre je me trouvais attaché à votre escadre et si j'avais le droit de vous exprimer un avis quelconque.

J'en appelle à votre franchise, Comte, persuadé que vous reconnaîtrez la réalité de tout ce que je vous écris et l'embarras non moins réel dans lequel je me trouve entre la crainte de déplaire au ministère et celle de vous ennuyer de nouveau par ma présence dans votre escadre (1).

DE PROKESCH

(*Extrait.*)

En rade de Smyrne, 2 février 1829.

Excellence, je me permets d'ajouter deux mots à la dépêche de l'amiral. Durant notre séjour à Égine, Votre Excellence a émis plusieurs vérités qui se sont gravées dans mon cœur. Fruits d'une profonde connaissance du monde et des choses de la vie, ces vérités sont

1. Pour sortir de cette alternative désagréable, M. Katakazi proposait de se rendre en février à Paros d'où on l'expédierait comme courrier à Pétersbourg dans le courant de l'été.

une très précieuse indication pour tout homme en place soucieux de l'ordre et de l'accord. Je citerai l'une d'elles : « Souvent nous réconcilions ou nous brouillons les États ; nous faisons la paix et la guerre. » La concession que l'amiral sollicite aujourd'hui de Votre Excellence est de celles qui créent des obligations si on les accorde et qui excitent du mécontentement en cas de refus. Cette concession n'entraîne après elle aucune conséquence préjudiciable. Elle tranche au contraire la question, et, en outre, par sa nature même, elle peut être présentée sous un jour particulièrement avantageux. Aussi dirais-je volontiers qu'il aurait fallu en faire naître l'occasion si celle-ci ne s'était pas présentée d'elle-même.

J'écris ces lignes sous l'influence des sentiments qui doivent être les miens à l'égard de Votre Excellence : avec le très vif désir que votre escadre informe au plus tôt la cour de l'entente complète et de la franche cordialité régnant entre elle et la flottille de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies ; enfin, avec la ferme confiance que Votre Excellence me pardonnera cette démarche en considération des motifs qui l'ont dictée.

Je reste avec un profond respect de Votre Excellence l'humble et obéissant serviteur *A. Prokesch*, chef d'état-major de l'escadre de Sa Majesté Apostolique.

(*Sur l'original de cette lettre était écrit le brouillon de réponse que voici*) : Monsieur, j'ai reçu tout à l'heure votre aimable lettre et je m'empresse de vous répondre en même temps qu'à l'amiral. Par ma réponse à ce dernier, vous verrez que notre cour saura apprécier la pacifique et amicale façon d'agir du comte Dandolo. Quant à la demande de l'amiral, elle me met, mon cher monsieur Prokesch, le couteau sur la gorge. Je vous donne ma parole d'honnête homme que, malgré tout mon désir d'être agréable à l'amiral, je ne puis faire cela sans violer mes instructions, lesquelles sont très circonstanciées et nomment d'abord les Anglais, ensuite les Français, Je ferai ce que je pourrai, c'est-à-dire que je demanderai l'autorisation par le courrier que j'enverrai dans deux jours. S'il ne s'agissait pas de blé. Mais le blé ! ! !...

Je l'espère pourtant, l'amiral ne m'en voudra pas, en se convainquant que je ne puis décidément pas prendre sous ma responsabilité une pareille chose.

Recevez, etc.

DE KATAKAZI

(*Extrait.*)

Comte. . . . .

Le *Constantin* vous arrivera plus tôt que vous ne l'attendiez, parce que tous les autres vaisseaux qui se trouvent ici ne peuvent être prêts avant quatre semaines au moins. Sans l'empressement et le zèle de M. Bazannoff, le pauvre M. Bogdanovitch aurait été dans un grand embarras, car M. de Ribeaupierre le prie instamment de vous envoyer au plus tôt un vaisseau avec les dépêches arrivées de Pétersbourg à Naples. Du reste, il n'est rien venu pour vous du ministère des affaires étrangères, mais seulement de celui de la marine.

. . . .

Un ami m'écrit de Pétersbourg à la date du 24 décembre (vieux style) : « Rien de nouveau,

sauf que nous faisons de grands préparatifs pour la future campagne. Il ne paraît pas, du reste, qu'il soit question d'une rupture entre nous et les puissances européennes. L'amour de ces dernières pour le sultan ne va pas jusqu'à vouloir dégainer en sa faveur. »

La maladie de La Ferronnays et sa sortie du ministère sont un événement qui a fait beaucoup de bruit en France et dont la politique anglaise actuelle tâchera sans doute de tirer profit pour elle. Nous verrons ce qui sortira de là.

Recevez, etc.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Nauplie, 12-24 février 1820.

..... Le fait que le comte de Ribeaupierre nous laisse sans nouvelles serait un mauvais signe pour notre affaire, si d'un autre côté l'empereur de toutes les Russies et le roi de France ne se souvenaient de notre malheureuse position. Leurs Majestés ne nous oublient pas, car nous avons encore reçu d'elles quelques secours...

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Nauplie, 23 février, 6 mars 1829.

..... Tous nos efforts sont maintenant dirigés sur Lépante. Dans ce but j'ai confié au brave et digne Miaoulis les opérations du blocus maritime, car avant lui la flottille laissait toute liberté aux canots ioniens et ils ont ravitaillé la citadelle pour plusieurs jours. Comme Lépante est étroitement cernée aussi du côté de la terre ferme, nous espérons forcer les Turcs à capituler.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

Davain, 8 mars 1829.

Cher Amiral,

Le *Volage* a été rencontré par l'*Adéon* qui revenait de la Suda. Il est impossible de rien comprendre à tous ces braves gens qui s'appellent les Candiotes, les Turcs et les Grecs... Un tel (nom illisible) dit qu'il n'a reçu aucun ordre du président, et le président m'a dit le contraire. Peut-être qu'il n'en a pas

reçu. Je désire vivement qu'on prenne une résolution définitive à ce sujet.

Recevez l'expression de mes sentiments très dévoués.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Nauplie, 5-17 mars 1829.

Dans deux ou trois jours seulement, Monsieur l'amiral, je répondrai officiellement à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de joindre à l'envoi de deux mille francs et d'une image du Sauveur. Je désirerais vous faire connaître aussi le choix du lieu où, selon votre désir, un asile sera construit. On prépare déjà chez moi les plans et dessins de cet établissement. Veuillez, en attendant, agréer nos remercîments les plus cordiaux et les plus sincères. Les bienfaits dont vous avez comblé ce malheureux pays sont innombrables. Votre don en provoquera d'autres. A cette fin je vais faire insérer dans la gazette locale votre lettre avec la réponse que j'aurai l'honneur de vous adresser.

DU COMTE DE RIBAUPIERRE

Nauplie, 5-17 mars.

Pour vous donner une idée, Comte, de l'attentive défiance avec laquelle les Anglais suivent tous vos mouvements, je vous dirai que M. Canning m'a questionné avec soin sur les motifs qui vous ont poussé à fortifier le chenal servant d'entrée au port de Paros. Les détails dans lesquels il est entré à ce sujet prouvent qu'il a reçu là-dessus des rapports circonstanciés. Il a ajouté que l'amiral Malcolm devait vous adresser à ce propos des questions amicales sans doute, mais catégoriques, et qu'il comptait sur une franche explication de la part de Votre Excellence.

J'ai répondu à mon collègue que je savais en effet qu'on avait amené en Grèce un peu de bois et que cela avait été fait à la demande du président pour la réparation des affûts, etc., mais que j'ignorais absolument votre prétendu dessein de vous fortifier dans l'île de Paros.

Je profite de cette occasion, etc.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Nauplie, 6-18 mars 1820.

Excellence, vous avez fait tant de bien, vous daignez rendre à ce pays et à ses premières fondations des services si variés que je me permets de solliciter votre assistance pour compléter l'armement d'une compagnie d'artilleurs que je voudrais mettre en état de faire campagne...

Le colonel Piéri m'a dit que vous étiez disposé à nous prêter les objets dont nous avons besoin.

Comme le prouvent les documents, Capo d'Istria obtint aussitôt ce qu'il demandait.

TRICOUPIS, au nom du gouvernement grec, s'adressa à Heyden, le 23 février-7 mars 1829 pour le prier de « s'intéresser au sort de l'équipage du canot de commerce *la Madona d'Hydra* qui avait été pris par les Turcs et de tirer de captivité ces malheureux au moyen d'un échange contre des prisonniers turcs... »

Un autre correspondant dont la signature est illisible déclare, à la date du 12-24 mars 1829, que « ce n'est pas la première fois qu'il remercie le comte au nom des pauvres, des malades et des orphelins. Ensuite il lui apprend que « le plan de la reconstruction graduelle de Nauplie est prêt », et que « sur la place qui portera le nom de place des *Trois-Amiraux* on va bientôt élever un bâtiment qui, grâce aux largesses du comte Heyden, constituera la propriété éternelle de l'hôpital; enfin que l'image du Sauveur offerte par l'amiral sera, suivant le désir de ce dernier, placée dans l'église de l'orphelinat à Égine. »

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Du camp près de Lépante, le 19-30 avril 1829, le père du président de la Grèce, le comte Augustin Capo d'Istria écrit au comte Heyden, que Lépante s'est rendue après avoir été défendue pendant 31 jours par Kiou-Ibrahim-Pacha. Durant le siège, les Grecs ont perdu en tout dix hommes tués et vingt-quatre blessés. Comme clef de toute la chaîne de montagnes

qui séparent la Grèce de l'Épire et de la Thessalie, Lépante a, dit la lettre, une grande importance militaire. Capo d'Istria prévoit que le premier résultat de la capitulation de Lépante sera la prise de Missolonghi. En terminant, il remercie pour les cartouches qu'on lui a envoyées et demande qu'on lui en expédie encore cent mille.

DU COMTE DE RIBEAUPIERRE

Naples, 6 avril 1829.

. . . .

Les dernières lettres que j'ai reçues, Comte, m'ont apporté l'agréable espérance de voir se reformer de plus en plus l'alliance des trois cours. Le gouvernement français a honnêtement soutenu les principes de cette union et la politique du cabinet britannique semble un peu moins fourbe aussi depuis quelque temps. Je me réjouis sincèrement de pouvoir vous apprendre que je commence à ne plus craindre de nouvelles difficultés et à compter sur le maintien des relations amicales entre nous et les autres puissances.

. . . .

Tous vos officiers et même leurs équipages ont eu une tenue parfaite ici. Je crois de mon devoir de le déclarer à Votre Excellence.

D'ANGEL DE SAAVEDRA

8 avril 1820.

Un document comique attestant à quels chercheurs d'aventures Heyden et la Grèce eurent parfois affaire, c'est la lettre par laquelle Angel de Saavedra recommande « le colonel don Antonio Sekvar (père d'une charmante fille, ajoute entre parenthèses l'auteur), émigré à Malte, député aux Cortès, un des artilleurs les plus distingués de l'Espagne, qui serait très utile à un pays naissant pour y créer l'artillerie. » Saavedra prie Heyden de parler de lui à Capo d'Istria et conseille de « ne pas laisser échapper une si bonne occasion. » — « Ce n'est pas un homme perdu, un aventurier à la poursuite de la fortune, » — explique-t-il naïvement, — « il n'est pas tout à fait privé de ressources et il vit honnêtement avec sa famille. Mais il s'ennuie d'attendre un

changement dans les affaires de l'Espagne et il voudrait se créer une nouvelle patrie, être utile à la religion et à la liberté. Si on lui en fait la proposition, il ira consacrer son vaste savoir à la Grèce qui retirera profit et même gloire de ses services. »

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Égine, 8-20 mai 1829.

En réponse à la nouvelle consolante que vous m'avez fait parvenir par l'entremise de M. Paléologue, je m'empresse de vous annoncer la reddition de Missolonghi et d'Anateliko. Cet événement a une importance considérable. Il est arrivé juste au moment où le capitaine Spener exigeait que Miaoulis levât le blocus de ces forteresses et du golfe de Prévéza. Je suis en correspondance diplomatique avec M. Donkins au sujet du protocole du 22 mars et notamment de l'article concernant l'armistice. Les Anglais réclament la levée générale du blocus, le retour de toutes les troupes dans le Péloponèse, etc. Je leur réponds que cela ne me regarde pas, attendu qu'à l'impossible nul n'est tenu.....

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Lépante, 15-27 mai 1829.

Comte,

Le retour de M. Paparigopoulo auprès de Votre Excellence me fournit une occasion dont je m'empresse de profiter pour me rappeler à votre souvenir. Après la prise de la citadelle de la Roumélie, puis de celle de Lépante, je me suis fait un devoir de signaler à Votre Excellence les services essentiels que nous avait rendus M. Paparigopoulo ; maintenant je dois ajouter qu'il a puissamment contribué à la prompte reddition de Missolonghi et d'Anateliko. Tout cela m'impose l'obligation de remercier encore une fois Votre Excellence de ce qu'elle lui a permis de rester près de moi. et m'autorise à solliciter pour lui votre bienveillante protection.

Le protocole de Londres qu'on représente comme généreux et magnanime à l'égard des Grecs nous tient dans une sorte d'engourdissement et j'attends avec impatience le président, pour savoir ce que je dois entreprendre.

Je ne vois dans l'avenir que des obstacles et des embarras innombrables si la main puissante de l'empereur Nicolas ne nous tire pas sans délai d'une situation si gênante et si difficile...

Je vous prie, etc.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Argos, 8-20 août 1826.

..... Tout mon désir serait de me trouver le plus près possible de vous, maintenant que vous êtes à la veille de recevoir des nouvelles d'un si haut intérêt. Vous savez déjà les causes qui ont donné lieu au départ de l'amiral Rosamel. Le général Trézel me les a apprises. D'après ses renseignements, l'armée russe ayant occupé sans difficulté Andrinople, s'est mise en marche sur la capitale, aussi s'attendait-on à un soulèvement général. En prévision de cela, M. Rosamel s'est hâté de se rendre à Smyrne pour protéger les sujets français.

DU GÉNÉRAL AIDE-DE-CAMP, COMTE DIEBITSCH, DES BALKANS, COMMANDANT EN CHEF DE LA DEUXIÈME ARMÉE, AU COMTE HEYDEN

Andrinople, 20 août 1829.

Après le passage du Balkan par l'armée que l'Empereur m'a confiée, les succès de nos armes se sont étendus jusqu'aux portes d'Andrinople où je me trouve depuis le 8 de ce mois, ayant à Kirk-Klissa un corps détaché dont les postes occupent Aciouleboourgaz et le village de Vounar sur la route de Viza. Toutes les villes riveraines du golfe de Bourgas, ainsi que Vasilko et Aiatéboi, sont occupées par nos troupes, et enfin, le 8, l'amiral Greigh s'est emparé d'Inadia. Dans cet état de choses, l'Empereur voulant que je me mette au plus tôt en communication avec Votre Altesse, j'ai ordonné au quatrième régiment des uhlans du Boug de se rendre d'ici à Énos avec quatre pièces d'artillerie à cheval sous le commandement du général-major Sievers. Mon aide-de-camp le capitaine de cavalerie de la garde, Moukhanoff, et le capitaine en second de la flotte,

Schtcherbatcheff, qui accompagnent le détachement vous remettront une dépêche du comte Nesselrode jointe à la présente. Comme Votre Altesse le verra en prenant connaissance de cette dépêche, la volonté de l'Empereur est que, si les circonstances me forcent à poursuivre les opérations offensives contre Constantinople, la flotte placée sous vos ordres se conforme à mes instructions et, à partir de ce moment, passe tout à fait sous mon commandement. Toutes les probabilités font supposer que le sultan ne poussera pas les choses jusqu'à cette extrémité, car, depuis le 16 de ce mois, les plénipotentiaires de la Porte Ottomane se trouvent à mon quartier général pour traiter de la paix. Si toutefois, dans ces pourparlers, je remarque la moindre intention de gagner du temps par des délais, je n'hésiterai pas à reprendre aussitôt une offensive énergique et alors je ne manquerai pas d'en communiquer le plan général à Votre Altesse, afin qu'elle puisse y coopérer de son côté. Pour atteindre ce but important, voici ce que je propose. Présumant que la partie de la flotte avec laquelle vous avez marché contre les forces navales turques est déjà revenue dans

l'Archipel, je prie Votre Altesse de se borner pendant les négociations actuelles, à la réunir à la flotte du contre-amiral Ricord à l'entrée des Dardanelles. Veuillez, en même temps, détacher soit un ou deux bricks, soit d'autres légers vaisseaux, à votre choix, pour croiser constamment autour du golfe d'Énos et observer les côtes. Si un signal apparaît sous le pavillon impérial, ce sera l'indice d'un changement survenu dans les circonstances.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Nauplie, 28 octobre-7 novembre 1829.

La nomination de Votre Excellence au commandement des forces navales qui doivent rester dans l'Archipel constitue un nouveau bienfait, et je ne manquerai pas de déposer aux pieds de l'Empereur l'expression de ma reconnaissance. La bataille de Navarin a commencé l'œuvre de la restauration de la Grèce. Maintenant qu'il s'agit de l'achever, à qui, sinon à vous, amiral, Sa Majesté Impériale pouvait-elle confier l'accomplissement de ses magnanimes desseins? Quant à moi, j'en suis heureux.

Il reste encore beaucoup à faire; l'ambassadeur de France s'occupera, conjointement avec M. de Ribeaupierre, de cette tâche grande et difficile..... Mais ils auront beau presser les Turcs, les négociations traîneront en longueur et on ne pourra pas arriver vite à une solution positive. Jusque-là, il faudra s'armer de patience et préparer la voie aux choses réalisables dans l'organisation future. Le gouvernement y réussira, si on ne le laisse pas sans secours pécuniaires et si, d'un autre côté, on ne le paralyse point par de mesquines intrigues. Mais celles-ci continuent à présent plus que jamais! La malveillance essaye de profiter du départ des troupes françaises pour exciter les Rouméliotes à un nouveau soulèvement, elle n'abandonne pas non plus l'espoir de décider les Maïnotes à reprendre leur ancien métier.

Vous connaissez Raïko, Comte. Ce n'est pas un alarmiste et je ne puis assez me louer des capacités, du zèle et du dévoûment dont il a fait preuve, surtout depuis qu'il commande à Patras. Je vous envoie ci-jointe une copie de sa dernière lettre. Je partage si complètement le désir dont elle est l'expression que je me proposais de vous en parler à notre première

rencontre. Mais comme je ne sais pas au juste quand je pourrai quitter Nauplie et que le départ des Français commence le 15 novembre, je me permets de vous écrire à ce propos.

Le général Schneider m'a informé qu'il avait reçu l'ordre d'évacuer les forteresses de la Messénie, que la moitié de sa brigade partirait le 15, et le reste dans un mois.

Cet événement produira une forte impression et je crois qu'il serait tout à fait nécessaire de le prévenir par l'établissement d'une station navale ayant sous sa surveillance non seulement les eaux de Patras, mais aussi celles de la Grèce occidentale. On prescrirait au commandant de se tenir en constants rapports avec le mien à Lépante et avec le colonel Raïko. La seule apparition de cette force navale suffirait pour retenir dans le devoir des hommes que des tentations de diverses sortes induisent à mal faire. On pourrait changer chaque mois le personnel de la station, et j'ose penser que ce service ne serait pas préjudiciable aux équipages ; quant au pays, il y gagnerait infiniment sous tous les rapports dans le présent et dans l'avenir. Le comte

Panine vous écrira officiellement à ce sujet, et moi-même je n'attends que votre réponse pour m'adresser à M. le vice-chancelier.

Vous trouverez encore ci-incluse, Comte, une lettre concernant les cartouches que vous m'avez offertes avec tant d'empressement ; je les recevrai avec une sincère reconnaissance. Je suis aussi très touché de la considération que votre Excellence, me témoigne en me demandant mon avis au sujet de l'*Hélène*. Je désirerais moi-même connaître l'avis du bon capitaine Épantchine, mais jusqu'ici je n'ai pas eu une minute de liberté pour causer avec lui ; j'espère le faire incessamment.

M. Paparigopoulo vous remettra cette longue lettre. Je me charge de son affaire et je l'arrangerai le mieux possible.

Recevez, etc.

(*Autographe.*) Le comte Nesselrode et le comte Diebitsch ne me laissent pas ignorer tout ce que la Grèce doit et devra aux largesses et à la sympathie de l'Empereur. Je profiterai du retour des aides-de-camp du feld-maréchal pour écrire à l'un et à l'autre, et peut-être oserai-je aussi placer sous les yeux de l'Empe-

reur un court rapport ainsi que l'expression de ma reconnaissance pour votre nomination. Je vous renouvelle, cher Amiral, l'assurance de mes sentiments affectueux.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

(*Confidentielle.*)

Nauplie, 10-22 novembre 1829.

..... D'après les paroles du comte Panine, la frégate (elle n'est pas nommée dans la lettre) mettra à la voile dans deux ou trois jours. Je le désire vivement, surtout pour faire comprendre aux Spartiates qu'en cas de besoin, nous pouvons venir à bout d'eux. Il serait fort utile que la frégate s'arrêtât en vue de Calamatta, ne fût-ce que vingt-quatre heures. De mon côté, j'écris à ce sujet aux membres du gouvernement, et j'espère que l'apparition de la frégate produira un effet bienfaisant.

Comme j'ai déjà eu l'honneur de le faire savoir à Votre Excellence, les frères du sénateur Mauromichalis Pétrobeï se sont attribué arbitrairement l'autorité gouvernementale et perçoivent à leur profit tous les revenus de la

contrée. Nos bons amis leur persuadent qu'ils font très bien, attendu que le gouvernement actuel est maintenant à la veille de plier bagage.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

(*Extrait.*)

A l'ancre près de l'île de Milo, 30 décembre 1829.

Cher Amiral,

On dit que l'empereur Nicolas a approuvé les modifications au protocole du 22 mars, qui accordent aux Grecs un peu moins de territoire, mais un peu plus d'indépendance. En cela consistait aussi mon système, si tant est que dans les affaires d'ici on puisse se tenir à un système quelconque.

Chez nous, à Paris, on est à la veille d'une nouvelle crise ministérielle qui même a déjà commencé par le fait de la démission de La Bourdonnaye.

DU COMTE CAPO D'ISTRIA

Salamine, 21 janvier-2 février, 1830.

Excellence,

Je remets ces lignes au commandant de l'*Okhta*, pour vous remercier encore une fois, Monsieur l'amiral, des importants services qu'a rendus le séjour de votre brick dans les eaux de Salamine. Sa présence a produit un excellent effet; il a même sauvé la caisse militaire. Voulant vous devoir la prolongation de ce double service, je prie le commandant de l'*Alexandre Newsky* de rester encore ici dix ou quinze jours.

Hier six nouveaux bataillons ont prêté serment et reçu des drapeaux. Les soldats et les officiers ont montré, à cette occasion, un excellent esprit, et leur tenue se trouve être aussi satisfaisante que le gouvernement pouvait le désirer. Plusieurs corps francs ont demandé à être versés dans l'armée régulière. Avec le temps, nous trouverons moyen d'utiliser ces bonnes dispositions.

DU COMTE DE RIBEAUPIERRE

(*Confidentielle.*)

(Sans indication de date ni de lieu d'origine.)

Permettez-moi, Comte, de vous parler avec la franchise qui a été la règle de nos premiers entretiens. Cette franchise est dans mon caractère, et il m'a semblé que vous l'approuviez.

Nous sommes voisins l'un et l'autre, et pourtant nous vivons comme si nous étions séparés par tout un monde. Nous servons le même prince, les mêmes intérêts nous sont confiés ; les mêmes sentiments devraient nous animer, et, malgré cela, il nous est impossible de nous voir.

Vous aviez promis de me faire visite à Paros et je comptais tellement sur cet engagement pris par vous que, n'ayant pas d'occasions fréquentes ni sûres de vous écrire, j'ai dû ajourner, jusqu'à notre entrevue, des explications exigées par le bien du service et qui de jour en jour deviennent plus nécessaires. Lors même que j'écrirais des volumes entiers, je ne vous raconterais pas tous les détails qui peu-

vent être épuisés en une heure de conversation. L'affaire seule de Candie, par exemple, donne lieu à une telle multitude de considérations diverses que, malgré les lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser plus d'une fois, elle ne vous est peut-être pas encore suffisamment connue. Il se peut que vos collègues soient dans cette affaire aussi peu scrupuleux que les miens. Dans vos mains se trouvent des ordres qui vous ont été apportés par le capitaine Lazareff et notamment une dépêche du 14 août. Pourtant, dans votre lettre du 22, vous ne me dites mot ni de votre départ, ni des dernières intentions de la cour, ni du *genre* (ce mot est souligné dans l'original) de satisfaction que vous avez exigé du pacha de Candie. Le silence que vous gardez, Comte, me laisse ignorer si vous vous êtes expliqué ou non avec messieurs les amiraux au sujet des dernières dispositions prises, et si je dois ou non m'expliquer sur le même sujet avec messieurs les ambassadeurs. Enfin la dernière lettre que vous avez bien voulu m'écrire, me met dans un cruel embarras. Le capitaine Sytine a reçu l'ordre de vous trouver soit à Navarin, soit à Malte, et vous l'envoyez ici pour prendre mes dépêches et

celles du comte S. Cependant ces dépêches sont trop importantes et trop pressées, pour que je puisse me résoudre à en remettre l'envoi à une époque indéterminée. J'avais fait proposer au capitaine Sytine d'aller droit à Ancone, dans le cas où il ne trouverait pas Votre Excellence à Navarin, mais bien qu'il ait quitté Malte depuis douze jours seulement, il a répondu qu'il n'avait de vivres que pour deux ou trois semaines. Il m'a donc été impossible de profiter de cette occasion, et je me vois forcé de confier mes dépêches à un navire étranger !

La seconde moitié de cette longue lettre est, par le ton comme par l'esprit, tout à fait conforme au fragment cité ci-dessus. Le comte de Ribeaupierre relève avec intention les moindres manquements commis par les officiers de l'escadre du comte Heyden et il en conclut que celui-ci semble lui-même éveiller chez ses subordonnés « un sentiment de défiance à l'égard du ministre plénipotentiaire de son souverain !.... »

AU COMTE DE RIBEAUPIERRE

Bouyouk-Déré, 28 janvier-9 février.

Comme on ne sait pas si je suis déjà revenu à mon poste, personne ne m'écrit, mais j'ai vu une lettre privée dont l'auteur annonce comme une chose absolument sûre que, devançant votre désir, cher Comte, l'Empereur vous charge de ramener en personne votre belle escadre et de remettre à l'amiral Ricord le commandemant de celle qui restera ici. Je vous préviens de cette décision pour que vous puissiez prendre les mesures qu'elle comporte.

Le feld-maréchal m'a déclaré qu'il serait bon que le brick et la frégate mouillés ici attendissent les ordres de l'Empereur. En conséquence, je les retiens jusqu'à l'arrivée de ces ordres.

Boutenieff n'a pas consenti à se démettre du commandement de son brick. Il dit que, comme la frégate restera ici, il n'aura pas sur quoi s'en aller. Je ne m'immisce pas là dedans, parce que ce n'est pas mon affaire. Dans le cas où vous quitteriez la Grèce en conséquence de la décision que je viens de communiquer à

Votre Altesse, je vous prierais d'inviter l'amiral Ricord à conserver, pour les voyages du brick, l'ordre convenu entre nous.

Recevez, etc.

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

Smyrne, 7 mars.

Cher Amiral,

J'apprends à l'instant une nouvelle bien affligeante pour moi : on m'écrit de Constantinople que votre cour vous a envoyé par l'intermédiaire de M. de Ribeaupierre l'ordre de revenir en Russie, et que Ricord restera ici. Je sais que vous-même désiriez cela. Mais je ne puis m'empêcher de regretter que ce désir ait été si vite satisfait! J'aurais beaucoup mieux aimé que nous finissions ensemble ce que nous avons commencé ensemble. J'espère pourtant que la nouvelle est fausse.

Rien de nouveau ici. Reis-Effendi est changé, mais cela n'a pas une importance particulière. Gordon a reçu une semonce de sa cour pour l'affaire de la *Blondine* (ce mot est souligné). Je ne sais rien de plus...

DU VICE-AMIRAL DE RIGNY

A bord du *Conquérant*, 31 juin 1830.

Cher Amiral,

Je n'aurais pas laissé le Président (1) s'en aller seul, si une saignée ne m'avait pas été ordonnée pour aujourd'hui.

Avant de me séparer de vous officiellement, permettez-moi de vous renouveler l'expression de mes regrets. Il aurait été très précieux pour moi que vous fussiez resté mon collègue jusqu'à l'achèvement de notre commune tâche. Mais puisqu'il plaît à votre souverain d'en décider autrement, retournez dans votre patrie adoptive. J'espère que vous y trouverez l'accueil correspondant à vos services. Mes souhaits vous y accompagneront, cher amiral, et je me flatte de l'espoir que vous conserverez aussi là-bas quelque souvenir de votre sincèrement dévoué, etc.

1. Capo d'Istria, Président du gouvernement Grec.

DU COMTE DE RIBEAUPIERRE

Bouyouk-Déré, 20 août.

Cher comte,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à votre depart de Malte, et, pour vous en remercier, je n'attendais que votre retour à Pétersbourg.

Je ne veux pas perdre une minute pour vous témoigner ma reconnaissance du souvenir que vous avez conservé de moi et vous prier de me le continuer.

Vous vous êtes illustré par une brillante campagne. Votre nom est indissolublement lié aux plus grands événements contemporains, vous avez mérité l'amour du pays, l'approbation de votre souverain et les fruits de vos nobles travaux vous attendent. Je me réjouis d'avance de tout cela, cher Comte, et vous souhaite sincèrement succès, santé et longue vie.

DU VICE-AMIRAL DANDOLO (1)

Vienne, 14 décembre 1830.

Monsieur l'Amiral,

Je regrette extrêmement d'avoir été forcé de quitter l'Archipel sans vous dire adieu et vous prier de me conserver une place dans vos souvenirs.

Les vents contraires qui m'ont barré l'entrée de la baie d'Égine, et aussi la nécessité de passer à Nauplie où j'ai eu le plaisir de voir votre fils, ont changé tous mes plans et trompé mes espérances. Je voulais vous écrire pour me rappeler à vous et vous prier de me conserver votre amitié. Le bruit courait que vous étiez en Grèce, que vous vous trouviez déjà en route pour revenir dans les ports de l'Empire. Tout cela m'a arrêté, car je ne savais où vous adresser une lettre.

A mon arrivée ici, votre ambassadeur m'a assuré que vous retourniez à Cronstadt par la voie de mer, les journaux m'ont ensuite appris votre arrivée là-bas. En conséquence, cher

1. Chef de l'escadre autrichienne.

Amiral, je m'empresse de vous féliciter de l'accueil flatteur et bienveillant que l'Empereur vous a fait et qui atteste qu'il apprécie pleinement vos excellents services et qu'il les récompensera selon leur mérite.

Je vous prie de me conserver votre estime et votre amitié, de vouloir bien me charger de vos commissions pour Venise et d'agréer l'assurance de l'estime et de l'attachement avec lesquels, etc.

DU BARON DE HECKEEREN

Saint-Pétersbourg, 7 mars-23 février 1831.

Après avoir accusé réception à Heyden de la lettre que celui-ci avait adressée avec un don de cent florins pour le monument à ériger à Van Speyck, le ministre des Pays-Bas en Russie ajoute :

« Comme Hollandais, je suis fier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle prouve que la haute abnégation de notre jeune marin a éveillé l'admiration dans cette capitale, produit une vive impression dans la flotte russe et mérité l'approbation d'un de ses

chefs les plus illustres. Toute notre marine sera flattée, Comte, de voir figurer, parmi les souscripteurs au monument de Van Speyck, le nom d'un amiral originaire de notre pays et entouré d'une telle gloire. »

EXTRAITS DU LIVRE INTITULÉ « MEMOIR OF THE LIFE OF ADMIRAL SIR E. CODRINGTON » (BIOGRAPHIE DE L'AMIRAL CODRINGTON)

Dans une lettre écrite par lui à Canning le 26 septembre 1827, Codrington dit entre autres choses (t. I, p. 22):

« Quant aux craintes relativement à l'influence russe, il est incontestable que la Grèce libre ne réclamera jamais l'appui de la Russie et ne se soumettra point à son despotisme... Indépendamment de cela, hier j'ai corné aux oreilles du drogman d'Ibrahim qu'en faisant entrer adroitement la Russie dans l'alliance, on l'a par cela même empêchée de prétendre à une influence plus grande que celle des autres puissances alliées. »

On voit par une lettre de Sir Edward à sa femme, en date du 30 septembre (t. I, p. 27),

que de Rigny mettait ses vaisseaux à la disposition de Codrington (p. 32).

SIR EDWARD CODRINGTON A MUSTAPHA-BEY

A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique *l'Asie* devant l'entrée du golfe de Lépante, le 2 octobre 1827.

« Sir,

« Son Altesse Ibrahim-Pacha avait, en présence de ses officiers et avec leur assentiment, donné sa parole d'honneur à l'amiral français et à moi, qu'aucun des vaisseaux de la flotte turque ne quitterait le port de Navarin sans votre permission. Il a violé cette promesse et je ne compte plus ni sur sa parole d'honneur, ni sur celle d'aucun de ses officiers. Les vaisseaux qui se trouvent ici sous le commandement de Mustapha-Bey ne peuvent plus rentrer dans le port de Navarin ni dans aucun autre port européen de ce côté-ci des Dardanelles. »

EXTRAIT DU RAPPORT DE CODRINGTON A L'AMIRAUTÉ

Zante, 10 octobre 1827.

5 *h. après-midi.* « L'*Alcrity* », qui arrive à l'instant de Corfou, m'apporte la nouvelle que, ce matin, il a rencontré sept vaisseaux de guerre russes à l'ouest de l'île. J'ai envoyé le *Talbot* avec une lettre dans laquelle je prie le comte Heyden d'être assez aimable pour venir me trouver devant Navarin.

CODRINGTON A SA FEMME

Mon nouveau collègue me plaît beaucoup (il s'agit du comte Heyden) ; c'est un homme droit, prêt, trop prêt même à mener l'affaire jusqu'au bout. Il dit que si on ne lui avait pas aussi positivement prescrit d'aller à Messine, il aurait été à Malte et serait arrivé ici depuis quinze jours déjà. Il n'est resté que trois jours à Portsmouth, il y était passé accidentellement, ne connaissant pas sa destination ultérieure, pour se munir des vivres et des autres choses nécessaires à la navigation.

Envoyer un homme à Messine, — le point

qui répondait le moins au but ! Et il avait écrit pour proposer Malte...

P. S. On nous a rapporté non décachetée notre lettre à Ibrahim. Son menteur de drogman a dit que personne ne savait ce qu'il était devenu ; mais je suis sûr que demain il se retrouvera, si toutefois le vent nous permet de jeter l'ancre bord à bord avec ses vaisseaux.

DE CODRINGTON A LADY PONSONBY

18 octobre 1827.

Mon collègue russe est plus à mon goût que l'autre (de Rigny). Il est prêt à m'accompagner partout et à agir en tout d'accord avec moi. De Rigny est bon aussi, mais il n'a pas la patience qui, depuis la dernière, guerre, est devenue l'attribut distinctif du service dans la marine, et qui est nécessaire pour notre tâche présente.

PROTOCOLE DES AMIRAUX ALLIÉS DEVANT NAVARIN

18 octobre 1827.

Après avoir épuisé toutes les mesures de conciliation et de persuasion, voyant que toutes

les représentations tendant à mettre fin à des cruautés inouïes jusqu'à présent ne rencontrent qu'un accueil railleur de la part de Méhémet-Ali, — les amiraux ont résolu de se placer en ordre de bataille dans le golfe de Navarin, pour renouveler à Ibrahim-Pacha des propositions qui, par leur conformité avec l'esprit du traité de Londres, sont évidemment favorables aux intérêts de la Porte elle-même.

INSTRUCTION SUR LA DISPOSITION DE LA FLOTTE ALLIÉE DANS LA BAIE DE NAVARIN

A bord de l'*Asie*, devant Navarin, 10 octobre 1827.

Il paraît que les vaisseaux égyptiens sur lesquels se trouvent des officiers français, sont pour la plupart au sud-est dans le golfe. En conséquence, je désirerais que Son Excellence le contre-amiral chevalier de Rigny plaçât son escadre à côté d'eux. Comme le navire ennemi qui vient immédiatement après est un vaisseau de ligne portant pavillon, je propose de placer près de lui l'*Asie* avec le *Genoa* et l'*Albion* immédiatement à sa suite. Je désirerais que Son Excellence le contre-amiral comte Heyden

eût l'amabilité de disposer *son* escadre immédiatement après les vaisseaux de ligne britanniques. En ce cas, les frégates russes peuvent s'occuper des vaisseaux turcs rangés à la suite des vaisseaux de ligne russes. Quant aux frégates anglaises, elles se mettront côte à côte avec tous les vaisseaux turcs qui peuvent se trouver du côté occidental dans le port à côté des vaisseaux de ligne britanniques. Les frégates françaises se posteront de la même manière par rapport aux frégates turques, etc., faisant suite aux vaisseaux de ligne français.

Si les vaisseaux en ont le temps, ils doivent s'amarrer avant que la flotte turque ne commence les hostilités. La flotte combinée ne doit pas tirer un seul coup de canon sans un signal particulier, — à moins que quelque vaisseau turc n'ait pris l'initiative. En ce cas le navire ottoman qui aura ouvert le feu sera passible d'une destruction immédiate. Les corvettes et les bricks, sous la direction du commandant du *Darmouth*, le capitaine Filoff, ont pour tâche de tenir les brûlots à une distance où ils ne puissent nuire.

Dans le cas d'une bataille et de la confusion inévitable qu'elle entraîne, se rappeler le mot de Nelson : « Le capitaine ne se trompe pas, qui place son vaisseau côte à côte avec celui de l'ennemi. »

Le vice-amiral Edward CODRINGTON.

Intéressante est la réponse faite par Reis-Effendi, le 30 octobre 1827, aux drogmans des ambassadeurs des trois puissances alliées.

Reis-Effendi répondit entre autres choses :

« La Sublime Porte a constamment déclaré qu'elle n'admettrait jamais l'intervention d'autrui dans ses affaires. Les résolutions de la Sublime Porte sont invariables. Ce qu'elle a déjà déclaré, elle le déclare encore maintenant, à savoir que jusqu'au jour du jugement dernier elle n'admettra jamais aucune intervention étrangère. » (T. II, p. 550.)

JUGEMENT SUR DE RIGNY ET HEYDEN

Dans son rapport sur la bataille de Navarin, Codrington dit de de Rigny et de Heyden que leur ordre de bataille « a été admirable et exemplaire » (p. 73).

Le 23 octobre, Codrington écrivait de Navarin à Heyden : « Sir, quand Votre Excellence m'a fait l'honneur de se placer volontairement elle et son escadre sous mon commandement, vous m'avez par là donné le droit de penser que je prenais sur moi dans une large mesure la responsabilité de cette escadre. Eh bien, j'use de mes droits pour vous exprimer avec quel grand plaisir j'ai remarqué vos dispositions dans le combat du 20 octobre.

« Rien ne peut se comparer à la manière dont vous avez dirigé vos vaisseaux : le fait que vous vous êtes trouvé sous mon commandement dans cette sanglante et meurtrière bataille restera parmi les souvenirs de ma vie de marin un de ceux dont je serai toujours le plus fier. »

Dans ses notes sur l'affaire de Navarin, sir

Edwar raconte que la première visite qu'il reçut après la bataille fut celle du comte Heyden. « Après un échange de félicitations, il me dit qu'il éprouvait le besoin de me faire connaître, sans perdre de temps, la vaillante conduite du capitaine La Bretonnière qui avait placé le *Breslau* de façon à protéger en grande partie l'*Azoff* contre le feu de l'ennemi auquel ce vaisseau était exposé. Si l'on songe à l'inimitié existant entre les marins des deux nations (les Russes et les Français), le témoignage du comte Heyden fait particulièrement honneur à ses sentiments. »

Les amiraux donnèrent en cette mémorable journée un bel exemple du devoir accompli sans hésitation et d'un dévoûment absolu aux intérêts communs.

Pendant la lutte, les vaisseaux des trois escadres se portèrent un mutuel secours sans distinction de nationalité là où le besoin l'exigeait. Après avoir vaillamment accompli leur devoir, les héros se firent un plaisir de proclamer hautement les services de leurs compagnons d'armes.

DE HEYDEN A CODRINGTON

A bord de l'*Azoff*, baie de la Valette, 8 novembre 1827

Monsieur l'Amiral, la lettre obligeante et trop flatteuse dont Votre Excellence m'a honoré après la bataille du 8/20 octobre constitue un document qui s'est pour toujours gravé dans mon cœur et qui passera en héritage à mon fils. Qui, dans cette mémorable journée, n'aurait accompli son devoir, amiral, ayant sous les yeux l'exemple de sang-froid et de mâle audace donné par l'*Azoff* sur qui flottait votre valeureux pavillon?

Je considère comme un jour très heureux dans ma vie celui où j'ai pu faire mes preuves de marin devant un amiral anglais qui est le héros des mers, le plus magnanime des alliés et des ennemis.

DE HEYDEN A CODRINGTON.

A bord de l'*Azoff*, 3-15 avril 1828.

Cher et digne Amiral, votre aimable lettre d'hier et le précieux cadeau qui y était joint,

me pénètrent d'une reconnaissance qu'aucune parole ne peut exprimer. Heureux de votre amitié, fier de votre estime, je conserverai dans mon cœur les preuves que vous me donnez de l'une et de l'autre. Vous m'associez avec grandeur d'âme et bonté, cher Amiral, à votre gloire militaire en me gratifiant de cette même étoile devant laquelle le croissant a pâli.

J'en ornerai ma poitrine avec orgueil.

DE RIGNY A CODRINGTON

(Sans date.)

..... Le cabinet russe fait de grands efforts pour décider Londres et Paris à accepter les propositions du 29 décembre en ce qui concerne le traité, et en ce cas ses griefs particuliers contre la Porte ne donnent pas lieu à une action séparée de celle qu'il poursuivra en commun avec les puissances pour faire exécuter le traité.

Capo d'Istria demande instamment des secours. De Paris on ne m'a encore rien écrit à ce propos. Néanmoins je lui ai fourni quelques barils de poudre, attendu qu'il ne lui res-

tait plus une charge. Heyden a reçu, paraît-il, des instructions dans ce sens. Le général Guilleminot me fait savoir que la conférence de Londres a fixé l'isthme de Corinthe comme limite, mais cela a été fait avant le manifeste russe. Il n'y a pas de doute que ce manifeste ne soit excessivement habile; la sottise des Turcs y a aidé. Pourtant, il ne faut pas oublier que les griefs particuliers invoqués par la Russie sont le résultat du traité du 6 juillet et non de celui d'Akkerman; par conséquent, nous ne pouvons rester indifférents aux nouvelles difficultés et aux demandes que la Russie fonde sur elles.....

. . . .

DE RIGNY A CODRINGTON

Trident, Milo, 4 avril 1828.

Cher Amiral, je comprends tout l'embarras de la position dans laquelle vous place le silence de vos ministres. Vous et moi nous avons ce désagrément que nos actions peuvent être critiquées par le public. Heyden peut faire ce qu'il veut : la presse russe ne l'attaquera pas. J'avais envoyé à Corfou, supposant que les

trois représentants y étaient déjà réunis. Le comte Guilleminot m'informe, à la date du 31, qu'il est encore seul et n'a pas reçu (exactement comme moi) un seul mot de nos ministres. J'en conclus que Londres et Paris sont arrivés à s'entendre peut-être, mais ne savent pas encore au juste ce qu'ils veulent entreprendre. A mon avis, la note du comte Nesselrode est franche; elle propose même des mesures assez judicieuses, mais !!!

La déclaration de guerre de la Russie à la Turquie, si elle a eu lieu, vise probablement des griefs particuliers; il faut avouer que les Turcs ont fourni aux Russes une arme contre eux; ils comptaient évidemment que la France et l'Angleterre resteraient à l'écart, pour le moins. Tout cela doit finir par quelque chose!

DE RIGNY A CODRINGTON

Conquérant, 5 mai 1828.

D'après mes nouvelles de Paris, Metternich travaille en Angleterre vos ministres pour les amener à annuler le traité. Les cabinets de Londres et de Paris ne semblent pas être du

même avis sous ce rapport. La question de savoir si la Russie a de son côté violé le traité en formulant vis-à-vis de la Turquie des réclamations particulières, est diversement jugée. — Chez vous on est porté à la trancher affirmativement. Chez nous on dit que, tant que la Russie n'a pas laissé inexécutée quelqu'une des conditions du traité, il ne faut pas se hâter de la condamner. Personnellement, je suppose que lord Wellington cherche un prétexte pour répudier l'héritage de Canning. En ce qui me concerne, le cabinet se réfère à ses instructions précédentes, c'est-à-dire que je dois, *sans intervenir dans les opérations militaires*, empêcher l'arrivée de renforts turcs en Morée. A Paris, on est convaincu que les ministres décideront de s'en tenir au traité.

DE RIGNY A CODRINGTON

Conquérant, près de Modon, 10 juin 1828.

Hier j'ai rencontré la *Diligente*, elle amène de Toulon à Égine un agent français qui fera connaître son caractère officiel après l'arrivée de votre agent et qui se présentera aux Grecs

avec mieux qu'un titre diplomatique — avec de l'argent. A ce qu'il semble, votre ministère a quelque peine à agir d'une façon semblable, sous ce rapport je l'approuve. Car, au bout du compte, tout cet argent peut se convertir en subside aux Russes. Quant aux sommes qu'ils donnent eux-mêmes, — ils sauront bien se les faire rendre en traitant avec les Turcs... Mais en France la philantropie est si à la mode, que nos ministres ont dû lâcher cinq cents mille francs pour n'être pas forcés de donner des millions.

DE RIGNY A CODRINGTON

Conquérant, Vourla, 19 mai 1828.

Il paraît qu'un malentendu s'est produit à Modon à propos d'une corvette turque arrêtée par le *Trident*, au moment même où se montrait l'escadre russe. Le capitaine du *Trident* a suppoosé qu'après avoir jeté les vivres à la mer, il pouvait laisser aller la covette, pensant que les Russes s'en empareraint. C'est ce même vaisseau que la *Warspite* a déjà une fois empêché d'entrer. Il est revenu à la Sude ayant à

son bord quarante mille thalers et les a remis là à une goelette de guerre autrichienne qui les a portés à Ibrahim. Vous voyez que messieurs les Autrichiens continuent à faire des leurs. — Je vais écrire à Dandolo. Heyden m'a dit qu'il s'opposerait par la force à l'entrée des vaisseaux de guerre autrichiens à Modon. Je n'ai pas d'instructions à cet égard. Par conséquent je n'ai rien pu ordonner aux capitaines du *Trident* et de *l'Iphigénie*. Il me semble que la présence des Russes a empêché les Albanais de Coron d'accomplir leur dessein primitif, ce qui est assez naturel. C'est ainsi que parfois peuvent surgir des malentendus qui éveillent une certaine défiance.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DICTÉE PAR L. CODRINGTON A SA FILLE, EN OCTOBRE 1838, AU SUJET DES ÉVÉNEMENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ LA JOURNÉE DE NAVARIN

Lorsque j'eus quitté Zante, après l'affaire de Patras, la flotte russe fit sa jonction avec moi. Le comte Heyden vint aussitôt me voir à bord de l'*Asia*. amenant avec lui le diplomate russe

Katakazi. Je reconnus immédiatement dans le comte un homme droit et ouvert; cette circonstance me poussa à lui communiquer franchement la tâche que nous allions avoir à remplir. Il parle très bien l'anglais, en recourant à la langue française, lorsqu'il y trouve un mot qui rend plus exactement sa pensée. Je lui demandai si je pouvais témoigner à son compagnon (Katakazi) la confiance que j'étais disposé à lui manifester à lui-même. Sur la réponse affirmative qu'il me fit, l'entretien suivit son cours. J'insiste sur ce détail par ce que dans la suite, lorsque je fus plus lié avec le comte, je lui exprimai mon étonnement de ce que lui, marin, il s'était fait accompagner d'un diplomate pour venir conférer avec un collègue, marin comme lui. Il répondit que son compagnon, envoyé officiellement avec lui pour adresser un rapport à l'empereur, ne se sentait pas lui-même dans son assiette au milieu des marins et avait dit auparavant au comte : « Que peut-on faire avec ces marins anglais ? » À quoi le comte, avait répondu que, dans sa conviction il trouverait en moi un homme franc et ouvert. Et, pour prouver à M. Katakazi la justesse de cette opinion, il avait saisi la pre-

mière occasion de lui faire faire ma connaissance. De retour à bord de l'*Azoff*, Katakazi exprima à plusieurs reprises son admiration de la largeur d'esprit et de l'absence d'arrière-pensée dont j'avais fait preuve sur tous les points traités au cours de notre entrevue.

Après l'arrivée de de Rigny (qui venait de Zante) et la réunion des vaisseaux de ligne français et anglais, je décidai que les navires s'avanceraient sur deux lignes. Mon but, en prenant cette disposition, était de mieux observer la flotte turque.

Les deux amiraux (de Rigny et Heyden) se rencontraient volontiers chez moi à bord de l'*Asia*, mais ils ne semblaient pas disposés à se faire visite sur leurs vaisseaux.

La principale condition de l'ordre de bataille proposé par Codrington pour l'entrée dans le golfe de Navarin était que l'escadre anglaise fût remplacée entre les escadres française et russe, de façon à prévenir toute occasion de conflit entre ces dernières. Par là s'explique aussi l'espèce de pêle-mêle que l'ordonnance de Codrington introduisit parmi les vaisseaux.

IMPRESSION DE LA BATAILLE DE NAVARIN SUR LE CABINET

Lord Inchester, le 20 novembre 1828, décrit ainsi à Codrington l'impression produite par la nouvelle de Navarin sur le cabinet anglais :

(P. 139.) L affaire paraît avoir causé un étonnement extrême et ce sentiment n'a été nulle part aussi vif que chez les ministres de Sa Majesté. Ils m'ont dit que tout cela ne leur plaisait pas, que vous vous étiez trop pressé, etc. (P. 147.) Sir Edward reçut de son souverain la grande croix de l'ordre du Bain et du roi de France la grande croix de l'ordre militaire de Saint-Louis. L'empereur de Russie lui accorda une distinction rare : l'ordre de Saint-Georges de deuxième classe qui lui fut envoyé avec une lettre autographe de Sa Majesté Nicolas Pavlovitch.

Pour le cas où les avaries reçues par le vaisseau-amiral britannique seraient irréparables, le comte Heyden avait exprimé le désir de mettre un des vaisseaux de ligne russe à la disposition du commandant en chef anglais (p. 147).

Sir Edward répondit : « Jamais je n'oublierai la rare amabilité qui m'offre de hisser mon pavillon sur un vaisseau russe. »

Parmi les mesures prises pour mettre le traité à exécution, ç'a été une *complète surprise* pour Sa Majesté que la recontre dans le golfe de Navarin entre la flotte des puissances contractantes et celle de la flotte ottomane, sans considérer la bravoure déployée par la flotte alliée. Sa Majesté est désolée qu'un tel conflit ait eu lieu avec les forces navales de la vieille alliée de l'Angleterre. Mais Sa Majesté n'en conserve pas moins le ferme espoir que cet événement regrettable ne sera suivi d'aucun autre acte d'hostilité et n'empêchera pas les difficultés entre la Porte et la Grèce de recevoir une solution pacifique.

Dans les débats auxquels ces paroles donnèrent lieu, lord Holland dit : « Je ne puis que m'affliger de voir appliquer le mot « surprise » à la bataille de Navarin. Si l'on veut dire par cette expression que le combat de Navarin sera un obstacle à l'indépendance de la Grèce, je ne puis admettre qu'elle ait été employée

avec à-propos et justesse. Je pense que cette bataille contribuera à l'affranchissement de la Grèce et l'accélérera. C'est aussi un pas et un grand pas « vers la pacification de l'Europe ».

Le *duc de Wellington*, premier ministre, dit :

« Par le mot « surprise » nous avons voulu dire que l'événement dont il s'agit a été inattendu, a été malheureux. Le sens de ce mot est le suivant. Avec les conditions du traité qui n'a pas encore été présenté à la Chambre et qui par conséquent ne peut être mis en discussion, quoique chacun de nous le connaisse, la mise à exécution de ce traité, autant que possible, ne doit pas donner lieu à des hostilités. Voilà pourquoi la réalisation du traité ayant abouti à des hostilités, c'est un résultat que le gouvernement ne prévoyait pas et que, par conséquent, il a le droit d'appeler « *inat-* « *tendu* » ».

Lord *Russell* s'exprime ainsi : « Je suis décidément d'avis que cette brillante victoire a été le résultat nécessaire du traité de Londres. En dehors de cela je pense qu'elle a été une

des victoires les plus *honnêtes* qu'aient remportées les armes d'aucune puissance depuis le commencement du monde. »

Lord *Morpeth* :

« Les ministres auraient pu choisir une autre expression pour qualifier une victoire qui a rempli de joie le cœur de tout ami de la liberté. Le mot « surprise » est faux et injuste, c'est une des épithètes les plus outrageantes et les plus triviales qu' aient pu fournir aux ministres leurs recherches dans le dictionnaire de la langue anglaise. »

Dans une lettre au duc de Clarence, le grand amiral Codrington écrivait (28 février 1828) :

« Je me suis trompé en présumant que la Porte se soumettrait après la bataille de Navarin, mais je comptais naturellement qu'on prendrait des mesures pour la déterminer à cela. Sir Canning a dit au capitaine Hamilton que la bataille n'avait eu aucune influence : au contraire, jamais à Constantinople on n'a été aussi attentif aux observations des ambassadeurs qu'après avoir reçu cette nouvelle. »

DE CODRINGTON A HEYDEN

Malte, 13 avril 1828.

Cher collègue et frère d'armes, je ne vous laisserai pas quitter Malte sans vous dire le plaisir que j'ai toujours trouvé dans votre société et dans l'entente cordiale qu'a créée entre nous une estime réciproque fondée sur l'accomplissement réciproque des ordres de nos souverains alliés. Je reçois avec une très grande joie votre amical présent — l'étoile affectée au glorieux ordre de Saint-Georges dont m'a honoré votre souverain. Mû par le sentiment qui vous anime, je me disposais déjà, en apprenant que vous et notre collègue de Rigny étiez nommés commandeurs de l'ordre du Bain. à vous offrir aussi l'étoile des ordres qui ont souvent été portés par moi. Cette circonstance qu'ils ont orné une poitrine qu'échauffe une sincère estime pour vous, n'en diminuera pas le prix à vos yeux, j'en suis sûr.

Je vous prie d'agréer, cher Amiral, l'assurance de mon amitié sincère et fidèle.

DE CODRINGTON A HEYDEN

(*Extraits.*)

17-29 mai 1828.

Cher amiral, Godefroy (courrier de cabinet) vient à l'instant de m'apporter la nouvelle de la déclaration de guerre et des instructions que j'ai l'honneur de vous envoyer, amiral. En les lisant, vous reconnaîtrez sans doute que votre souverain agit avec toute la discrétion possible et que nos relations au sujet du blocus resteront ce qu'elles étaient. Mais je tâcherai de ne pas donner un seul sujet de jalousie ou de mécontentement aux vaisseaux alliés qui bloquent conjointement avec nous les ports de la Morée. J'ai ordonné à M. Svinkine de s'entendre sur tout avec le capitaine Parker qui, je suppose, commandera votre blocus et de suivre en tout ses désirs et ses dispositions. J'espère, amiral, que vous m'approuverez. . . . .

. . . .

Les nouvelles arrivées de Modon portent que la peste y sévit et qu'Ibrahim, fuyant le

danger, s'est installé sur un vaisseau de guerre à Navarin. Peut-être cette circonstance favoriserait-elle le succès d'un dernier ultimatum envoyé en commun par les trois amiraux. .

. . . .

Les Français s'attendent d'un instant à l'autre à voir descendre en Morée les troupes expédiées de Toulon. Comme ils ne s'en cachent pas et qu'un commissaire spécial fait des achats de vivres, il faut supposer que le débarquement est une affaire convenue avec les autres puissances. Pourtant le comte Capo d'Istria n'en sait rien, ce qui, naturellement, le place dans une position gênante et désagréable.

DE BROARDWEK A HEYDEN

Manhy-Lodge, près d'Eksmonthe, 25 mai 1882.

Cher Comte,

Pour vous montrer dans quelle mesure j'apprécie votre amitié et votre souvenir, je réponds à votre lettre sans perdre une minute. Et vraiment je ne saurais décrire le vif plaisir avec lequel j'ai reçu de vos nouvelles. L'affaire

de Navarin est par elle-même de nature à intéresser particulièrement quiconque a suivi avec une certaine attention la marche des relations européennes. Cet intérêt s'accroît encore de la part que vous avez prise à la bataille. Les lauriers que vous avez moissonnés ne constituant pas pour moi la moindre circonstance de ce brillant combat. Pour comble de joie — vous êtes revenu sain et sauf. Dès le commencement j'ai été ravi que mes compatriotes eussent affaire à vous comme chef d'une division de la flotte combinée. A partir de ce moment, j'ai été fermement convaincu que, pour ce qui était du bon accord entre les chefs — tout irait bien, du moins dans les escadres russe et anglaise. Dieu veuille que l'accord continue à régner aussi entre nos cours, mais comme les choses de ce genre dépendent de l'influence pernicieuse de Metternich et de toute cette engeance du cabinet, je me console par la pensée que, du moins, notre amitié ne souffrira des brouilles politiques des cours, ni du temps ni de l'absence.

. . . .

Adieu, mon cher ami depuis près de trente

ans. Croyez à la bien sincère estime de votre ami très dévoué.

DE RIGNY A CODRINGTON

Conquérant, 1er juin 1828.

Cher Amiral, quoiqne voilà quatre mois déjà que je ne reçois pas une ligne du ministre de la marine, pourtant, paraît-il, je suis moins lié par mes ministres que vous par les vôtres J'ai peur que les hésitations de votre cabinet n'éloignent le but. Du reste, les Russes devanceront la diplomatie.

DE RIGNY A CODRINGTON

Conquérant, près Modon, 10 juin 1828.

Cher Amiral, je vois qu'à Paris on est disposé à attendre, pour blâmer la Russie, qu'elle ait transgressé ses promesses, mais votre ministère paraît plus inquiet. Entre nous, c'est lui-même qui a tort. J'apprends d'Égypte que Méhémet-Ali, qui avait commencé par mépriser les menaces de blocus, a mis de l'eau dans son vin. Il laisse entendre qu'il

compte bientôt revoir son fils et laisser là les Grecs.

DE RIGNY A CODRINGTON

Paros, 3 juillet 1828.

Je suis arrivé hier. Le comte Heyden m'a communiqué les ordres qu'il a reçus de sa cour. Il en ressort que le cabinet de Paris ne juge pas l'exercice des droits de partie belligérante incompatible avec le respect du traité, — pour autant que les résultats de la position prise par la Russie ne violent pas les conditions du traité et ne vont pas *au delà* de la satisfaction à donner aux prétentions émises par le cabinet de Pétersbourg. Il est évident toutefois que de nouvelles instructions doivent nous être envoyées, soit par la conférence de Londres, si l'accord s'est maintenu, soit par nos gouvernements s'il a surgi quelque divergence d'opinion relative à une question en effet très complexe. Je n'ai encore rien, sauf qu'on me confirme mes anciennes instructions, tant qu'on ne se sera pas entendu à Londres sur la ligne à suivre ultérieurement..... Dans les documents que vous communiquera le

comte Heyden, vous remarquerez une déclaration du cabinet russe aux puissances maritimes concernant le blocus et les vaisseaux neutres qui est fondée sur le traité conclu entre lui et nous en 1801. Il suit de là que nous qui ne sommes parties belligérantes, n'avons pas le droit d'arrêter les neutres; nous ne sommes pas en guerre, nous n'avons pas fait la déclaration d'usage. Mon avis sur ce sujet n'est pas ébranlé par les instructions du 16 octobre: elles ne créent pas un droit et je ne pouvais prendre de dispositions positives pour arrêter aucune espèce de vaisseaux neutres. Les arrêter par des paroles, — très bien : mais si un vaisseau de guerre, autrichien ou autre, me demandait « de quel droit » ? — je ne saurais que répondre.

DE HEYDEN A LADY CODRINGTON

Paros, 26 juillet-7 août 1828.

Mylady, l'amiral m'a prié de prendre copie de deux papiers et de les lui envoyer à Malte. Je profite de cette occasion — non pour vous exprimer la part que je prends à la disgrâce

qui vous atteint (car nos sentiments pour l'amiral vous sont suffisamment connus), mais pour vous prier de ne vous en affliger aucunement. Sans doute, tout cela est fort désagréable pour lui, pour vous, et pour vos bons et charmants enfants, mais votre mari sort de la carrière entouré d'une telle gloire, si aimé et si estimé de tous ceux qui ont eu l'honneur de le connaître..... Et pour un héros et un philosophe, disons mieux, pour un héros qui a du cœur, peut-il y avoir une meilleure récompense, surtout dans le service, que l'estime et l'affection des braves Anglais qu'il a commandés en les conduisant à la gloire, ainsi que des Russes et des Français qui ont aussi moissonné des lauriers sous son commandement et qui rivalisent avec ses compatriotes dans la manifestation de leur reconnaissance à son égard? Il emporte en un mot l'estime et l'affection de tous ceux qui ont été en rapport avec lui. Enfin l'amitié chevaleresque dont il est l'objet de la part d'un jeune monarque qui se montre par ses qualités le premier souverain de l'Europe et qui, innocemment, a été peut-être la principale cause de la disgrâce de votre mari, car un ministère

diplomatique ne peut comprendre ni en lui ni dans les autres l'admiration désintéressée et la reconnaissance exempte d'égoïsme et de vues politiques. Vos amis iront chez vous témoigner de leurs sentiments pour l'amiral. Nous Russes et Français, nous vous écrirons de temps à autre pour nous informer de votre santé et de ce que vous faites. Mais je me berce aussi de l'espoir d'être un jour votre cicérone à Pétersbourg où vous devez venir, Mylady, pour jouir des hautes qualités de notre famille impériale et de l'estime dont toute la Russie entoure l'amiral.

Adieu, *my dear lady Codrington.* Je vous prie de croire que mon estime et mon amitié pour vous et votre aimable famille ne finiront qu'avec ma vie.

DE HEYDEN A CODRINDGTON

Cher Amiral, nous ne nous oublierons jamais l'un l'autre, et au nom de tous mes capitaines et officiers, je puis vous dire ce qui suit. Tous jusqu'au dernier nous sommes vivement affectés de votre départ. Tous de

retour en Russie nous porterons témoignage de notre respect et de notre estime pour vous.

Dans les papiers de sir Edward, a été conservé le compte rendu écrit par lui-même de l'entretien suivant qu'il eut avec le duc de Wellington (t. II, p. 441).

LE DUC. — De l'inimitié ! Je vous donne ma parole que ni moi personnellement, ni aucun membre du gouvernement, ni celui-ci lui-même dans son ensemble potitique n'a jamais éprouvé pour vous rien qui ressemble si peu que ce soit à de l'inimitié. Il n'y a pas de serviteur de l'État, pour les services et la manière d'agir de qui je professe plus d'estime.

SIR EDWARD. — En ce cas, que Votre Grâce me permette de lui demander quelle est la cause de mon remplacement ?

LE DUC. — Il paraît que vous vous êtes séparé de moi et de mes collègues, dans l'interprétation de vos instructions, et j'ai vu que nous n'étions pas d'accord.

Sir Edward. — J'ai interprété les instructions qui m'avaient été données selon leur sens évident, comme les ont interprétées aussi mes collègues Adam et Ponsonby dont le bon sens et l'intelligence vous sont bien connus, comme les a comprises aussi le comte Guilleminot, le seul des ambassadeurs à qui nous pouvions nous adresser sur place pour avoir des indications. Je ne pouvais agir autrement que j'ai agi. Si Votre Grâce ou un des trois gouvernements alliés avec lesquels je devais marcher d'accord m'avait prescrit de comprendre mes instructions autrement, sans doute, je n'aurais pas hésité à faire de cet ordre ma règle de conduite.

Le duc. — Très bien. Mais moi je les comprends toujours comme je les ai comprises d'abord.

Sir Edward. — Et *moi* je les comprends aussi *comme je les ai comprises d'abord.* Permettez-moi donc de demander à Votre Grâce sur quel point précis existe le désaccord entre nous?

Le duc (*après un silence*). — Vous m'excuserez ! ! ! En d'autres termes : je ne vous le dirai pas !...

Sir Edward. — (Il s'incline profondément, prend son chapeau et se dispose à sortir.)

Le duc. — Si, un jour, vous trouvant à Londres, vous désiriez donner suite à votre conversation, je serai enchanté de vous voir.

Sir Edward. — Je prie Votre Grâce de m'excuser, mais si elle ne se sent pas en mesure de répondre maintenant à une question aussi simple, je n'ai rien de plus à dire et il serait inutile que je dérangeasse de nouveau Votre Grâce, lors de mon prochain voyage de Londres. (*Là-dessus, sir Edward se retire.*)

DE CODRINGTON A SA FEMME

Pétersbourg, 22 septembre 1830.

Nous sommes arrivés ici le 18. L'Empereur était parti le matin même pour huit jours, ce qui nous a fort contrariés. A Revel, nous avons passé le temps avec la très aimable famille du gouverneur, le baron de Boudberg Si vous aviez vu les attentions dont on me comblait, vous auriez été bien aise. Si je n'étais pas lié par d'autres chaînes, j'accepterais la)) ositi on que tout le monde me fait de

passer l'hiver ici. On dit que Heyden est dans le Cattégat et on l'attend d'un jour à l'autre à Cronstadt. Sa femme est une aimable vieille, de bonne mine et de bon ton : elle est fort contente de me voir. Leur plus jeune fils, un beau *youngfellow*, est un marin d'un commerce agréable ; je l'ai prié d'être votre cicérone. Avec Kruzenstern qui a servi comme enseigne sous les ordres de sir A. Cochrane, je me sens tout à fait chez moi.

Après avoir raconté l'accueil qu'il a reçu dans diverses maisons de Pétersbourg, sir Edward continue :

Je sentais en moi beaucoup du lion avant d'obtenir l'étoile de Saint-Georges. Ici on fait une telle attention à moi que je trouverais moi-même étrange de passer inaperçu, comme cela a lieu chez nous. Mais je suis vieux et point vaniteux. Je serai fort content de rentrer dans notre petit cercle domestique, où à coup sûr je me rappellerai avec une grande satisfaction le présent voyage. Mon insupportable épaule empoisonne toujours mes plaisirs. La

faute en est probablement au mauvais pavé et aux voitures qui, de plus, vont terriblement vite.

Nous avons entendu deux fois la Sontag. Quand elle chante au palais, elle touche un cachet de huit ou neuf cents livres sterling. Elle est couverte de diamants comme une impératrice. Vraiment, mieux vaut être chanteur étranger qu'amiral anglais.

En septembre 1830, sir E. Codrington se rendit avec son fils aîné à Saint-Pétersbourg pour se présenter à l'empereur Nicolas Pavlovitch, de qui il avait reçu à plusieurs reprises des marques de bienveillance, en 1827 et 1828. Dans ses lettres à sa femme, sir Edward fait un récit détaillé tant de son voyage que de la façon dont on l'accueillit.

Codrington arriva à Pétersbourg le 18 septembre. L'Empereur n'était pas alors dans la capitale. Voici comment sir Edward raconte son entrevue à Tzarskoé-Sélo avec l'Empereur.

Saint-Pétersbourg, vendredi, 28 septembre 1830.

L'Empereur arrive à Tzarskoé-Sélo, et, le même jour, le prince de Lieven, sur le désir

du souverain, nous adresse à Vill (1) et à moi une invitation à venir dîner et loger le dimanche 26. A deux heures nous partîmes et à trois heures nous arrivâmes en grande toilette. Après quelques minutes d'attente, le prince Volkonsky, grand chambellan, vint nous serrer la main. Un domestique ouvrit la porte la plus voisine de nous et nous invita à entrer... Sur le seuil même, avant que j'eusse pu regarder autour de moi, ma main fut serrée comme par un vieil ami et je m'entendis souhaiter la bienvenue de la façon la plus affectueuse. Comme toutes les personnes qu'il m'était arrivé de rencontrer ici m'avaient adressé les mêmes compliments flatteurs dont était accompagnée cette cordiale réception, je répondis à mon ami inconnu par les phrases ordinaires et profitai de l'occasion pour lui demander si c'était réellement l'usage en Russie, comme je l'avais entendu dire, de se présenter ganté, ce qui est contraire à notre habitude. On me répondit dans les termes les plus aimables de faire comme bon me semblait. « Comment trouvez-vous mes cadets sous Kruzenstiern ? »

1. Le fils aîné de Cordindgton, Wilhem.

me fut-il demandé ensuite. Cette question m'apprit à qui appartenait la main qui avait si cordialement serré la mienne et celle de Will. Mais espérant que mon erreur n'avait pas été remarquée, je ne me troublai point et me mis immédiatement à dire : « Votre Majesté », je pris seulement une attitude plus respectueuse.

L'Empereur causa d'une manière très aimable avec nous pendant vingt minutes. Puis il nous dit : « Attendez un moment, je désire vous présenter ma vieille femme. » Et il sortit de la chambre. L'impératrice se montra immédiatement, déjà habillée pour le dîner. Elle avait une belle parure de grosses aigues-marines et de magnifiques diamants. Son abord fut très affable, mais la timidité s'y faisait sentir.

Quant aux amabilités dont elle me combla. je ne me résous pas à les répéter. Je vous dirai seulement : représentez-vous tout ce que vous m'auriez dit vous-même si vous aviez été à sa place. Ensuite ils sortirent. Quelqu'un vint nous chercher et nous conduisit dans une vaste rotonde où je fus présenté aux grands-ducs, aux grandes-duchesses, et ainsi de suite. De

nouveau on m'accabla d'amabilités: « Ils sont enchantés de vous voir. » « Ils espèrent que vous resterez. » « Quel plaisir votre venue a causé à l'empereur et à l'impératrice! etc. » — il y avait de quoi être fier.

Bientôt leurs Majestés entrèrent dans le salon et, en causant fort gentiment avec nous, se dirigèrent vers la salle à manger où elles prirent place à côté l'une de l'autre. Leurs parents s'assirent près d'elles. Moi, on me fit asseoir en face , entre deux personnes qui avaient de grandes perruques.

Will se trouva un peu plus loin, à droite, près du majestueux cicérone qui était avec nous sur le steamer, le général Frédéricks. A table, Leurs Majestés m'adressèrent très souvent la parole. C'est probablement pour cela qu'elles m'avaient fait asseoir en face d'elles. Elles étaient si aimables et si bonnes que je me sentais comme chez moi. L'Empereur parle un peu l'anglais, l'Impératrice aussi. Mais je crois qu'elle comprend mieux cette langue qu'elle ne la parle. Je suivais le système de Heyden. J'employais dans la conversation tantôt un mot anglais, tantôt un mot français, quand

celui-ci me paraissait plus commode et, sans trop de difficulté, comme dit Ponsonby, je les mettais à la raison l'un et l'autre.

Quant au dîner, il fut ce que sont ordinairement les dîners de ce genre : service somptueux, mets exquis, musique bruyante.

Nous n'étions pas moins de soixante-dix ou quatre-vingts convives. On ne resta pas longtemps à table, ensuite on passa au salon où la société se fractionna en petits groupes. Nous fûmes prévenus qu'à huit heures commenceraient les danses. Je fus fort heureux de me débarrasser de mon harnais et en particulier de ma lourde épée. Avant le dîner nous nous étions un peu promenés avec le prince de Liéven. Après le dîner nous fîmes une longue promenade en bourgeois avec notre ami Frédéricks. Avant de nous habiller pour le bal, nous prîmes le thé dans nos chambres. Leurs Majestés étaient très simples dans leurs façons et s'efforçaient évidemment de mettre tout le monde à l'aise. L'Impératrice dansa, je crois, toutes les danses; elle semble aimer beaucoup ce plaisir. Elle me parla souvent. L'Empereur s'adressa aussi à moi fréquemment de la ma-

nière la plus affable et me présenta à son fils, un des plus jolis enfants de douze ans que j'aie jamais vus. L'Empereur attirait surtout l'attention par sa beauté virile ; sa *vieille femme* charmait par l'élégance féminine de son extérieur et l'agrément de ses manières ; elle possède une grâce majestueuse qui, à mon avis, l'emporte sur la beauté. Elle danse la mazurka (c'est ainsi que les Russes appellent le cotillon) avec tout le monde sans distinction et elle fit de même pour la polonaise. Je fus très aimablement invité par elle pour un tour de cette danse. Je pris part trois fois à la polonaise, tout autant que l'Empereur lui-même. Vous vous étonnez qu'on danse le dimanche? Vous pensez qu'on danse le dimanche ? Vous pensez qu'on ferait mieux de choisir pour ces divertissements un autre jour ? Mais vous avouerez que des monarques qui s'efforcent de répandre autour d'eux autant de bonheur que possible, ne laissent pas d'être agréables à Dieu, lors même qu'ils ne pratiquent pas en tous points nos usages.

Mercredi, 30 septembre 1830.

Hier je suis retourné de nouveau à Kronstadt. L'Empereur avait désiré que Liéven nous accompagnât à Péterhoff où nous devions rencontrer Sa Majesté pour de là nous rendre avec elle par bateau à vapeur à Cronstadt. Nous nous approchâmes du canot qui nous attendait sur le canal en face du palais. Bientôt arriva l'Empereur. Il nous serra la main avec affabilité et salua le prince Liéven, le comte Tolstoï, l'amiral Greigh et deux ou trois autres personnages. Tous les assistants étaient sans casques ni épées, en uniforme de petite tenue. L'Empereur entra vivement dans le canot, s'assit au gouvernail et en prit possession. Il exprima le désir que je me plaçasse au milieu, juste vis-à-vis de lui. Je me sentis confus. « Ici, » dit-il, « asseyez-vous ici. » Ma confusion ne cessait point et j'hésitais à m'avancer vers l'endroit qu'il m'indiquait. Mais il répétait toujours : « Ici, » de sa voix aimable et flatteuse, si bien qu'enfin je m'assis à la place de l'amiral, juste devant lui. Après m'être installé là, je lui avouai qu'il était très

gênant pour moi de lui tourner le dos. Nous allâmes d'abord à la rame, puis, quand le canal s'élargit, nous hissâmes la voile. L'Empereur lui-même donnait les ordres, commandant avec autant d'habileté qa'un vrai marin. Et pendant toute la journée il s'acquitta des fonctions de commandant. Dans la suite, je lui demandai la permission de m'asseoir plus commodément afin d'avoir la possibilité de lui parler; il y consentit en souriant. J'entre dans ces menus détails pour vous faire connaître son affabilité. Quand nous fûmes sur le steamer, il m'invita à descendre, me montra les tapis, les plats, les vases et toute la vaisselle faite pour l'usage spécial de son yacht. Il me montra aussi la chambre de sa vieille femme et la sienne. Il me fit remarquer que le lit était d'un pied plus long qu'il ne fallait, il attira mon attention sur tout et j'en éprouvai un grand plaisir.

Nous arrivâmes bientôt à Cronstadt où, d'abord, nous examinâmes un navire qui venait de faire le tour du monde, puis successivement tous les vaisseaux de ligne et une frégate. Un des premiers portait le nom de l'Impératrice et l'Empereur, en me le mon-

trant, l'appela « ma femme ». Ensuite nous abordâmes au rivage — pour que je fisse connaissance avec Cronstadt.

J'ai oublié de dire qu'avant l'inspection des vaisseaux l'Empereur me montra une superbe batterie. « Votre Majesté me traite comme un ennemi, » lui fis-je observer à ce propos, « en me montrant ce qui m'attend si un jour je lui fais la guerre. » Il se mit à rire et, me prenant par la main, me dit : « J'espère qu'on ne vous enverra jamais avec une pareille mission. On en choisira un autre. » — « Votre Majesté peut être sûre, « répondis-je, — « que moi-même je refuserais une telle mission, et cela pour deux raisons : d'abord à cause de ma sympathie pour la Russie et ensuite parce que je suis convaincu qu'il me serait impossible d'accomplir ma tâche — de prendre cette forteresse. »

A Kronstadt nous attendaient les voitures. L'Empereur voulut que je montasse dans la sienne. Je me dirigeai du côté gauche, mais l'Empereur me prévint et, montant vivement dans la calèche, il prit place à gauche, de sorte que je fus forcé de passer de l'autre côté et de m'asseoir à droite. Alors il se mit à me

montrer avec des explications très aimables tous les travaux, la ville, « mes vieux amis », comme il les appelait : l'*Azoff* l'*Ézéchiel*, l'*Alexandre Newsky*, le *Gangout*, etc. Après cela nous revînmes au yacht et nous fîmes un excellent dîner. L'Empereur descendit le premier et nous appela bientôt ; je le trouvai à table — encore à gauche, et il me fit asseoir à la place d'honneur, à droite ; deux regards furent échangés entre nous : le mien refusait, le sien exigeait. Bref, je dus m'exécuter. A la fin du dîner, nous arrivions à Péterhoff. Après m'avoir tendu la main et avoir salué les autres, l'Empereur quitta le yacht et prit le chemin de Tzarskoé-Selo, accompagné de son aide-de-camp, le jeune prince Souvaroff. Nous retournâmes chez nous. Liéven et moi dormîmes pendant toute la route. Vous pouvez juger de l'accueil que m'a fait l'Empereur. Il n'est pas étonnant que je rencontre le même dans toutes les classes de la société.

CODRINGTON A SA FEMME.

18 octobre 1830.

J'ai été hier à Tzarskoé pour prendre congé de l'Impératrice ; demain matin j'irai à Cronstadt d'où nous partirons pour Lubeck dans la nuit ou le 14 à la première heure. L'Empereur voulait nous donner une fête à Tzarskoé, mais ayant reçu de mauvaises nouvelles de Moscou où le choléra s'est déclaré, il s'est immédiatement rendu dans cette ville afin de rassurer les habitants. Il ne se ménage pas, mais pour sa famille il subira avant son retour une quarantaine de vingt et un jours. C'est une grande action ! L'Empereur est heureux dans sa famille, et se séparer d'elle est pour lui une grande privation. S'il existe sur la terre un mortel digne d'exercer un pouvoir sans limites, c'est l'empereur Nicolas... Et Dieu le seconde dans sa vie vertueuse. L'Impératrice souffre visiblement de cette séparation ! elle est inquiète...

Elle m'a reçu dans sa chambre, entourée de ses enfants ; avec elle se trouvait aussi une charmante demoiselle d'honneur, la jeune

princesse Ourousoff. Sa Majesté a aussitôt attiré mon attention sur mon portrait pendu au mur de sa chambre et elle a exprimé ses regrets de mon départ.

Hambourg, 1er novembre 183C.

Nous avons quitté Pétersbourg le jour même de l'anniversaire de la bataille de Navarin. Je craignais de ne pas voir notre ami Heyden. Par bonheur le sort en a décidé autrement. Heyden est arrivé à Cronstadt dans la soirée du 18 et le prince Mentchikoff, qui occupe une situation analogue à celle du premierlord de l'amirauté chez nous, est allé à sa rencontre le 19. Le 20 il a obtenu l'autorisation de se rendre à Pétersbourg et Mentchikoff a mis à sa disposition le yacht impérial. Je lui ai fait savoir où je me trouvais. Il a envoyé une chaloupe pour me prendre à bord du vapeur pétersbourgeois et m'amener à son vaisseau amiral. N'est-il pas étrange en vérité que je *quitte* Pétersbourg et qu'Heyden y arrive — le jour anniversaire de Navarin ?... Heyden m'a offert un dîner, je me suis retrouvé avec tous les officiers de Navarin... Nous avons bu à la santé de l'Empe-

reur, à la santé des trois amiraux de Navarin... Chaque toast était accompagné d'un salut. Sans coups de canon, nous avons porté « votre santé et celle de toute votre famille ».

Quand je quittai le *Wladimir* pour passer sur le sloop amiral de Heyden, je fus salué de 15 coups de canon. Ensuite je partis à bord de mon steamer et lui alla à Pétersbourg retrouver sa comtesse qu'il n'avait pas vue depuis trois ans et quatre mois. Notre entrevue a été fort amicale, mais très courte; tous deux nous étions pressés; mais tous deux nous sentions que jamais de la vie nous ne nous oublierions l'un l'autre. Heyden a beaucoup travaillé, il a passé beaucoup de journées pénibles; malgré cela, il a l'air très gaillard. Il saura par ses amis Greigh et Kruzenstiern que j'ai dit à l'Empereur tout le bien que je pense de lui. Je serai heureux qu'on l'accueille et qu'on l'apprécie selon son mérite.

CODRINGTON A SA FEMME

(*Extrait.*)

26 juillet 1828.

Katakazi nous a raconté de l'empereur Nicolas un trait de caractère qui jusqu'à présent ne s'était rencontré chez aucun souverain russe. Une peuplade cosaque (les *Nékrasovtzi*), persécutée autrefois pour cause de religion, passa sous la domination turque. Un des cosaques (l'hetman) reçut de la Porte d'abord le titre d'*aga* et plus tard celui de *pacha à deux queues*.

Quand l'Empereur s'est approché du Danube, les Cosaques ont manifesté le désir de redevenir sujets russes. Pour leur montrer sa confiance, l'Empereur a passé le Danube dans un canot appartenant au pacha des Cosaques et conduit par ce dernier en personne.

LETTRES DU COMTE PANINE A HEYDEN

(*Extrait.*)

Napoli de Romanie, 11 juin 1829.

Comte,

Vous verrez par la dépêche du général Pozzo di Borgo que les explications ultérieures n'ont nullement affaibli l'impression produite par la saisie des vaissseaux égyptiens. A l'avenir, il sera facile d'éviter de nouvelles complications en restant fidèle à la ligne de conduite que vous vous êtes tracée. Du reste, si fâcheuses que soient par elles-mêmes les contestations qui surgissent, elles ne diminuent pas le droit de la flotte impériale et l'obligation qui lui incombe — d'empêcher les forces navales venant d'Alexandrie de pénétrer dans les Dardanelles ou sur tout autre point d'où elles pourraient faire parvenir à Constantinople des troupes ou des provisions.

Quand vous vous serez dirigé, après votre croisière, vers les Dardanelles, vous y recevrez peut-être, Comte, la confirmation des bonnes

nouvelles répandues ici au sujet d'une double défaite des Turcs, sur terre et sur mer. En tout cas, il est très probable que bientôt nous recevrons de Constantinople d'importantes communications . . . .

. . . .

Le président (Capo d'Istria) est sincèrement touché des procédés bienveillants de Votre Excellence et je m'estime heureux de pouvoir servir d'intermédiaire aux bons offices de l'un et à la cordiale reconnaissance de l'autre.

Recevez, etc.

(*Extrait.*)

Égine, 8-20 octobre 1829.

Comte, je m'empresse de profiter de l'occasion qui se présente pour exprimer à Votre Excellence combien je vous suis reconnaissant de communiquer toutes les nouvelles d'une façon si suivie, si ponctuelle et si piquante. J'ai toujours regretté de n'avoir pu vous témoigner plus tôt ma gratitude, car les renseignements transmis par vous m'ont beaucoup facilité l'accomplissement de mes devoirs vis-à-vis du président. . . . .

On a reçu l'autorisation de remettre cinq cent mille francs au président. En général le ministère Polignac paraît fort bien disposé pour lui. . . . .

Recevez, etc.

(*Extrait.*)

Napoli de Romanie, 22 février 1830.

Deux mots à la hâte. Nous sommes très contents du retard que subissent les dépêches de Pétersbourg et qui nous procure probablement le bonheur de vous conserver. Je parle ainsi au nom du président, de Rona, de tous les hommes comme il faut de ce pays, des marins des deux escadres, et en mon nom aussi, si vous me permettez de me joindre à eux. . . . .

Recevez, etc.

(*Extrait.*)

Napoli de Romanie, 26 février 1830.

Comte, ...

Nous avons reçu une volumineuse liasse de papiers, mais ils expliquent le passé plutôt

qu'ils ne révèlent l'avenir. Le choix du prince Léopold est probable, mais il n'est pas encore définitivement arrêté. . . . .

Le président vous remercie de vos soins pour son steamer. En général il est de bonne humeur et attend avec calme les résolutions futures des cours alliées.

Recevez, etc.

(*Extrait.*)

Nauplie, 4 mai 1830.

. . . .

Tout est tranquille, nous n'avons encore aucune nouvelle officielle quant au choix du futur monarque de ce pays. . . . . . .

Recevez, etc.

(*Extrait.*)

Napoli de Romanie, 21 mars 1833.

Comte, comme il ne vous plaît pas que nous fassions tous nos efforts pour vous conserver ici, le président se bornera à témoigner de vos mérites devant l'Empereur pour appeler sur vous son auguste bienveillance. Pour ce

qui est de moi, je n'ai pas beaucoup d'influence, mais je puis vous offrir mon dévoûment très sincère.

Je suppose pourtant que vous ne vous éloignerez pas avant d'avoir achevé la tâche que la conférence vous a imposée et dans l'accomplissement de laquelle vous trouverez l'occasion de justifier la faveur de Sa Majesté Impériale.

Si vous me permettez de vous donner un conseil, — en vous concertant avec vos collègues, ne prenez pas sur vous d'aller seul à Candie ou sur la côte d'Acarnanie. Il vaut mieux vous charger de Samos. Ricord pourra aller en Acarnanie avec Malcolm. En tout cas, il faut insister pour que chaque flottille soit composée de vaisseaux des trois nations. Indépendamment de l'Acarnanie, de la Crète et de Samos, il faudra probablement un détachement pour Péopélo et Skiato. En dehors de la condition qui vient d'être indiquée, la prudence exige que vous laissiez sous ce rapport l'initiative à vos collègues.

Votre ordre à Épantchine m'a étonné, Comte, et attristé. J'étais présent quand vous avez assuré au président qu'il pouvait utiliser

pour les travaux publics l'équipage de l'*Alexandre Newsky*. La cessation de ces travaux produirait à présent une impression très mauvaise. Pourtant je ne pense pas qu'on puisse ensuite employer les hommes à faire la route d'Argos. A mon avis, Votre Excellence doit autoriser les premiers travaux et interdire les suivants, en proposant toutefois aux capitaines d'aider dans l'avenir à tout ce qui peut être entrepris à Nauplie même. . . . . . .

. . . .

Recevez, etc.

(*Extrait.*)

Égine, 29 août-10 septembre 1830.

Comte, ...

Depuis votre départ, le gouvernement a changé en France, et qui peut prévoir maintenant quelle tournure prendront les événements de Paris vis-à-vis de la la Grèce? Je vois et j'entends d'ici, comment vous avez accueilli ces nouvelles. Personnellement peut-être ne me sera-t-il pas donné de voir le dénouement, parce qu'it faut du temps pour effacer les

traces d'une pareille tempête. La terre ferme commence à s'agiter comme votre élément. Il faut dans de tels ouragans des pilotes expérimentés et il ne s'agit pas de *bâiller au quart*. Mais la France heureusement aime la Grèce.

.... De Rigny est souvent venu me voir, mais il est fort préoccupé : il nourrit de la jalousie à l'endroit de Duperré et attend avec anxiété les nouvelles de son pays. Pour comble, il est devenu passionnément amoureux de la princesse Karadja et il a passé des journées entières chez elle, en faisant précéder sa visite d'un envoi de perdreaux et de champagne. Vous pouvez vous imaginer le bruit que cela a fait! On a attribué à cet amour un caractère politique et toutes sortes de cancans ont été mis en circulation... X (nom illisible) qui faisait la cour à K.... peu auparavant, a mis le gouvernail à gauche : néanmoins on l'a remplacé... (illisible), et il est allé avec l'*Armide* chercher des consolations chez les beautés de Smyrne. Pour que le gâchis soit complet, Trézel a vu sa femme lui tomber du ciel.

Il la force à prendre des leçons d'équitation. Ricord se tient à l'écart de toutes ces folies.

Tchistiakoff est bête comme à l'ordinaire,

sa frégate ne lui fait pas honneur. Girard a discipliné et exercé deux cents palikares qu'il a revêtus d'un bel uniforme ; lui-même s'est costumé en comédien. Maison, l'a dit-on, orné de superbes cornes. . . . .

Le président est bien portant et gai, mais, naturellement, les conséquences des événements de Paris l'inquiètent fort.

Adieu, Comte, tout le monde vous regrette, etc.

LETTRES DE CRADOC ET DE LYONS A HEYDEN

HOBART CRADOC (1) A HEYDEN

Corfou, 29 avril 1828. Palais.

Cher Amiral,

Le comte Pozzo di Borgo vient de m'informer que votre empereur a daigné me conférer l'ordre de Sainte-Anne de deuxième classe avec brillants et que l'ordre a été envoyé à votre nom. Comme je vous suis redevable de

1. Agent militaire du gouvernement anglais.

cette faveur, permettez-moi de vous assurer que je suis très flatté d'une telle attention ; je me rappellerai toujours avec orgueil que j'ai obtenu un ordre russe pour avoir servi conjointement avec Votre Excellence. Vous savez sans doute que l'ordre est donné de bloquer Alexandrie. — J'ai toujours été pour ce blocus. Nous sommes ici sans nouvelles ni instructions des cabinets de Londres et de Paris. M. Stratford Canning, depuis son départ, n'a pas écrit une ligne à personne, ce qui est positivement étrange, et nous ignorons complètement les actes de Ribeaupierre. A Paris, on dit que La Feronnays va remplacer Rivière comme gouverneur du duc de Bordeaux, qui est dangereusement malade. Mais cela n'est pas encore tout à fait sûr et ne se réalisera peut-être pas. On dit aussi que les rapports ne sont pas très bons entre Wellington et Liéven, mais j'espère que ce n'est pas vrai non plus. Le général Guilleminot est ici dans une situation fort embarrassante.

DE LYONS A HEYDEN

Constantinople, 2 décembre 1829.

Cher Comte,

Je m'empresse de vous envoyer une lettre de votre fils, avec qui j'ai eu le plaisir de faire connaissance ; je puis vous dire sans aucune flatterie qu'il est très beau et de manières élégantes. Mais, — ce qui est le plus important, — il est fort apprécié de tous ses camarades. Malheureusement je suis arrivé à Nikolaief deux jours après le départ de l'amiral Greigh. Quel magnifique port que Sébastopol ! Quelle belle et florissante ville qu'Odessa et quel enfer que la mer Noire en ce moment ! ! !

Veuillez remettre mes compliments à l'amiral Lazareff, et croyez, cher Amiral, à mes sincères sentiments...

DE LYONS (1) A HEYDEN

Constantinople, 25 février 1830. A bord de la *Blonde*.

Cher Amiral,

Je vous remercie de vos lettres, recevez mes cordiales félicitations à l'occasion de votre prochain retour dans votre famille.

Votre auguste monarque vous fera sans doute un excellent accueil, et tout Russe saluera avec joie le retour d'un officier qui, au milieu des responsabilités les plus sérieuses, a su élever si haut la gloire de sa nation. Je puis vous assurer, cher Amiral, qu'en quelque lieu que vous soyez, toujours vous accompagneront l'admiration et la sincère estime de tous les officiers anglais qui ont eu le bonheur de vous approcher.

Croyez, etc.

1. Commandant du vaisseau anglais *la Blonde*.

RÉCIT DE LA BATAILLE DE NAVARIN

Pastiche des vieilles chroniques composé après la bataille de Navarin et en l'honneur de cette victoire par les filles de Codrington.

Ainsi nous ne voulons pas tarder plus longtemps à raconter et à enregistrer dans les annales la très grande et très glorieuse bataille de Navarin (qui eut lieu l'an de Notre Seigneur mil huit cent vingt-septième, le vingtième jour du mois d'octobre). Car la mémoire des exploits des hommes se perd avec le temps qui court toujours en avant, sans jamais s'arrêter pour rien. Et dans cette intention nous désirons faire un récit vrai de cette bataille, attendu que des malveillants et des envieux l'ont représentée sous des couleurs fausses et mensongères en vue d'obscurcir la gloire et l'hon-

neur de ceux qui y ont valeureusement combattu pour servir leur patrie et accomplir sa volonté. En ce temps-là le beau pays grec se trouvait dans la dure servitude des Turquois. Or ces Turquois sont des scélérats astucieux et cruels. Ils opprimaient sans mesures ces malheureuses gens, les condamnant à un pénible esclavage, tuant sans aucune miséricorde ceux qui cherchaient à s'affranchir. Et tous les peuples européens étaient saisis de colère à la vue de ce beau pays grec (qui était une contrée classique, renommé dans l'antiquité au-dessus de toutes les nations pour son savoir, son habileté à la guerre et sa sagesse), à la vue de ce pays gâté et molesté par l'abominable race turquoise.

Voilà que les trois plus grands peuples de l'Europe, l'anglois, le françois et le russe formèrent une ligue pour mettre fin à ces malheurs. Dans ce but chacun d'eux envoya une flotte bien équipée et bien préparée, chacune sous le commandement d'un amiral réputé capable.

Maintenant nous vous parlerons d'eux à bon escient, car, ce que nous savons d'eux, nous l'avons vu personnellement ou la renommée

nous l'a appris. L'amiral anglais, de son nom messire Edward Codrington, était grand, droit, bien fait et de bonne mine, homme d'action et de conseil. En ce temps-là son chef était nu et privé de cheveux. Du reste il avait un aspect très noble, une prestance majestueuse. Il brillait aussi par l'affabilité et la politesse et il était abondamment pourvu de tout ce qui distingue un bon chevalier. L'amiral pour la Russie était le comte Heyden, homme bon, doux de cœur, gai et agréable de visage, affable et ouvert, inspirant à tous affection et confiance, ce pourquoi chacun l'aimait. Il était très estimé et considéré de son souverain qui faisait grand fond sur ses capacités, et l'amiral ne tarda pas à justifier cette opinion. Nous ne pouvons pas vous dire par le menu comment était le chevalier de Rigny, l'amiral du roi de France, car jamais nous ne l'avons vu, et cette circonstance nous est fort désagréable, mais la renommé, qui se répand vite et s'étend au loin, a raconté partout que c'était un homme brave, honnête et d'esprit éminemment héroïque.

Voilà que, poussé par un vent favorable, l'amiral anglais navigua si loin qu'il atteignit

le bout de la Méditerranée. Et là il ouït qu'Ibrabim-Pacha s'était enfermé dans une place forte appelée Navarin. Quand cette nouvelle lui fut parvenue, il tint conseil avec lui-même, disant : « Comme ce bacha est déjà à Navarin, je ne puis pas le faire partir, mais je l'enfermerai de façon à ce qu'il lui soit impossible de prendre la mer et de retourner à Alexandrie. Cet Ibrahim-Bacha était le fils de Méhémet-Ali, bacha d'Égypte, qui est un pays allié et vassal du sultan turquois. Cet Ali avait envoyé son fils pour faire rentrer la Morée sous la domination du sultan. L'amiral anglais rallia Navarin. Il y arriva seul, attendu que l'amiral russe n'approchait pas encore (la Russie étant un pays fort éloigné). Quant à l'amiral français, il traversait les mers et personne ne savait où il était. L'amiral Codrington entra en pourparlers avec le bacha et le résultat de ces négociations fut qu'Ibrahim promit d'envoyer un courrier au sultan pour savoir ce qu'il avait à faire (le courrier devait être revenu au bout de vingt jours) ; il s'engagea aussi à cesser durant cet intervalle toute persécution contre les Grecs ; en même temps il s'interdit ainsi que ses subordon-

nés de sortir sous aucun prétexte de Navarin.

Ayant pris ces arrangements, l'amiral se rendit à Zante, île très peu éloignée de là. Il ne voulait pas avoir l'air de se défier du bacha et, d'ailleurs, sa galère avait besoin de réparations. Il était depuis peu de temps à Zante quand il voit arriver vers lui le *Dartemouth*, frégate qu'on avait postée devant Navarin pour observer l'attitude d'Ibrahim. — Elle lui apprend par signes que les Égyptiens sortent de la baie et se dirigent vers le nord. L'amiral jugea que cette conduite malhonnête était une violation de la parole donnée. Il alla à la rencontre de cette flotte pour lui parler sévèrement. Il la menaça et l'effraya tellement que l'amiral turquois promit de rebrousser chemin.

Seulement, comme, la nuit, une tempête avait dispersé toutes les galères, cet odieux bacha qui se trouvait en personne avec sa flotte, pensant que le chef anglais ne s'apercevrait pas de cela, fit voile vers le nord dans la direction de Patras pour s'y approvisionner de tout ce qui lui était nécessaire...... Ainsi voyez quel homme sans foi et sans honneur était cet astucieux bacha et quelle honteuse action il entreprit, montrant par là combien

il était menteur, fourbe, hypocrite et indigne de créance !

Mais il échoua dans son dessein, car l'amiral anglais se mit à sa poursuite et le rejoignit à Patras au moment où celui-là entrait déjà dans le golfe dit de Lépante. L'amiral n'avait alors en tout que quatre galères ; nous vous dirons leurs noms, attendu que leur courage dans cette affaire les rend dignes de mémoire. Il y avait d'abord l'*Asie*, grande et belle galère qui ne laissait rien à désirer. L'amiral la commandait en personne et son pavillon bleu flottait sur le mât d'artimon. Cette galère était en même temps une incomparable batterie, car elle possédait quatre-vingt gros canons sous les ordres du capitaine Curson. En second lieu venait le *Dartemouth*, forte et belle frégate qui a déjà été nommée plus haut et dont le capitaine était Thomas Fellow. Citons ensuite le *Talbot*, frégate qui, sans être grande, ne laissait pas d'être solide et forte ; son commandant s'appelait messire Frédéric Spencer. Il appartenait à une famille qui s'était déjà illustrée dans la marine. Enfin, le *Zèbre*, petit brick fort joli placé sous le commandement de messire Charles Cotton ; ce

dernier était jeune, brave et très décidé à faire son chemin par des actions d'éclat.

Je vous le dis, c'était une entreprise vraiment héroïque que d'oser avec quatre galères — pas une de plus — affronter les forces navales de cet Ibrahim qui n'avait pas moins de soixante vaisseaux. L'amiral justifia en cette circonstance la devise écrite dans ses armoiries: « Vultus in hostem », ce qui signifie: « face à l'ennemi ». Car, bien que les hostilités ne fussent pas déclarées, il ne tenait qu'à un fil qu'Ibrahim ne prît sur lui d'anéantir ces quatre galères. L'amiral anglais lui envoya un message sévère et menaçant; il lui représenta quelle action perfide et déloyale il avait commise en violant sa parole, et lui ordonna de retourner à Navarin, lui déclarant que si un seul coup de canon était tiré contre l'étendard anglais, il en finirait avec lui et coulerait à fond toute sa flotte.

Surpris, déconcerté par une telle audace, ce pacha poltron avec ses trois amiraux et toutes ses forces de mer obéit et recula devant ces quatre galères anglaises. Voyez quelle grande honte et lâcheté c'était de fuir ainsi, comme un troupeau de brebis devant une bande de loups!

cette faveur, permettez-moi de vous assurer que je suis très flatté d'une telle attention ; je me rappellerai toujours avec orgueil que j'ai obtenu un ordre russe pour avoir servi conjointement avec Votre Excellence. Vous savez sans doute que l'ordre est donné de bloquer Alexandrie. — J'ai toujours été pour ce blocus. Nous sommes ici sans nouvelles ni instructions des cabinets de Londres et de Paris. M. Stratford Canning, depuis son départ, n'a pas écrit une ligne à personne, ce qui est positivement étrange, et nous ignorons complètement les actes de Ribeaupierre. A Paris, on dit que La Feronnays va remplacer Rivière comme gouverneur du duc de Bordeaux, qui est dangereusement malade. Mais cela n'est pas encore tout à fait sûr et ne se réalisera peut-être pas. On dit aussi que les rapports ne sont pas très bons entre Wellington et Liéven, mais j'espère que ce n'est pas vrai non plus. Le général Guilleminot est ici dans une situation fort embarrassante.

DE LYONS A HEYDEN

Constantinople, 2 décembre 1829.

Cher Comte,

Je m'empresse de vous envoyer une lettre de votre fils, avec qui j'ai eu le plaisir de faire connaissance ; je puis vous dire sans aucune flatterie qu'il est très beau et de manières élégantes. Mais, — ce qui est le plus important, — il est fort apprécié de tous ses camarades. Malheureusement je suis arrivé à Nikolaief deux jours après le départ de l'amiral Greigh. Quel magnifique port que Sébastopol ! Quelle belle et florissante ville qu'Odessa et quel enfer que la mer Noire en ce moment ! ! !

Veuillez remettre mes compliments à l'amiral Lazareff, et croyez, cher Amiral, à mes sincères sentiments...

tous les capitaines de ne pas tirer un seul coup de canon avant que les Turquois ne les eussent attaqués. Claire et judicieuse était l'instruction donnée à la flotte, prévoyant toutes les éventualités. Elle se terminait par ces mots : « En cas de bataille, je vous rappelle ce que disait Nelson de bénie et glorieuse mémoire : celui-là fait bien et est sûr de ne pas se tromper qui place sa galère côte à côte avec celle de l'ennemi. » — Je vous dis que cet ordre a été très bien exécuté.

Ce jour-là, le temps était beau et clair, il soufflait un petit vent qui semblait fait exprès pour la circonstance. Nous allons vous apprendre maintenant comment les vaisseaux entrèrent dans le port. En tête s'avançait l'*Asie*, jolie galère qui voguait en bon ordre ; elle était suivie de l'*Albion* et du *Genoa*, deux grands vaisseaux commandés par messire John Akwort Ommany et messire Gautier Bathurst ; venaient ensuite le *Dartemouth* et le *Talbot*, frégates déjà nommées, l'une de 42 canons, l'autre de 28 ; puis la *Rose*, corvette de 18 canons sous le commandement de messire Lewis Davis. Trois bricks la suivaient, c'étaient le *Philomèle*, le *Brisk* et le *Mosquito*,

ayant pour capitaines messire Charles Talbot vicomte d'Ingestry, messire William Anson et messire George Bogon Martin. Derrière eux à quelque distance venaient deux frégates, le *Cambrien* et le *Glasgow*, de 48 et 50 canons, sous les ordres de messire William Haven Hamilton et de messire John Alexandre Mod. Nous n'oublierons pas non plus, mais nous mentionnerons qu'à côté du vaisseau amiral voguait une petite galère très bien construite, un petit cutter appelé *le Hind*, dont le commandant était un très brave lieutenant du nom de John Robb. Après cela apparurent en bon ordre les vaisseaux gaulois et russes. La *Sirène*, galère de 60 canons, qui portait le pavillon de l'amiral français, ouvrait la marche ; les autres navires français s'appelaient le *Scipion*, le *Breslau*, le *Trident*, l'*Armide*, l'*Alcione* et la *Daphné*. Trois d'entre eux étaient des navires de grandes dimensions, des « vaisseaux de ligne », comme disent les marins : deux étaient ce que les gens de mer nomment des frégates ; quant à l'*Alcione* et à la *Daphné*, c'étaient de petites goélettes destinées à porter les cédules de l'amiral. Je vous citerai maintenant les vaisseaux russes : il y

avait d'abord l'*Azoff* qui portait le pavillon de l'amiral et avait pour commandant le capitaine Lazareff ; après lui venaient l'*Ézéchiel*, le *Gangout* et l'*Alexandre Newsky*. Ces quatre galères étaient des « vaisseaux de ligne ». Il faut encore mentionner les frégates *l'Hélène*, *le Constantin*, *l'Agile* et *le Castor*. Et je vous dis que c'était un admirable et consolant spectacle de voir l'accord qui régnait parmi ces navires de trois nations, réunis alors en une seule flotte. Ces trois escadres et ces trois amiraux rappelaient l'insigne héraldique de l'honorable ordre du Bain dont messire Codrington était dignitaire et qui a pour devise : « Tria juncta in uno ». Car, de même que les trois flottes n'en faisaient qu'une, les trois amiraux étaient unis de cœur et de fait.

Au moment où l'*Asie* passait devant la batterie qui commandait l'entrée du port, un canot turc, faisant force de rames, alla à sa rencontre et lui signifia qu'Ibrahim-Pacha avait défendu de laisser entrer la flotte alliée.

Sans s'émouvoir de cette défense, messire Edward répondit qu'il était venu non pour recevoir des ordres, mais pour en donner et que

si les Turquois tiraient un seul coup de canon, on anéantirait leur flotte,

La flotte turquoise était rangée dans le port en forme de demi-lune. A l'entrée même, dans le sens du vent, les Turquois avaient placé six vaisseaux dits « brûlots », extrêmement dangereux, pour incendier les galères alliées : et il était évident que telle était l'intention des Turquois. Le *Dartemouth*, qui avec quatre bricks se tenait à peu de distance de ces brûlots pour les observer et empêcher leurs mouvements, vit l'un d'eux lever l'ancre afin d'aller incendier les galères. Il envoya un canot sous pavillon de paix pour l'inviter à s'éloigner. Mais le canot n'était pas encore arrivé que les perfides firent feu de leurs couleuvrines et occirent celui qui le commandait, le lieutenant Fitz-Roy. A cette vue, force fut au *Dartemouth* de tirer à son tour pour sauver son canot. La *Sirène* fit de même. Mais sur celle-ci tira à gros boulets une galère égyptienne... Chacun s'en mêla et la bataille commença de ce côté. Pendant que cela se passait, l'*Asie* jeta l'ancre au milieu des vaisseaux ennemis ; elle avait d'un côté un grand navire turc et de l'autre une galère sous pa-

villon égyptien. La situation était mauvaise et dangereuse ; je vous le dis, car, indépendamment de ces deux vaisseaux forts et puissants, il y en avait d'autres par derrière sur deux rangs, qui avaient ouvert un feu terrible.

Moharem-Pacha, amiral de la flotte égyptienne, se modéra cependant. Il envoya à l'amiral anglais des parlementaires avec promesse de ne pas tirer et de suspendre momentanément les hostilités. Mais Capitan-Pacha, l'amiral turquois, tirant sur l'*Asie*, celui-là l'attaqua aussi. Ainsi une demi-heure après que l'amiral Codrington eut envoyé un canot avec son courrier pour remettre une lettre à ce Moharem et lui dire qu'il désirait éviter l'effusion du sang, la perfidie du pacha coûta la vie à messire Pierre Michel, pilote de l'*Asie*, qui avait été appelé pour servir d'interprète. Le malheureux fut tué à bord du canot où son cadavre roula à la renverse. — C'était une chose ignoble et déloyale, attendu que le pavillon de paix flottait sur le canot ; mais ils firent cela parce que Pierre Michel était grec et que les Turquois détestaient les Grecs.

Après cela Moharem commença à tirer le canon, mais il reçut de l'*Asie* une telle leçon

que lui et l'amiral qui le secondait de l'autre côté perdirent les moyens de combattre désormais. Ensuite il arriva qu'un boulet envoyé par la galère anglaise coupa la corde de l'ancre qui retenait la frégate égyptienne. Celle-ci se mit en mouvement et, comme le vent soufflait dans ce sens, il la poussa obliquement vers l'*Asie*; au moment où elle la touchait presque, la frégate sauta en l'air par suite d'une explosion de poudre : et je vous dis qu'alors cette belle galère se trouva dans un grand danger, car les deux navires étaient très près l'un de l'autre. L'amiral ordonna à tous les siens de se retirer vu qu'il n'y avait rien à entreprendre pour conjurer un tel péril; et personne ne resta là sauf lui-même qui pour rien au monde n'aurait voulu s'en aller. Alors se répandit un nuage de fumée si épais que toute l'*Asie* en fut enveloppée. Et tous pensaient que l'*Asie* elle-même avait sauté en l'air, ce dont chacun fut si affligé qu'il cessa de combattre. Mais au bout de peu de temps la fumée se dissipa et l'on aperçut alors l'*Asie* saine et sauve à sa place. De la galère voisine s'éleva alors un immense cri de joie. Quand les autres l'eurent entendu, l'allégresse les gagna à leur

tour et ils poussèrent aussi des exclamations joyeuses. Je vous le dis, il était doux de voir et d'entendre cette unanime manifestation de joie et d'amour. Alors on recommença à se battre et ce fut une lutte âpre, terrible, héroïque ; il y eut de grands cris, grande mêlée et coups violents.

Le vaisseau amiral, *la Sirène*, fut en grand danger d'être incendiée par les brulôts, les canots du *Dartemouth* la sauvèrent de ce péril et, je vous le dis, ce ne fut pas sans motif que l'amiral français témoigna à ce propos sa reconnaissance.

Dans le même temps fut tué messire Gautier Bathurst qui était capitaine du *Cenoa;* ce fut un événement lamentable qui causa de la colère et du chagrin à tout le monde. La chose était d'autant plus triste que le capitaine avait une compagne qu'il aimait et que sa mort laissa veuve. Il gisait blessé dans sa cabine, quand on y apporta un officier qui avait reçu une blessure grave. « Telle est, lui dit-il, la fortune à la guerre. » Le commandant du brick *la Rose*, voyant qu'un brulôt menaçait l'*Armide*, s'élança vaillamment vers ce navire et sauta sur le pont ; au même instant une

partie du brulôt fit explosion, le capitaine vola en l'air et retomba dans son canot qui par la volonté de Dieu se trouvait là. Ce fut son salut. Un autre capitaine, Hugon, voyant que, de l'endroit où il était, il ne pouvait ni combattre, ni prêter secours aux siens, leva l'ancre et se porta vers un autre côté du port où le *Talbot* soutenait depuis longtemps contre trois galères turquoises, dites frégates, une lutte terrible qui épuisait ses forces. Hugon exécuta si habilement son mouvement qu'il se glissa à travers les vaisseaux turques et délivra le *Talbot* d'un de ses adversaires.

Peu après, ladite galère turquoise abaissa son pavillon devant lui et alors ce capitaine Hugon fit un acte de courtoisie chevaleresque car il suspendit les pavillons anglais et français au mât du navire qu'il avait pris, en montant par-dessus le pavillon anglais pour montrer à tous que la gloire de ce fait d'armes revenait au *Talbot* qui avait soutenu une lutte prolongée contre cette galère jusqu'à l'arrivée de Hugon. Le petit navire *Hind*, malgré l'exiguïté de ses dimensions, ne laissa pas de combattre de toutes ses forces, et je vous dis que dans toute cette baie, il n'y eut pas de canons aussi

bien dirigés que les six pièces du *Hind*. Mais la petitesse de ce vaisseau lui fit un grand tort, car il vint donner de la proue contre la poupe du vaisseau de Moharem-pacha! Quand les Turquois le virent dans cette fâcheuse situation, ils s'avisèrent de l'attaquer à l'abordage en se servant de cette proue comme d'un pont, mais ils ne le purent, car ils trouvèrent là une résistance énergique. Le commandant et ses deux douzaines d'hommes auraient mieux aimé mourir tous que de laisser un seul Turquois mettre le pied sur le vaisseau. Seulement ce dernier souffrit beaucoup. La moitié de ses hommes furent tués ou blessés et il reçut un nombre considérable de boulets. L'*Asie* fut aussi cruellement maltraitée par les boulets turcs. Son mât d'artimon criblé de coups tomba en travers de la poupe avec tous les agrés qui y étaient attachés. Ceux-ci heureusement échappèrent à la destruction, — et pendant ce temps l'amiral en personne allait et venait sur la poupe! Peu s'en fallut que le mât ne l'écrasât en tombant. La Providence permit qu'il se trouvât à quelque distance au moment où l'accident se produisit.

En outre, toute la coque de l'*Asie* fut aussi

très éprouvée par les projectiles turcs, si bien qu'on n'aurait pas pu montrer un endroit qui ne fût pas troué.

Et il arriva qu'au plus fort de l'action fut mortellement blessé un homme éminemment bon, nommé William Smith, qui était timonier à bord de l'*Asie*. Ce malheur eut lieu tandis que le capitaine ordonnait de tourner la galère autrement. Je vous dirai que ce fut un grand chagrin pour les camarades de cet homme. Quand il mourut, chacun de ceux qui s'étaient trouvés avec lui se sentit privé d'un ami, car chacun l'aimait parce qu'il était droit, bon, affable et habile dans son affaire. Voyez quelle perte, quelle douleur pour sa malheureuse veuve et ses six enfants orphelins !

La bataille durait déjà depuis six heures, quand fut grièvement blessé le fils aîné de l'amiral anglais, qui servait comme marin sur le vaisseau de son père ! C'était un beau et grand jeune homme qui n'avait pas encore de barbe. Il reçut au même moment trois blessures, une au cou, une autre au genou et la troisième à la hanche où une balle se logea. Son père ne le vit pas tomber, mais peu de temps après, en le cherchant des yeux, il ne

le trouva plus. Jugez de ce qu'il dut éprouver, n'osant demander à personne ce qui était arrivé à son fils ! Lui-même, l'amiral, courut les plus grands dangers. Ses vêtements furent déchirés en cinq endroits. Une balle lui enleva son couvre-chef et sa montre fut brisée dans son gousset par un coup qui l'aurait tué s'il n'eût rencontré cet obstacle. Une autre fois, tandis que messire Edward parlait à un matelot, ce dernier fut tué par une balle qui vint tomber sur le pont devant l'amiral. Mais celui-ci échappa sain et sauf à tous ces périls quoiqu'il s'y exposât plus que les autres. Deux fois en effet, pendant la bataille, il se montra tout seul sur la poupe ! En cela se voit la Providence spéciale de Dieu qui veillait sur lui. Car autrement comment aurait-il été épargné, quand autour de lui succombait une telle quantité d'hommes tués et blessés? Mais le Seigneur, qui perd et qui sauve, voulut que la mort passât à côté de lui sans l'atteindre. Ainsi les armes et la poudre ne purent lui faire mal.

Et je vous dis qu'en cette journée, tous, Français, Russiens et Anglais guerroyèrent honnêtement de toutes leurs forces. Tous se battirent si bien que vraiment je ne saurais dire à qui

revient la palme du courage, ni qui l'emporta sur les autres.

Ce terrible combat dura ainsi pendant quatre heures et demie. Ce fut une fameuse bataille avec grande tuerie d'hommes, grand abattis de morts et de blessés. Sur les ponts d'une seule galère, celle avec qui l'*Asie* lutta, gisaient six cent cinquante Turquois.

Les Turquois étaient de beaucoup les plus forts, car ils avaient quatre-vingt-neuf galères et deux mille deux cent quarante canons. Voyez la différence!

Mais pourquoi vous faire un long récit? Dans ce jour et dans cette bataille on détruisit toute la flotte turquoise. Plusieures galères turquoises sautèrent en l'air par l'effet de la poudre; d'autres s'enfoncèrent dans la mer, l'eau s'introduisant par les trous et les fentes dont elles étaient couvertes; il y en eut enfin que les Turquois brûlèrent eux-mêmes parce qu'elles avaient été mises hors de service. Le lendemain, au lever du soleil, quand les alliés virent le désastre de leurs ennemis, les corps poussés par la mer sur le rivage de la baie, les cadavres mutilés, ils furent saisis de stu-

peur et comprirent à quel immense danger ils s'étaient exposés.

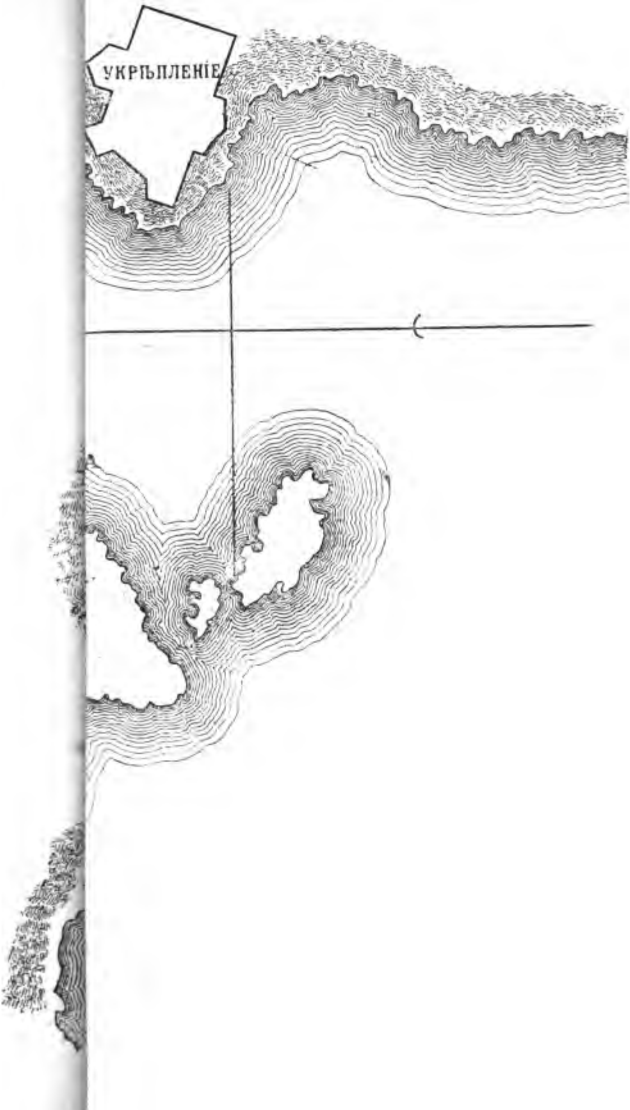
Ensuite, chacune des escadres alliées retourna du mieux qu'elle put à son point de départ, la française dans le port de Toulon, l'anglaise et la russienne à Malte. Nous arrêterons ici notre récit, car maintenant que nous avons raconté cette grande et glorieuse victoire, la suite ne serait pas agréable à rapporter.

Ainsi, gracieux lecteur, si tu trouves ce récit trop long, songe qu'il ne convient pas de raconter en deux mots un fait d'armes si beau et si héroïque, et que, si toutes les circonstances en ont été minutieusement rapportées, on l'a fait pour l'exemple et l'instruction de la jeunesse.

Écrit et consigné dans les annales par les filles aimantes et dévouées de cet héroïque amiral, Jeanne, Marie et Emma CODRINGTON, au mois de septembre de l'an de grâce mil huit cent vingt-huitième.

TABLE

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET


УКРѢПЛЕНІЕ

8660. — BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.